

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1927

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Pierre MINOT

Né à Tours, le 8 mai 1901
Interne Provisoire des Hôpitaux de Paris
Interne de l'Hospice de Brévannes

Sur

Quelques cas de Psychopathie

dans la famille du

Cardinal de Richelieu

(Etude de Psychopathologie historique)

Président : M. CLAUDE, professeur.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1927

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1927

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Pierre MINOT

Né à Tours, le 8 mai 1901
Interne Provisoire des Hôpitaux de Paris
Interne de l'Hospice de Brévannes

Sur

Quelques cas de Psychopathie

dans la famille du

Cardinal de Richelieu

(Etude de Psychopathologie historique)

Président : M. CLAUDE, professeur.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1927



LE DOYEN. . . M. ROGER.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale.	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie.	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	N.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
	CARNOT.
Clinique médicale	BEZANÇON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants.	NOBÉCOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique.	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGEANT.
	ROUVIÈRE.
Sans chaire.	BRANCA.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI . . . Pathologie médicale.
 AUBERTIN . . . Pathologie médicale.
 BASSET . . . Pathologie chirurgicale.
 BAUDOUIN . . . Pathologie médicale.
 BINET Physiologie.
 BLANCHETIÈRE . . . Chimie biologique.
 BRULÉ Pathologie médicale.
 CADENAT . . . Pathologie chirurgicale.
 CHAMPY Histologie.
 CHIRAY Pathologie médicale.
 CLERC Pathologie médicale.
 DEBRÉ Hygiène.
 DUVOIR Médecine légale.
 ÉCALLE Obstétrique.
 FIESSINGER . . . Pathologie médicale.
 GARNIER Pathologie expérimental¹⁰
 HARVIER Pathologie médicale.
 HEITZ-BOYER . . . Urologie.

MM.

HOVELACQUE . . . Anatomie.
 I. de JONG . . . Anatomie pathologique
 JOYEUX Parasitologie.
 LABBÉ (Henri) . . Chimie biologique.
 LARDENNOIS . . . Pathologie chirurgicale.
 LEMAITRE Oto-rhino-laryngologie.
 LÉVY-SOLAL Obstétrique.
 LHERMITTE Pathologie mentale.
 LIAN Pathologie médicale.
 MATHIEU Pathologie chirurgicale
 METZGER Obstétrique.
 MONDOR Pathologie chirurgicale,
 MOURE Pathologie chirurgicale.
 MULON Histologie.
 PHILIBERT Bactériologie.
 RICHET Fils . . . Physiologie.
 VAUDESCAL Obstétrique
 VERNE Histologie.
 VELTER Ophtalmologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

GOUGEROT . . . Pathologie médicale.
 GUÉNIOT Obstétrique.

MM.

RETTERER Histologie.
 TANON Pathologie médicale.

IV — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

A TITRE PERMANENT

MM.

ALGLAVE . . Clinique chirurgicale.
AUVRAY. . . Clinique chirurgicale.
CHEVASSU. . Clinique chirurgicale.
LAIGNÉL-LAVASTINE . Clinique médicale.
LEREBoullet. Clinique médicale in-
fantile.
LE LORIER. . Clinique obstétricale.

MM.

LÉRI Clinique médicale.
LÉPER . . . Clinique médicale.
PROUST . . . Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ . Clinique chirurgicale.
MOCQUOT . . Clinique chirurgicale.
VILLARET . . Clinique médicale.

V — CHARGÉS DE COURS

MM. MAÛCLAIRE, agrégé.	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes
FREY.		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT.		Éducation physique.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions, émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MES PARENTS

*Qui ont tant fait pour mes
études et n'en ont pu voir le cou-
ronnement. Que cet ouvrage leur
soit un témoignage suprême de
reconnaissance.*

A MA FEMME

*Qui fut ma meilleure collabora-
trice.*

A MES BEAUX-PARENTS

A MES FRÈRES ET SCEURS

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR CLAUDE

**Professeur de Clinique des Maladies mentales
et de l'Encéphale
Membre de l'Académie de Médecine.**

*Que nous remercions de l'hon-
neur qu'il nous a fait en accep-
tant la présidence de cette thèse.*

A MES JUGES

A MONSIEUR LE DOCTEUR LÉVY-VALENSI

Médecin des Hôpitaux de Paris

En témoignage de vive et respectueuse reconnaissance pour la bienveillance qu'il nous a toujours témoignée, et la sollicitude par laquelle il nous rendit possible l'élaboration de cette thèse.

A MES MAITRES DU LYCÉE DE TOURS

A MES MAITRES DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE
ET DE L'HOPITAL DE TOURS

M. LE DOCTEUR LAPEYRE, professeur de clinique
chirurgicale (1919-1921)

M. LE DOCTEUR MEUNIER, professeur de clinique
médicale (1921-1922)

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Externat :

M. LE DOCTEUR FREDET, chirurgien des Hôpitaux
(1922-1923)

M. LE DOCTEUR KLIPPEL, médecin des Hôpitaux
(1923-1924)

Internat Provisoire et Internat de Brévannes :

M. LE PROFESSEUR LEJARS, professeur de clinique
chirurgicale (1924-1925)

M. LE DOCTEUR LÉVY-VALENSI, médecin
des Hôpitaux (1925-1926)

M. LE DOCTEUR RENÉ MARIE, médecin des
Hôpitaux (1926-1927)

Sur Quelques cas de Psychopathie dans la famille du Cardinal de Richelieu

INTRODUCTION

Toute étude de Médecine historique se heurte à un triple écueil : l'insuffisance des documents aussi bien que leur multiplicité souvent contradictoire, et plus encore leur inexactitude. Et la malveillance des chroniqueurs, si facilement mise en éveil dans les cas de psychopathie, même douteuse, n'est pas un des moindres éléments dont il faille tenir compte. Si bien que pour faire en l'espèce un travail impeccable, il faudrait une préparation spéciale qui malheureusement n'est pas la nôtre.

Cet écueil, nous l'avons rencontré en essayant sur les conseils de notre maître le D Lévy-Valensi, l'étude des tares psychopathiques de la famille du cardinal de Richelieu. L'insuffisance de notre critique historique nous aurait sans doute interdit de rien affirmer ni conclure, si nous n'avions pu relever une parenté indiscutable dans les tares attribuées par les chroniqueurs à chacun des personnages. Et c'est en comparant les faits rapportés à des époques différentes, par des auteurs différents, que nous avons pu dégager sinon une certitude, du moins une présomption assez forte pour que nous osions la formuler.

Nous ne sommes certes pas le premier qui nous soyons

intéressé à la famille du Grand Cardinal et nous devons signaler, entre autres, la très intéressante étude que, dès 1912, en faisait le Dr A. Cullerre (1). Nous avons toutefois pensé qu'il n'était pas inutile de reprendre et compléter la documentation, de discuter les conclusions toujours si fragiles en pareille matière. Surtout nous avons pu, grâce aux récentes recherches de M. le Dr Lévy-Valensi, rattacher à ce travail le personnage du duc de Mazarin, jusqu'alors assez négligé.

Nous nous sommes permis de faire une large part à l'exposé historique : nous pensons que l'état psychique d'un sujet nous est d'autant plus compréhensible que nous sommes instruits des circonstances de son existence ; au surplus, nous n'avons pas la prétention de conclure d'emblée et de faire un exposé synthétique. Le mieux que nous puissions faire est de rapporter des faits, les « observations » de nos illustres malades, sans oublier le point de vue médical qui nous occupe. Les conseils que nous avons reçus nous ont permis ensuite de classer et de discuter, pour chaque personnage, les troubles mentaux que nous avons relevés.

Notre étude est loin d'être complète et d'embrasser toute la famille du Grand Cardinal. Nous n'avons rien relevé dans l'ascendance, et peut-être ne faut-il pas en être surpris : les du Plessis furent des hobereaux assez obscurs dont on parlait peu jusqu'au Grand Prévôt, père du Cardinal ; les ancêtres de la mère furent avant l'Avocat de La Porte, roturiers totalement inconnus.

Du Cardinal, Armand-Jean du Plessis, nous avons retenu le contraste entre la vie publique toute d'intelligence et de clarté, et la vie privée où vanité, passions, bizarrerie d'humeur et violence de caractère nous font mieux admettre l'existence d'une névrose, signalée par un document unique dont nous aurons à discuter la valeur.

Richelieu eût deux frères, Henry et Alphonse morts comme lui sans postérité. Des deux sœurs, l'aînée Françoise

1. Dr A. Cullerre *Les Richelieu et les Condé* (Archives d'Anthropologie criminelle et de Médecine légale, 15 avril 1912).

épousa René de Vignerod, seigneur de Pont-Courlay et leur nombreuse descendance où nous trouvons Mme de Combalet, duchesse d'Aiguillon, comporte toute la série des Fronzac et Richelieu jusqu'au duc de Richelieu, ministre de Louis XVIII. Nous n'avons pas étudié à fond cette branche ; des quelques récits que nous avons eus sous les yeux, nous n'avons rien retiré de notable ; le fameux maréchal de Richelieu, « le Lovelace Français » fût le type du grand débauché de la Cour de Louis XV, mais il ne semble pas que ses fonctions mentales fussent atteintes ; il est bon de savoir que son père était âgé de plus de soixante ans quand il naquit et peut-être serait-il téméraire d'invoquer pour lui et ses descendants l'hérédité de François.

La seconde sœur, Nicole du Plessis, présente, s'il faut en croire Tallemant des Réaux, un cas fort intéressant de faiblesse mentale. Sa fille Claire-Clémence de Maillé-Brézé épouse héroïque et infortunée du Grand Condé eût une vie et une fin mystérieuses que semblent expliquer la folie. Nous aurions dû en bonne logique étudier toute la lignée des Condé, descendants de Claire-Clémence. Nous ne l'avons pas fait parce qu'il faut tenir compte pour eux de la lourde hérédité des Bourbons qui explique en partie leurs tares. Nous avons toutefois consacré quelques lignes à Henry-Jules, fils du Grand-Condé et petit-neveu du Cardinal ; certains traits semblent l'apparenter nettement aux Richelieu.

Une dernière branche enfin offrit à nos recherches un terrain fertile en documents. Par son grand-père maternel l'Avocat de la Porte, le Cardinal eut un cousin-germain, le Maréchal de la Meilleraye dont le fils Armand-Jules devint Duc de Mazarin par mariage avec Hortense Mancini. Ce Duc de Mazarin a défrayé la chronique du XVII^e siècle par ses mille extravagances. Et son cas nous permet de supposer que c'est de la branche maternelle du Cardinal que vint la tare.

Les troubles présentés par les divers personnages de notre étude sont bien divers, mais nous verrons l'intérêt que l'on peut tirer chez cinq d'entre eux, de la présence d'un syn-

drôme de transformation, élément peut-être d'un délire de négation.

Nous avons indiqué ci-dessous, en un tableau très schématique, la généalogie de la famille du Cardinal, en marquant en lettres grasses les personnages que nous avons traités. Ce tableau permet de voir le vaste terrain par nous inexploré et les recherches qui restent à entreprendre dans l'étude de la psychopathie des Richelieu.

L'essentiel de cette étude tient dans les citations extraites des savoureuses et spirituelles chroniques du xvii^e siècle, trop méconnues de notre génération, et dont la lecture nous fut une joie et non un labeur. Encore fallait-il un guide à notre ignorance pour nous indiquer ces sources très précieuses.

Nous tenons à exprimer notre vive reconnaissance à notre maître, M. le Dr Lévy-Valensi, qui, nous inspirant ce sujet de thèse, nous en a indiqué la bibliographie, a mis à notre disposition ses documents personnels et sa précieuse bibliothèque, nous a fourni les conclusions, et nous a constamment aidé de ses conseils. Nous lui devons l'inspiration et la mise au point de ce travail.

Nous avons d'ailleurs été très favorisé par de multiples bienveillances : M. Massé nous a fait à la Bibliothèque de Châteauroux où nous avons beaucoup puisé, un accueil paternel qui lui doit toute notre gratitude et ses conseils éclairés ont bien facilité notre tâche. M. Hubert, aux Archives Départementales de l'Indre, nous a rendu le plus précieux des services en nous préservant des erreurs que la légende locale avait créées autour de la Princesse de Condé. Nous avons enfin, dans nos recherches d'estampes et documents à la Bibliothèque Nationale, rencontré toute l'érudition et la courtoisie qui y sont coutumières.

Nous tenons également à remercier ici nos amis Jean Champenois et Mérigot qui nous ont aidé avec fruit dans nos recherches ; et notre camarade d'Internat Louis Petit, qui, dans la rédaction de cet ouvrage, nous a donné ses utiles conseils de lettré.

Notre femme nous fut une aide de tous les instants ; cette œuvre est autant sienne que nôtre.

CHAPITRE PREMIER

Armand-Jean du Plessis, Cardinal et Duc de Richelieu (1585-1642). — Alphonse du Plessis, Cardinal de Lyon (1583-1653)

Le 9 décembre 1585, naissait à Paris, en l'hôtel de la rue du Boullouer, Armand-Jean du Plessis, futur Cardinal et Duc de Richelieu. Il était si chétif qu'on désespérait de son existence et qu'il ne fut baptisé à Saint-Eustache que le 5 mai suivant.

S'il devint une des plus illustres figures du Clergé de France, et c'est en représentant cet ordre aux Etats-Généraux de 1614 qu'il commença son éclatante carrière, il appartenait par ses aïeux à toutes les autres classes de la vieille société.

Noblesse d'épée par son père : les du Plessis, originaires des environs du Blanc, étaient une race de hobereaux terriens assez obscurs qui avaient accru leur prestige par une suite d'alliances heureuses : Perrine de Clérembault apportait à Geoffroy du Plessis la seigneurie de Richelieu, sise aux confins de la Touraine et du Poitou, qu'elle avait reçue de son oncle, Louis de Clérembault en 1488 ; en 1542, Louis du Plessis épousait Françoise de Rochechouart, Grand'mère du Cardinal, issue d'une des plus grandes familles de France, fort glorieuse sous Louis XII et François I^{er}. Il n'est point jusqu'au sang royal qu'Armand du Plessis n'ait pu revendiquer par l'alliance en 1506 d'un François du Plessis avec Anne le Roy : cette dernière aurait été petite-fille de deux princesses de la maison de Dreux, issues de Louis le Gros.

Par sa mère Suzanne de la Porte, le Cardinal appartenait à la roture haussée à la noblesse de robe : son grand-père la

Porte fut un fort brillant avocat, fils lui-même d'un apothicaire ou d'un portier.

« Cet avocat de la Porte, dit l'Abbé de Choisy, était fils d'un apothicaire de Parthenay en Poitou, à qui le peuple avait donné le nom de la Porte, à cause que sa boutique était sur la porte de la ville. »

Pour Saint Simon « son nom de famille était la Porte. On prétend qu'il leur est venu de ce que leur auteur était portier d'un Conseiller au Parlement. » (1)

Quelle que fut la profession du père, tout le monde reconnaît que l'Avocat fit une brillante carrière. Le Marquis de Mónglat le cite comme « l'un des plus célèbres avocats de Paris (3) L'Abbé de Choisy précise : Il était venu à Paris fort jeune et par son esprit et sa profonde capacité, il était devenu des plus fameux avocats de son temps » (4).

Si l'orgueil, l'énergie indomptable, l'âme inflexible et fière du Cardinal témoignent du sang des Clérembault, des Rochechouart et des du Piessis, peut-être faut-il rechercher dans les origines plus modestes de la branche maternelle, cette patience, cette volonté tenace et lente, cet esprit de ruse et de finesse qui lui permirent, plus que tout autre don, de mener à bien son œuvre prodigieuse, et de se maintenir au pouvoir pendant près de vingt ans, au milieu des haines, jalousies et conjurations innombrables qui voulaient sa perte.

Il peut paraître en effet surprenant de rechercher la tare psychique chez cet homme dont l'œuvre et la vie entière témoignent d'un esprit remarquablement posé, clair et précis. A le juger par les résultats, il nous apparaît comme un miracle de volonté calme, mais puissamment active. Seule, l'histoire anecdotique nous a révélé des bizarreries, des caprices, voire un délire bien caractérisé. Si fragile et sujette à caution que puisse être une telle source, elle mérite d'être notée.

1. *Mémoires Abbé de Choisy*, t. I. p. 49. Utrecht, 1727.

2. *Mémoires Saint-Simon*, t. X, p. 279.

3. *Mémoires Monglat* t. I., p. 11 Amsterdam, 1737.

4. *Mémoires Abbé de Choisy*, *ibid.*

On connaît l'histoire merveilleuse de sa vie. Il a cinq ans, lorsque son père, François du Plessis, Grand Prévôt de France, meurt brusquement, laissant Suzanne de la Porte



Le Cardinal de Richelieu

et ses cinq enfants dans de terribles embarras d'argent. La famille se retire dans le domaine de Richelieu, et l'enfant grandit sur le sol ancestral où avant lui, son père avait puisé a sagesse et la fermeté qu'il firent inébranlable au milieu des intrigues passionnées et dissolvantes de la Cour. En 1594, il débute au collège de Navarre, où, brillant élève, il témoigne déjà de son caractère ambitieux et fier : « On

tirait tout de lui par les louanges et les récompenses. Mais on employait en vain les menaces et la crainte ».

Il se destinait à la carrière des armes quand les embarras d'argent de la famille l'orientèrent vers les ordres. En 1584, Henri III, pour gratifier le Grand Prévôt, lui avait accordé la disposition de l'évêché de Luçon. Mais, sous des évêques étrangers, les revenus parvenaient péniblement au manoir poitevin. Son frère Alphonse s'étant dérobé à cette charge pour se faire Chartreux, Armand décida de le remplacer : en 1608 à l'âge de vingt-trois ans, il a terminé ses études, est devenu prêtre et évêque, et prend possession de son poste : ce trait n'est pas un des moindres à illustrer l'esprit de suite et de décision du futur Cardinal.

Il dût même, en cette occasion, avoir recours à une ruse, sinon fort honnête, du moins hardie. N'ayant point l'âge d'être sacré évêque, il présenta au pape, un extrait de baptême falsifié :

« Cette raison, dit Monglat, l'obligea d'aller à Rome pour avoir dispense d'âge, où il supposa un faux Baptistaire, pour paraître plus âgé qu'il n'était, et par ce moyen obtint ses Bulles : mais cette ruse fut découverte et le pape Paul V en fut informé, qui en parût fort en colère, et l'Evêque de Luçon fut contraint d'avoir recours à l'ambassadeur de France Alincourt, qui apaisa le courroux de Sa Sainteté et le mena lui demander pardon. Le pape lui fit une légère réprimande, puis appela l'ambassadeur et lui dit que ce jeune homme serait un jour un grand fourbe » (1).

Luçon, triste bourgade vendéenne, n'était qu'un relais pour l'ambition de l'Evêque, qui entretenait des relations à Paris par son frère Henri, page à la cour et honoré de l'amitié du roi.

Il trouva par ailleurs une protection précieuse en la personne de l'avocat Bouthillier, ancien clerc et successeur de son grand'père la Porte, qui le fit présenter à la Maréchale d'Ancre.

C'est aux États-Généraux de 1614 qu'il fut surtout remar-

1. *Mémoires du Marquis de Monglat*, t. I, p. 11, Amsterdam, 1727.

qué ; bientôt Aumonier de la Maison de la Reine, il devient ministre en 1616, et Concini trouve qu'il le jeune prélat « en sait plus que tous les barbons ». Le meurtre de l'Italien (1617) l'exile à Avignon, mais dès la mort d'Albert de Luynes, la Reine-Mère sollicite en sa faveur la robe de Cardinal qu'il revêt le 5 septembre 1622.

La confusion des affaires était extrême et la situation pitoyable : à l'intérieur, huguenots et nobles semaient la discorde et la rebellion ; au dehors, la terrible Maison d'Autriche, en pleine puissance, inaugurerait la guerre de Trente Ans par une série de victoires et menaçait à nouveau l'indépendance nationale. Pour tirer le pays de cet affreux chaos, il ne se trouva qu'un homme qui eût la force de concevoir, et la patience d'exécuter. Le Cardinal décida de rétablir d'une main ferme l'ordre et la discipline dans le royaume ; de briser la Maison d'Autriche, en maintenant une Allemagne morcelée, en saupoudrant nos frontières d'une poussière d'états. De cette tâche écrasante, il vint à bout, bien qu'il n'ait pu assister au couronnement de son œuvre. Appelé définitivement au pouvoir le 14 août 1624, il travailla pendant près de vingt ans, et ni les haines, ni les intrigues d'une noblesse turbulente qui se cabra devant sa main de fer, ni la maladie même ne purent entraver cette volonté puissante.

L'ouvrier tenace et patient qu'il fût, sut déjouer les atteintes de la mort. Il légua au pays un successeur, bien différent en apparence, bien semblable dans le fond. Mazarin continua sa politique et lorsque l'Italien eut définitivement vaincu la Fronde, et signé les admirables traités de Westphalie et des Pyrénées, l'œuvre entreprise par l'Evêque de Luçon fut parachevée.

De sa mère, Suzanne de la Porte, née en 1551, nous savons qu'elle fut une épouse courageuse, intelligente et fidèle, ayant beaucoup travaillé et beaucoup souffert ; très privée de son mari que ses fonctions appelaient à courir la France. elle eut, devenue veuve, à supporter le voisinage hautain et sans doute pénible de sa belle-mère Françoise du Plessis de Richelieu, née Rochechouart, qui avait toujours considéré

le mariage de son fils avec la fille d'un avocat, comme une mésalliance. Elle eut enfin jusqu'à sa dernière heure (1616), les soucis d'argent qui avaient dominé toute l'existence du Grand Prévôt et qui s'étaient accrus après sa mort. Doit-on voir chez elle quelque tendance à la mélancolie dans certaines de ses lettres, dont celle-ci écrite à Armand : « L'inquiétude me tue, et je vois bien que je n'aurai jamais de joie que lorsque vous sachant tous heureux, je serai en Paradis » (1).

Quant au Père, François du Plessis de Richelieu, Grand Prévôt de France, quelle lueur sa vie jette sur celle du fils ! M. Maximin Deloche a bien montré le parallèle saisissant qui unit les deux Richelieu. Brave et fier, autoritaire et cassant, le Grand Prévôt fut d'une fidélité inébranlable à la Couronne en une époque où ce n'était point monnaie courante, mais se montra en retour impitoyable dans l'exécution de son service : chargé par ses fonctions de maintenir l'ordre en un temps de désordre extrême, et de châtier dans un milieu où le crime était quotidien, il ne faillit pas une seconde devant une tâche aussi lourde. Aussi ce loyal et honnête serviteur du Bien Public fut-il haï de tous : ainsi sera-t-il du fils.¹

« On évoque malgré soi, dit M. Maximin Deloche en décrivant son portrait, l'implacable justice du fils devant la jeunesse de Cinq-Mars et de Thou, et cette phrase du « Testament politique » : « En matière de crimes d'états, il faut fermer la porte à la pitié et mépriser les plaintes des personnes intéressées, et les discours d'une populace ignorante qui blâme quelquefois ce qui lui est le plus utile, et souvent tout à fait nécessaire » (2).

Aussi bien n'avons-nous point dessein, dans cette étude psychique du grand Cardinal, de suivre la voie facile, mais inexacte, qu'un certain romantisme a voulu tracer. Il est hors de doute que celui qui rétablit l'ordre d'une main souvent rude, a été fort détesté et eût été miracle qu'il en fût autrement. Sur cette trame légère, le visionnaire romantique a

1. Cité par Dr Cullerre, *op. cit.*, p. 248.

2. Maximin Deloche, *Le Père du Cardinal*, p. 29.

tissé une légende épaisse, très conforme à son goût de l'anormal et du terrible, à son mépris de la mesure et du vrai. Richelieu est devenu une sorte de maniaque sanglant, un monstre cruel avide d'exécutions ; infirme et malfaisant, drapé dans sa robe rouge, il contemple avec une volupté malade les ruisseaux de sang qu'il aime à répandre. On sait le parti qu'ont tiré d'une telle conception l'imagination mélodramatique d'un Hugo, la violence âpre et toujours un peu bilieuse d'un Vigny. Encore faut-il tenir compte des innombrables romans de Mousquetaires où le sinistre Cardinal, sur le point de mourir, puise fébrilement dans quelque cordial un reste de force pour hâter la mort d'une noble victime. Pour puérile que soit une telle littérature, elle n'a point laissé de marquer bien des esprits d'une empreinte inexacte. En 1641, quand les armées françaises assiégeaient Perpignan, autant pour affaiblir la trop puissante Espagne que pour nous donner notre frontière naturelle des Pyrénées, le Cardinal, cruellement malade et presque mourant, eut l'énergie de traverser toute la France pour activer les opérations et faire front aux trahisons que tramaient certains nobles incorrigibles, entr' autres l'imprudent et coupable Cinq-Mars. De ce geste vraiment héroïque qui lui devait la gratitude de tout un peuple, qu'a-t-on retenu ? La sinistre et somptueuse litière portée par douze hommes, et les pans de murailles qu'aux portes des villes on dut abattre pour lui livrer passage...

Sans doute, dans les circonstances terriblement difficiles où s'est trouvé le Cardinal, a-t-il dû faire souvent preuve de rigueur et de mauvaise foi, — d'autres diraient d'énergie et de diplomatie. « Richelieu né pour commander aux autres hommes, ami généreux, cruel ennemi, avait sur la même table son Bréviaire et Machiavel » (1), a dit l'Abbé de Choisy, montrant tout ensemble les faiblesses de l'homme et les devoirs de l'Homme d'Etat. Mais les contemporains n'en ont pas fait un monstre. Monglat donne la vraie cause des haines qui l'entouraient :

1. *Mémoires Abbé Choisy, ibid.*, p. 101.

« Les grands du royaume, dit-il, eurent joie de sa mort et quasi tout le peuple s'en réjouit, les premiers dans l'espérance de voir du trouble, durant lequel ils sont plus considérables et les autres pour voir quelque nouveauté dont le vulgaire est fort amateur, sans pouvoir dire d'autres raisons de leurs désirs » (1). Pour Saint-Simon, il fut « un génie puissant et transcendant en tout, mais qui, avec tant et de si grandes qualités, ne fut pas exempt de la passion de se maintenir, et qui fit voler bien des têtes, à la vérité presque toutes justement ».

Il est plus intéressant d'entendre ses ennemis. Fille de Gaston d'Orléans, l'âme faible mais réelle de tant de conjurations, Mlle de Montpensier n'aime pas le Cardinal mais reconnaît qu'« il est mort en possession d'une si grande autorité et d'une si belle réputation, que ses conseils ont été suivis pendant son trépas et que ses propres ennemis ont respecté sa mémoire » (2).

Mme de Motteville, confidente et amie fidèle d'Anne d'Autriche, ne croit pas trahir sa maîtresse en avouant que « malgré ses défauts et la raisonnable aversion de la Reine on doit dire de lui qu'il a été le premier homme de son temps, et que les siècles passés n'ont rien pour le surpasser. Il avait la maxime des illustres Tyrans : il réglait ses desseins, ses pensées sur la raison d'Etat et sur le Bien Public... Ses ennemis se sont mal trouvés de ce qu'il n'a pas suivi les maximes évangéliques et la France en a beaucoup profité, pareille en cela à ces enfants heureux qui jouissent ici-bas d'une bonne fortune où leurs pères ont travaillé en se procurant peut-être à eux-même un malheur éternel » (3).

Et le Cardinal de Retz, autre ennemi de Richelieu, conclut à peu près dans le même sens :

« Il aimait la gloire beaucoup plus que la morale ne le permet, mais il faut avouer qu'il n'abusait qu'à proportion de son mérite de la dispense qu'il avait prise sur le point de l'excès de son ambition » (4).

1. Montglat, t. II, p. 67.

2. *Mémoires de Mlle de Montpensier*, t. I, p. 63. Maestricht, 1776.

3. *Mémoires de Mme de Motteville*, t. I, p. 37. Amsterdam, 1750.

4. *Mémoires du Cardinal de Retz*, t. I, p. 130. Genève, 1776.

L'histoire contemporaine a d'ailleurs fait justice de la légende créée par la folie d'un temps. Et déjà, Michelet, chez qui le Romantisme n'a étouffé ni la bonne foi, ni la conscience d'historien a su garder dans son jugement une modération digne de lui : « Le premier homme d'un mauvais temps ne peut guère être que mauvais. En celui-ci il y eût des laideurs, des caricatures, le prêtre cavalier, les ridicules d'un pédant de Sorbonne, d'un rimeur pitoyable, plus des échappées libertines, communes chez les prélats d'alors, mais plus choquantes dans un homme d'un si terrible sérieux.

« Il eut des âcretés de prêtre ; il eut comme politique, des furies de joueur acharné à gagner « quand même » qui met sa vie sur une carte, la vie des autres aussi. Et cependant, fut-il vraiment cruel ? Rien ne l'indique. Les quarante condamnés qui périrent sous lui, en vingt ans, furent mal jugés sans doute (comme on l'était alors par des commissions), mais n'en étaient pas moins coupables, et la plupart étaient des traîtres qui nous livraient à l'étranger » (1).

Il nous plaît d'entendre Michelet ramener à ces justes proportions les flots de sang répandus par le Cardinal : quarante condamnations en vingt années de désordres et de trahisons. L'infortuné Cinq-Mars ne se fut point perdu, s'il n'eut commis l'imprudence folle et coupable de signer un pacte avec l'Espagne.

« Il ne pardonna guère, ajoute le grand historien mais il n'eut pardonné qu'aux dépens de la France.

Il aimait fort ceux qu'il aimait. Il n'oublia jamais un bienfait, et il n'y eut jamais meilleur ami. Même à l'égard de ceux qu'il n'aimait pas, il essayait parfois de se dominer à force de justice ».

Voici pour l'homme. Mais que penser pour le politique, de ces « furies de joueur acharné » dont parle Michelet. Écoutons l'historiographe contemporain du Cardinal, M. Gabriel Hanotaux, dans son admirable Préface :

« J'ai trouvé en Richelieu un génie abordable d'une psychologie plutôt simple et facile à déchiffrer. En m'approchant, j'ai vu s'évanouir le spectre vêtu de rouge qui passe au cinquième acte de *Marion Delorme*, le sphinx impassible et muet (?) qu'évoque la page d'ailleurs admirable de Michelet. J'ai vu un Homme d'Etat français au sens pratique et positif, au coup d'œil froid et sûr, à la main rude. Je l'ai rattaché sans effort à la série de nos grands politiques, aux Philippe le Bel, aux Charles V, aux Louis XI, aux hommes de la Révolution ».

Le Grand Cardinal, dont la politique mesurée et prudente eut pour constant souci de morceler nos voisins, eut-il reconnu siens ces hommes de la Révolution, qui par leurs aventures impétueuses, ont amorcé les grandes unités européennes. Ce n'est point le lieu d'en discuter, mais comme nous sommes loin de « la furie du joueur acharné » !

« Ce qui le distingue, c'est la clarté, la logique, la mesure dans l'énergie ; il faut ajouter une souplesse, une agilité merveilleuses. Cet homme maigre et fin ne s'est maintenu si longtemps aux affaires que par des tours de force où il y avait beaucoup de patience et d'adresse. Une telle contrainte explique, d'autre part, les détentes terribles d'une nature qui était, au fond, autoritaire et cassante » (1).

Plus récemment, M, Jacques Bainville écrit :

« Et nous qui jugeons l'œuvre de Richelieu par les résultats nous pensons que le grand ministre qui est venu à bout de telles difficultés a dû vivre au milieu du respect, de l'admiration et de la gratitude...

On est surpris des murmures qu'excita l'exécution de Montmorency comme plus tard celle de Cinq-Mars et de son complice de Thou.

De même que les victimes de Louis XI, celles de Richelieu ont paru touchantes. Elles sont devenues des figures de roman... » (2)

Non, ce n'est ni dans les grandes lignes de sa vie, ni dans l'histoire de son œuvre que nous découvrirons la

1. *Ibid.*

2. J. Bainville, *Histoire de France*, p. 201, Fayard 1924.

tare de cet esprit supérieur. S'il fut parfois un homme terrible ce ne fut point par déséquilibre mental, mais pour des raisons sérieuses, méditées et louables. Quand à son lit de mort, on lui demanda de pardonner à ses ennemis, il put répondre : « Jen'en eus pas d'autres que les ennemis de l'Etat. » Et s'il ne l'a pas prononcé, comme il le définit bien ce mot admirable qu'on lui prête :

« Je réfléchis longtemps avant de prendre une décision ; mais lorsque j'ai pris mon parti, je vais droit à mon but, je fauche tout et je couvre tout de ma robe rouge »...

Ce n'est point dire que, dans la vie privée le grand ministre ait eu la même splendeur et la même sérénité. Il ne fut pas exempt de passions et l'on a pu lui reprocher d'assouvir, sous le couvert de la Raison d'Etat, quelques haines personnelles, d'avoir été implacable lorsque son ambition était menacée. Mme de Montpensier rapporte que « le sacrifice qu'on venait de lui faire de la tête de Mm. de Cinq-Mars et de Thou ne parut pas lui suffire ; pour se satisfaire il voulut que tous ceux qui avaient été des amis de ces malheureux et qui lui faisaient ombrage, se sentissent de sa colère et il voulut relever son crédit avec plus d'éclat, par ce qu'il savait qu'il avait été cru diminué » (1) Il faut bien croire que ce grand orgueilleux a détesté tous les nobles qui n'avaient que mépris pour le petit-fils de l'avocat et qu'il a eu plaisir à humilier leur morgue ; on sait par ailleurs quelle peine il fit prendre à ses généalogistes pour se découvrir de hauts titres de noblesse et revendiquer par une lointaine et douteuse ascendance, le sang royal ? L'orgueil légitime s'est entaché de vanité puérile. Ses déplorables prétentions littéraires en sont une autre preuve ; on connaît trop le ridicule de *Mirame* et l'injuste persécution du grand Corneille pour que nous insistions sur ces faits qui nous aident à découvrir derrière le Génie puissant les faiblesses de l'homme dont nous recherchons la tare.

1. *Mémoires de Mlle de Montpensier*, t. I, p. 63, Maestricht 1776.

On a beaucoup parlé de sa passion pour Anne d'Autriche et de la haine qu'il lui aurait vouée pour l'avoir repoussé. Il est assez piquant d'entendre Mme de Motteville lui prêter l'âme méchante et malade d'un héros de Racine :

« On veut aussi que le Cardinal de Richelieu ait eu pour la reine plus d'amour que de haine ; et que ne la voyant pas portée à lui vouloir du bien, soit par vengeance ou par la nécessité de s'en servir, il lui rendit de mauvais offices auprès du roi. Les premières marques de son affection furent les persécutions qu'il lui fit. Elles éclatèrent aux yeux de tous ; et nous verrons durer cette nouvelle manière d'aimer jusqu'à la fin de la vie du Cardinal (1). »

Nous ne pensons pas que cette manière d'aimer fût si nouvelle. Mais quelle valeur faut-il attacher à ce bruit ? Armand Baschet qui, documents en main, a étudié d'une façon très complète la vie intime de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, n'en fait pas mention (2). Et d'ailleurs la confidente de la Reine en reconnaît elle-même la fragilité.

« Il n'y a pas d'apparences de croire que cette passion tant vantée par les poètes causât de si étranges effets dans son âme ; mais la Reine m'a conté qu'un jour il lui parla d'un air trop galant pour un ennemi et qu'il lui fit un discours fort passionné ; mais qu'ayant voulu lui répondre avec colère et mépris, le roi dans ce moment était entré dans le cabinet où il était, qui par sa présence interrompit sa réponse ; que depuis cet instant elle n'avait jamais osé recommencer cette harangue, craignant de lui faire trop de grâce en lui témoignant qu'elle s'en souvenait » (3).

En somme de l'aveu même d'Anne d'Autriche, le Cardinal n'a pas été fort tenace et s'est résigné sans même avoir entendu sa réponse. A-t-il compris de suite l'attitude de la Reine et doit-on y voir la cause de ses mauvais offices ? A vrai dire ils avaient bien d'autres raisons de se détester. La

1. *Mémoires de Mme de Motteville*, t. I, p. 35. Amsterdam, 1750.

2. A. Baschet, *Le roi chez la reine*. Paris, Plon, 1866.

3. *Mémoire de Mme de Motteville*, t. I, p. 35. Amsterdam, 1750.

femme de Louis XIII a dû haïr d'emblée ce ministre autoritaire qui exerçait une tel empire sur son royal époux et Richelieu de son côté, a discerné l'ennemie qui pouvait combattre son influence auprès du roi.

On prête au Cardinal quelques gestes sinistres. L'abbé de Choisy conte que le secrétaire La Vrillière étant venu porter la nouvelle de la capture du Prince de Montmorency, le Cardinal avait fait un signe de la main comme voulant faire couper le cou au prisonnier et s'étant aperçu que La Vrillière aurait pu le remarquer, il lui avait dit : « Monsieur de Montmorency est de mes amis, je lui laverai bien la tête ». Son premier signe avait été fort naturel (1).

Par contre l'anecdote nous a fait entrevoir l'homme sous un jour moins sérieux, et nous a dépeint des attitudes que nous n'aurions pas soupçonnées chez le ministre drapé dans sa robe de pourpre. M. Victor du Bled a rapporté qu'« un jour le comte de Gramont trouva le Cardinal après dîner qui se divertissait à sauter le long d'un mur le plus haut qu'il pouvait. Gramont, voyant cela, fit un tour d'habile courtisan, dit à Richelieu qu'il sautait bien mieux que lui et commença de sauter cinq ou six fois. Le ministre, qui savait la cour, vit bien ce que cela voulait dire et lui en sut gré » (2). Ailleurs le Comte de Brienne nous montre le Grand Cardinal, déguisé en baladin, croyant par là plaire à la Reine, danser une sarabande devant elle :

« Le Cardinal vêtu d'un pantalon de velours vert, garni par en bas de sonnettes d'argent... dansa la sarabande d'assez bonne grâce (3). »

Ce ministre si grave s'entoura de bouffons ; les distractions auxquelles il se livra pour se reposer de son écrasante besogne ne laissent pas que de surprendre. Il se délassait à entendre des sottises ; ce n'est certes pas le cas pour l'un de

1. *Mémoires de l'Abbé de Choisy*, p. 59, Utrecht, 1727.

2. Victor du Bled, *La Société Française du XVI^e au XX^e siècle*, t. I, 265. Paris, Perrin, 1903.

3. *Mémoires de Brienne*, t. I, p. 217. Paris, Renouard, 1916.

ses familiers, le spirituel Guillaume Bautru, comte de Serant, qui, voyant au-dessus d'une cheminée la Justice et la Paix sculptées qui s'embrassaient, s'écria : « Voyez-vous, elles s'embrassent, elles se baisent, elles se disent adieu et ne se reverront jamais ! » (1). Mais l'Abbé de Bois-Robert, dont le premier médecin du Cardinal disait. « Monsieur, toutes mes drogues sont inutiles si vous n'y mêlez une drachme de Bois-Robert » (2), s'était rendu cher à son maître par de grossières bouffonneries.

Ainsi fut-il d'un nommé de Raconis, docteur en Sorbonne, par la suite évêque de Lavaur, dont Amelot de la Houssaye nous a dépeint les étranges fonctions :

« Richelieu donnait de temps en temps à Raconis un texte bizarre pour prêcher devant lui sur-le-champ dans une chambre où il s'enfermait exprès. Ce docteur, qui était payé pour faire rire le Cardinal disait cent impertinences. Et comme le Cardinal donnait ordre qu'on ne l'appelât pour quelque chose que ce fût dans ce temps-là, il disait à ses confidents : On croit que nous traitons ici des affaires les plus importantes de la religion (3). »

Certes, il est naturel que cet homme qui eut tant de soucis et travailla avec acharnement dans des circonstances vraiment difficiles ait éprouvé le besoin impérieux et légitime de se détendre ; les bouffons étaient au surplus une vieille tradition, encore fort en vogue sous Charles IX et Henri III, et de tels amusements n'avaient point le caractère ridicule et un peu choquant qu'ils présenteraient aujourd'hui. Mais ne peut-on soupçonner dans cet excès de joie facile, comme dans l'excès de travail et d'énergie, quelque symptôme de déséquilibre obscur ? Il est, à propos de ces pitreries, un mot de Tallemant des Réaux, qui donne à réfléchir :

« Il lui prenait assez souvent des mélancolies si fortes qu'il envoyait chercher Bois-Robert et les autres qui le pouvaient divertir, et il leur disait : « Réjouissez-moi si vous en

1. Victor du Bled, I, 277

2. Amelot de la Houssaye, I, p. 433. Amsterdam, 1722.

3. *Ibid.*

avez le secret » ; alors, chacun bouffonnait, et quand il était soulagé, il se remettait aux affaires (1). »

Quelle valeur convient-il de donner à ce terme de « mélancolies si fortes » ? Ce serait sans doute pur jeu de mots que lui prêter un sens médical précis, que Tallemant ignorait. Il est tout de même troublant de voir le Cardinal abandonner brusquement ses affaires pour appeler ses bouffons. Sans conclure trop vite, il apparaît déjà que l'homme, dans sa vie intime, ne montre pas ce calme, cet équilibre, cette patience, cette harmonie qui rendent à jamais admirables la vie publique et l'œuvre du ministre.

Tallemant, toujours fertile en anecdotes, nous a d'ailleurs rapporté quelques traits de violence et d'humeur qui confirmeraient l'idée d'instabilité mentale.

Richelieu était fort lié avec M. Mulot, chanoine de la Sainte-Chapelle, qui lui parlait librement :

« Le Cardinal fit mettre une fois des épines sous la selle de son cheval. Le pauvre M. Mulot ne fut pas plutôt dessus, que, la selle pressant les épines, le cheval se sentit piqué, et se mit à regimber d'une telle force que le bon chanoine se pensa rompre le col. Le Cardinal riait comme un fou (2). »

Et de fait, c'est là mauvaise plaisanterie de fou dangereux. Mais voici qui est pire : « Le Cardinal était rude à ses gens et toujours en mauvaise humeur... Il était sujet à battre ses gens et a plus d'une fois battu le chancelier Séguier et Bullion. Un jour que ce surintendant des finances se refusait de signer une chose qui suffisait pour lui faire faire son procès, il prit les tenailles du feu et lui serra le cou en lui disant : « Petit ladre, je t'étranglerai » et l'autre répondit : « Etranglez, je n'en ferai rien. » Enfin il le lâcha et le lendemain Bullion, à la persuasion de ses amis qui lui remontrèrent qu'il était perdu, signa tout ce qu'on voulut (3). »

Quel crédit faut-il porter aux assertions de Tallemant ? Cet excellent chroniqueur n'a pas réputation d'historien

1. Tallemant, I, 168.

2. *Ibid.*, II, p. 198.

3. *Ibid.*, II, p. 194.

très sérieux et sûr. Il n'en reste pas moins que ces anecdotes, plus ou moins proches de la vérité, n'ont vraisemblablement pas été entièrement imaginées et rendent plus ferme la présomption de déséquilibre psychique qui s'est évoquée à nous.

Nous ne retirons toutefois rien de ferme de la lecture de tous ces textes. L'instabilité d'humeur du Cardinal pourrait s'expliquer par son labeur excessif, les difficultés extrêmes qu'il eut à résoudre, et surtout par son état de santé déplorable ; il semble bien qu'il fût atteint d'arthritisme et souffrit précocement de migraines atroces ; de pénibles infirmités devaient l'éprouver par la suite : hémorroïdes, ulcérations anales, abcès péri-anaux ; on sait à quel point de telles affections retentissent sur l'état psychique.

Nous n'aurions pas osé prononcer le mot de psychopathie si un document précieux, et malheureusement unique, n'avait été relevé dans la correspondance de Madame, Duchesse d'Orléans, née Princesse Palatine, mère du Régent.

On y lit en date du 5 juin 1716, la note suivante :

« Le Cardinal de Richelieu, malgré tout son talent, a eu de grands accès de folie ; il se figurait quelquefois qu'il était un cheval : il sautait alors autour d'un billard, en hennissant et faisant beaucoup de bruit pendant une heure et en lançant des ruades à ses domestiques ; ses gens le mettaient ensuite au lit, le couvraient bien pour le faire suer, et quand il s'éveillait, il n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé (1). »

Le traducteur ajoute : Nous avons consulté de nombreux écrits relatifs à Richelieu sans rien trouver qui confirme l'écrit de Madame. Tallemant des Réaux, si fertile en médisances et en anecdotes, est muet à cet égard.

Que faut-il penser de ce cas de délire de transformation, de zooanthropie signalé par un document unique ? Pris isolément il est douteux. Nous verrons, dans la suite de cette étude, le parti qu'on peut en tirer.

Retenons donc que, dans la vie privée de Richelieu, qui

1. *Correspondance de la Duchesse d'Orléans*. Traduction G. Brunet. Paris, Charpentier, 1857, t. I, p. 240.

contrasté avec la splendeur de sa vie publique, on a noté des bizarreries, des violences, des crises de mélancolie, bref des signes de présomption de déséquilibre mental ;

Qu'un document unique nous décrit avec précision une manifestation de délire de transformation.

DONNÉES PSYCHIATRIQUES

Nous voyons combien elles sont fragiles en ce qui concerne le Cardinal. Abstraction faite de conceptions toute romanesques inspirées par les passions politiques ou littéraires, il reste peu de chose.

Il n'est pas sans intérêt de noter chez la mère une tendance à la *dépression mélancolique*, dont nous retrouvons l'écho dans quelques anecdotes concernant le Cardinal. Les violences et bizarreries doivent retenir notre attention, mais ne reposent pas sur des bases historiques très sûres. Il faut bien tenir compte aussi des infirmités physiques qui accablèrent le grand ministre, et qui suffiraient à justifier amplement l'altération du caractère.

Seule, la note de la Duchesse d'Orléans offre un réel intérêt aux recherches du psychiatre : on trouverait là un *délire de transformation* bien caractérisé. Mais quelle valeur attribuer à un document unique ? « Ne faut-il voir là, dit Cullerre, qu'une attestation nouvelle, mais amplifiée et déformée à la façon d'une légende par son passage de bouche en bouche à travers deux ou trois générations, de ces accès d'exaltation accompagnés de gambades et de gesticulations excessives, dans lesquels entrait parfois le Cardinal quand il apprenait une heureuse nouvelle ? (1) »

Il nous est impossible de conclure. Et nous ne pouvons par ailleurs attacher grande importance à une autre hypothèse de Cullerre, faisant état de stigmates de dégénérescence observés sur le crâne du Cardinal (?) qu'un révolutionnaire aurait dérobé en 1793, et qu'on aurait retrouvé en 1866. Il y

1. D^r Cullerre, *op. cit.*, p. 266.

a là vraiment trop de causes d'erreur dans l'interprétation historique et anatomique.

Il faut en revenir à ce que nous disions : ces documents ne prendront de valeur que par comparaison avec ceux concernant les autres membres de la famille.

Déjà un fameux libelliste, Mathieu de Morgues, ennemi acharné du Cardinal, écrivait :

« Je supplie V.-E. Ducale de recevoir un bon conseil que je désire luy donner. Vous ne devriez jamais permettre qu'on parlât devant vous si souvent, comme on fait, de ceux qui ont perdu l'esprit : vous savez que le testament de vostre frère aîné a été cassé, sur ce que vous avez allégué qu'il estoit devenu fol ; et vous n'ignorez pas que vous avez une sœur qui a esté enfermée pour une estrange imagination qui la tourmente depuis dix ou douze ans (1). »

Nous reviendrons sur la sœur, Nicole. Le frère aîné que survécut le cardinal, Henri du Plessis (1580-1619) fut tué en duel à l'âge de 39 ans, peu de temps après la mort de sa femme et de son fils unique ; nous n'avons point trouvé trace de sa folie, et M. Maximin Deloche, dans ses savantes recherches sur les affaires intimes de la Maison de Richelieu n'y fait pas allusion.

Il est plus intéressant de toucher un mot du second frère, Alphonse du Plessis (1583-1653) qui fut chartreux puis cardinal de Lyon. On lit dans Tallemant des Réaux :

« Il avait naturellement quelque pente à la folie et la solitude l'achevait. On dit qu'entr'autres visions, il croyait quelquefois être Dieu le Père. Un jour qu'il couchait dans une maison où on lui donna un lit dans la broderie duquel il y avait quelques têtes d'anges ou de chérubins : « Vraiment, dirent ses gens, c'est à cette fois que notre maître croira être Dieu le Père » (2).

Nous retiendrons déjà cette assertion d'une autre forme de *délire de transformation* avec ces idées de négation attribuée par un nouvel auteur au frère du Cardinal.

1. Cité par le D^r Cabanès, *Légendes et curiosités de l'Histoire*, t. V, p. 34.

2. Cité par Cullerre, *op. cit.*, p. 256.

Cullerre a rapporté aussi qu' « il avait d'étranges scrupules : une fois il refusa de tonsurer un bossu pour ne pas offrir à Dieu le rebut du monde » (1)...

Nous sommes d'ailleurs peu documentés sur Alphonse. Cullerre conclut : « Alphonse de Richelieu ne fut peut-être pas un aliéné, mais ce fut toute sa vie un habitant de la zone frontière entre la raison et la folie » (2).

Retenons surtout que, chez les deux frères, deux formes de *délire de transformation* ont été signalés par deux auteurs différents.

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

CHAPITRE II

**Nicole du Plessis, Marquise de Maillé-Brézé
(1587-1635). — Claire-Clémence de Maillé-
Brézé, Princesse de Condé (1628-1694).**

Nicole du Plessis, seconde sœur du cardinal, était belle. Elle épousa Urbain de Maillé, Marquis de Brézé, issu d'une maison illustre, capitaine des gardes de Marie de Médicis, qui servit en Piémont et se fit remarquer dans plusieurs combats. Ce ne fut pas l'ambition qui poussa le marquis à entrer dans la famille de Richelieu car le mariage eut lieu le 25 novembre 1617 « six ou sept mois après la mort du Maréchal d'Ancre, la retraite forcée de la Reine Marie de Médicis à Blois, et l'exil de l'évêque de Luçon à Avignon » (1). Il se désintéressa d'ailleurs de la fortune de son beau-frère, et, bien que fait Maréchal de France, quitta fort jeune la Cour et l'Armée, pour se retirer dans son gouvernement d'Anjou, en son domaine de Milly, près de Saumur. Il aimait rappeler au Cardinal qu'il n'avait épousé sa sœur que pour sa beauté.

Ce n'est point qu'il la rendit heureuse. Farouche et caustique, fort épris d'indépendance, il devint misanthrope, ne voulut voir personne et se consacra à la chasse et aux belles-lettres, dans lesquelles il était également compétent.

Il fit graver sur la porte de sa demeure la devise latine :

Nulli nisi Vocati.

avec cette traduction :

Dans ce lieu de repos on ne veut pas de bruit,
Et nul n'y doit entrer qu'invité ou conduit.

1. Saint-Simon, *Ecrits inédits*, t. VIII, p. 381, Ed. Faugères. Paris, Hachette, 1880-1893.

Il négligea fort sa femme, mais tout porte à croire qu'il eut avec elle de cruelles surprises et qu'il paya cher cette « beauté » dont il s'était épris. La pauvre Nicole « n'avait pas la tête bien en ordre » (1). Elle est passée fort effacée dans son siècle, et nous n'avons recueilli que peu de détails sur elle. Nous savons par Saint-Simon qu'« elle fut dame d'atours de la Reine-Mère depuis 1619 jusqu'en 1625 ; elle y succéda à la Maréchale d'Ancre, et céda cette place à sa nièce, la fameuse Madame de Combalet, qui fut après faite Duchesse d'Aiguillon » (2).

Tallemant des Réaux nous a dévoilé ses étranges lubies : « Cette femme était folle et est morte liée ou du moins moins enfermée » (3).

Son mari dut s'en apercevoir promptement, lorsqu'ils étaient encore à Paris : « Elle eut un temps une plaisante folie ; elle croyait avoir froid dans Paris et elle logeait au-dessus de la côte à Passy » (4).

Si le mari dut trouver mauvais d'avoir à rejoindre sa femme en banlieue pour un tel motif, ce fut bien pis lorsqu'il décida de se retirer en Anjou. « Elle ne voulut point retourner à la province. Que fit son mari ? Un beau jour, il fit ôter tous les meubles, jusqu'aux rideaux du lit de Madame et la laissa là. Elle fut enfin toute glorieuse d'aller en Anjou » (5).

Il est à présumer que le Maréchal renonça dès ce moment à s'entendre avec cette extravagante, et ce fut peut-être une des causes de sa misanthropie. Mais il ne fit montre d'aucun ménagement. Cherchant sans doute quelque compensation, ce grand seigneur, cet esprit cultivé, ne trouva rien de mieux que de tomber sous la domination de la maîtresse d'un de ses domestiques, nommée la Dervois, qui était laide, mais d'esprit vif et entreprenant. Selon Tallemant, le Maréchal la partagea d'abord avec son valet, qui l'épousa.

1. Duc d'Aumale, III, p. 427. Michel Lèvy, 1863.

2. Saint-Simon, *Ecrits inédits*, VIII.

3. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, III, p. 30.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

Devenue veuve, la Dervois continua à dominer le maître, et exerça son empire non seulement sur la maison de Milly, mais aussi sur le gouvernement d'Anjou. Nicole assez lucide pour s'en rendre compte, eut à subir la volonté et le caprice de cette femme, qui lui imposa la dernière des humiliations : « Une des choses qui servit autant à achever Nicole, ce fut que le Maréchal lui ôta ses pendants, et les mit en sa présence aux oreilles de la Dervois » (1).

La malheureuse mourut précocement au château de Saumur le 30 août 1635 à l'âge de 48 ans. Faible d'esprit et effacée, sa vie rappellerait peu celle de son illustre frère, si une courte phrase de Tallemant ne jetait une lueur sur le lien héréditaire.

« Elle croyait avoir le cul de verre et ne voulait point s'asseoir... Elle croyait avoir froid à un petit endroit au-dessus de la main et passait tout le jour à s'y mettre des gouttes de résine, quelquefois jusqu'à cinq cents, et puis à les ôter, selon qu'il lui semblait que la partie se réchauffait » (2).

M. le Dr Lévy-Valensi a remarqué ce symptôme de délire métabolique et l'a rapproché de la note de la Duchesse d'Orléans, concernant le Cardinal. Devant la pauvreté de la documentation, on pouvait douter de la valeur de chacun des deux textes pris séparément : leur rapprochement leur confère une force singulière, et l'on est déjà moins sceptique en présence de deux délires de même nature, signalés chez le frère et la sœur, par deux auteurs aussi différents.

Le dernier symptôme de Nicole explicable par des troubles cénesthésiques vient à l'appui de la thèse soutenue récemment par M. Lévy-Valensi, après bien d'autres, que les perturbations de la cénesthésie sont à la base des délires de négation et de transformation.

De l'union malheureuse de Nicole avec le Marquis de Maillé-Brezé naquirent deux enfants. L'aîné Armand, Duc de Fronsac, devint Maréchal de France et fut tué au siège d'Ortello en 1646, à l'âge de 27 ans. Sa mort fut un deuil public ; il était fort estimé, et Saint-Simon nous en a laissé

1. *Ibid.*, p. 34.

2. *Ibid.*, p. 30.

un souvenir bienveillant : « On s'est étendu sur ses exploits, à cause de sa jeunesse, de la douceur, de la valeur, de la modestie, de l'application, de la prévenante politesse, de la vertu et du mérite qui le firent généralement aimer, estimer et regretter, et qui se trouvent si rarement dans un fils de fortune et dans un homme de cet âge élevé si haut » (1).

La cadette Claire-Clémence, appelée pour son malheur à une haute destinée, devint femme du Grand Condé, alors Duc d'Enghien. Son souvenir est demeuré longtemps dans l'oubli, et Louis-Joseph de Bourbon écrivant l'histoire de son illustre ancêtre, le vainqueur de Rocroy, passe rapidement sur le mariage :

« Ce fut au retour du siège d'Arras que le Prince de Condé, dont les intérêts étaient extrêmement liés avec ceux du Cardinal, fit épouser à son fils le 11 février 1641 Claire-Clémence de Maillé-Brézé, nièce de ce ministre. Ce jeune prince fit des prodiges de valeur aux sièges de Collioure de Perpignan et de Salces... » (2)

Et dans tout l'ouvrage, il n'est plus fait que de très courtes allusions à la fille de Nicole.

Lord Stanhope, Vicomte de Mahon, en 1842, — le Duc d'Aumale en 1863 ont réagi contre cet injuste oubli. Depuis, Claire-Clémence a inspiré bien des plumes et plus récemment en 1905, MM. Homberg et Jousselin en ont fait une étude biographique fort complète. Trois points principaux de sa vie sont à retenir : son amour et son dévouement inlassables pour un mari infidèle et distant ; son rôle fort brillant dans la Fronde de Bordeaux ; sa réclusion brutale à l'âge de 43 ans.

Ce dernier événement, enveloppé d'un mystère dont nous verrons la cause, retiendra plus spécialement notre attention ; peut-être la nièce du Cardinal a-t-elle été victime de la tare héréditaire que lui léguait sa mère.

Née au château de Milly le 25 février 1628, elle avait 7 ans à la mort de Nicole. Son père la négligea totalement, trop

1. Saint-Simon, *Ecrits inédits*, VIII, p. 381.

2. Louis Joseph de Bourbon. *Mém. pour servir à l'histoire de la Maison de Condé*, Paris, 1820.

heureux de l'abandonner à l'oncle et de la considérer plutôt de la maison de Richelieu que de la sienne. Dès 1633, le Cardinal prétextant d'une épidémie de peste l'avait enlevée à ses parents et confiée aux Bouthillier, cette famille d'avo-



cats qui lui avait été si précieuse au début de sa carrière, et dont il avait ensuite fait la fortune; Claire-Clémence fut élevée par ces fidèles serviteurs au Château des Caves, près de Nogent-sur Seine; elle y mena une vie saine et rustique. La pauvre enfant ne pouvait se douter que son sort était déjà fixé, et que dès l'âge de 4 ans, elle avait

été promise au jeune Louis II de Bourbon Duc d'Enghien. Ce fut un des plus tristes exemples de ces mariages de Cour faits pour satisfaire de vagues et fragiles ambitions en négliger les aspirations des intéressés. Henri II de Bourbon, Prince de Condé, naguère rébelle, s'était rallié à la politique du Cardinal et ne savait quelles preuves de soumission donner : « Il lui demanda comme à genoux Mlle de Brézé pour son fils (1) » Quel triomphe pour Richelieu, ambitieux, parvenu, méprisé de la haute noblesse, que de se voir offrir pour sa nièce cette union quasi-royale avec un Bourbon destiné à devenir Premier Prince du Sang ! Ainsi furent conclues les fiançailles. Quant au père, Marquis de Brézé il ne fut nullement flatté, donna tous les consentements qu'on voulut et se contenta de dire : « Ils vont faire de cette petite fille une Princesse » comme s'il se fût agi de la fille d'un autre.

C'est en 1640 qu'eut lieu la première entrevue. Claire-Clémence n'était venue à Paris qu'une fois à l'âge de six ans, conviée par le Cardinal à un grand bal d'enfants où elle avait pris peur d'oiseaux, qu'au cours d'un ballet on avait lâchés dans la salle. La vie qu'elle avait menée depuis à Nogent ne l'avait guère préparée au monde et le jeune fiancé accoutumé à l'entourage brillant de sa sœur, la belle Duchesse de Longueville, s'intéressa peu à cette petite campagnarde de douze ans ; il fallut toute l'insistance du père pour qu'il fut empressé autant que l'exigeait l'étiquette. Il n'avait d'ailleurs qu'une hâte ; partir aux armées, et s'en fut assister au siège d'Arras où il montra déjà des qualités de bravoure et de zèle fort appréciées. Il eut la politesse d'envoyer un message à Mlle de Brézé ; bien entendu celle-ci fut ravie, et, la campagne terminée, courut à Paris pour le recevoir ; elle eut le chagrin d'apprendre que d'Amiens, il avait regagné directement son gouvernement de Bourgogne : cette première déception fut le prélude de l'existence qui l'attendait.

1. *Mémoires de Mlle de Montpentier*, t. I, p. 50. Paris. Charpentier.

Le bruit s'était d'ailleurs assez vite répandu que le jeune homme n'avait point de goût pour sa fiancée. Aussi Henry de Bourbon et le Cardinal, également inquiets, résolurent ils de hâter le mariage. Le contrat fut signé, où Richelieu spécifia, — au grand dépit du Prince — que Claire-Clémence ne recevrait que six cent mille livres de rente et renoncerait à la succession, tant qu'il y aurait d'autres héritiers. Le prélat tenait à marquer qu'un Prince du Sang épousait sa nièce pour l'honneur et non pour l'argent. Monsieur le prince se contenta de faire établir secrètement par acte notarié, une protestation, signée de son fils et de lui, contre la renonciation exigée, puis, satisfait, attendit l'avenir.

Bien entendu, on ne vit, ni au contrat, ni au mariage, l'ermite de Milly qui avait décidément abandonné sa fille au Cardinal. Déjà, le 14 janvier Richelieu avait organisé une grande fête au Palais-Cardinal, faisant représenter sa fameuse tragi comédie de *Mirame* dont il donna lui même le signal des applaudissements avec une chaleur qui dénotait son parfait contentement ; après quoi il y eut bal et le Duc D'Enghien se montra fort empressé pour « sa petite maîtresse ». Mais la pauvrete n'avait pas de chance ; selon Mlle de Montpensier « elle tomba comme elle dansait une courante, à cause que pour rehausser sa taille, on lui avait donné des souliers si hauts qu'elle ne pouvait marcher. Il n'y eut point de considération qui empêchât de rire toute la compagnie, sans en excepter Monsieur le Duc d'Enghien. »

La cérémonie du mariage eut lieu le 11 Février 1641 ; la messe fut dite dans la chapelle du Palais-Cardinal par l'archevêque de Paris, le repas fut parfait, Son Eminence d'excellente humeur. Et les semaines qui suivirent, Monsieur le Duc d'Enghien sombra dans une profonde mélancolie.

Tout dans ce mariage était pour lui déplaire : la femme encore une enfant et sans charmes ; l'idée de mésalliance. « Claire-Clémence de Maillé-Brezé, quoique de très bonne naissance, ne semblait appelée à cet honneur ni par son rang, ni par de grands dons, ni par des attraita qu'on ne

pouvait soupçonner encore et que rien ne faisait prévoir. Agée de douze ans, enfantine de corps et d'esprit, elle était de forte petite taille, avec un visage insignifiant » (1). N'oublions pas que ce jeune Prince de vingt ans fréquentait dans l'entourage de sa sœur les plus brillantes femmes de l'époque, entre autres, la belle Marthe du Vigean qui lui inspira une passion si vive.

Mais cette union fut d'autant plus cruelle à sa fierté qu'elle lui était imposée par l'autorité de son père et par la politique du Cardinal qu'il détestait et méprisait. Le Duc d'Aumale nous a tracé du premier un portrait édifiant : « Henri II de Condé n'ayant jamais connu son père, avait sur l'autorité paternelle des idées absolues. Il disposait de ses enfants sans rechercher quels pouvaient être leurs désirs, leurs inclinations ou leurs répugnances. Son second fils n'avait pas encore bégayé qu'il faisait pour lui récolte d'abbayes, le considérant déjà comme d'église. Son fils aîné n'avait pas douze ans lui choisissait une femme ; à ses yeux le mariage était déjà conclu. Si l'on cherchait à modérer son empressement, il paraissait tout surpris. » (2)

Le fils, jeune encore, subit cette contrainte, mais plus tard le vainqueur de Rocroy, libre et glorieux, se dressera contre la destinée qu'on lui avait imposée. Et quelle honte pour sa jeune ardeur que l'extrême humilité du père devant le parvenu :

« Richelieu, dit Monglat avait le Prince de Condé dans ses intérêts par l'alliance qu'il avait prise avec lui, en mariant le Duc d'Enghien son fils, avec sa nièce, fille du Maréchal de Brézé ; mais ce Duc n'était pas si souple que son père : aussi le Cardinal le tenait fort bas, et marchait devant les princes du sang, même chez lui, contre l'ordre ancien. Le Prince de Condé s'accommodait à tout et même lui levait la tapisserie et la tenait quand il passait par une porte. Le Duc d'Enghien n'approuvait pas ces bassesses. »

1. Duc d'Aumale. *Histoire des Princes de Condé pendant les XVI^e et XII^e siècles*. Paris, Michel Lévy, 1863.

2. *Ibid*, p. 423.

3. Monglat, t. II, p. 65. Amsterdam, 1737.

Ainsi sa femme sera toujours pour lui le souvenir vivant de ces rigueurs et de ces humiliations ; la chaîne qui l'unit pour la vie à cette enfant innocente demeurera l'implacable témoignage de l'asservissement du sang fier des Condé à un du Plessis. Jamais il ne le lui pardonnera.

Les premiers mois de mariage furent lamentables. Le Cardinal faisait espionner son neveu qui n'hésita pas à faire assassiner l'un des émissaires. Cependant la jeune mariée jouait à la poupée, ignorée d'un époux qui n'eut d'autre désir que de retourner aux armées, et, la campagne terminée, ne rejoignit sa femme à Merlou que sur l'ordre formel du tout puissant ministre.

L'entrevue dut être froide à en juger par les lettres du Père Mugnier, nouvel agent de Richelieu, qui déplore de n'avoir point « autant de pouvoir que de bonne volonté » pour exécuter les ordres de son Eminence et effacer dans le jeune prince « ces quelques défauts qui le tachent et le marquent » (1). Il faut entendre qu'il ne remplissait pas et n'avait jamais rempli ses devoirs d'époux. Sans doute Claire-Clémence ayant contracté la petite vérole, la soignait-il avec un parfait dévouement, mais son intérêt pour la jeune femme ne survécut pas à la maladie, bien que par bonheur elle n'eût pas été marquée.

De retour à Paris, l'inconduite du jeune Condé fut telle que Richelieu l'exila en Bourgogne, tandis que Claire-Clémence se retirait au Carmel de Saint-Denis. Ils ne se revirent qu'en 1642, à la suite d'une maladie de la jeune femme. Selon Homberg et Jousselin, il aurait éprouvé une agréable surprise « en trouvant à Paris la jeune duchesse non seulement guérie, mais singulièrement embellie, ayant grandi, pris de l'embompoint et un certain charme fort piquant... Il s'aperçut enfin que Claire-Clémence était sa femme » (2).

Le 4 décembre 1642, la mort du Cardinal rappelait les tristes dessous de ce mariage ; le prince de Condé contestait à Mme d'Aiguillon la renonciation de Mlle de Brezé à

1. Archives des Affaires Etrangères, cité par Homberg et Jousselin p. 49.

2. *La femme du Grand Condé*, p. 59.

l'héritage, et entamait un procès fort scandaleux qui n'aboutit que le 2 mai 1674, par transaction entre les deux parties.

Le Duc d'Enghien méprisa cette peu brillante question d'argent, mais, débarrassé de la lourde tutelle du Cardinal, voulut porter un coup bien plus sérieux à ses dernières volontés, et ne songea rien moins qu'à rompre ce mariage qui lui avait été imposé. Louis-Joseph de Bourbon faisant allusion aux événements de 1671 reconnaît qu'« il nourrissait depuis longtemps le projet de se séparer d'elle », mais sa résolution fut prise dès qu'il put déclarer ouvertement sa passion à la belle Marthe du Vigan, qu'il avait rencontrée chez sa sœur : l'aimable jeune fille ne voulut consentir à rien que la bague au doigt, et de fait, lorsqu'elle eut perdu tout espoir, finit ses jours au couvent d'une façon très édifiante. Mais ce ne fut point sans que le jeune homme n'ait sincèrement tenté de la satisfaire. La mère de la belle répéta à Mme de Motteville « qu'il lui avait souvent dit vouloir rompre son mariage comme ayant épousé la Duchesse d'Enghien sa femme par force, afin d'épouser sa fille ; et qu'il avait même travaillé à ce dessein » (1). Et le duc d'Aumale, en possession des précieuses archives de Chantilly a pu établir que « le rêve du démariage agite l'imagination de Louis de Bourbon ; cette idée l'obsède ; la présence à ses côtés de la nièce de Richelieu lui rappelle tant d'humiliations imposées par la lourde main du Cardinal ! Il oublie les bienfaits, les devoirs, ne considère plus qu'un odieux souvenir et si des combinaisons de parti lui imposent quelques ménagements, mettant un frein à sa fougue, il est le plus souvent tout à sa passion, brûlant du désir d'être libre pour offrir sa main comme il a donné son cœur » (2).

Claire-Clémence ne trouva d'appui qu'en son beau-père qui demeura loyal aux engagements pris, et ne cessa de représenter à Louis que l'honneur lui faisait un devoir de

1. *Mémoires de Mme de Motteville*, I, 295. Amsterdam, 1750.

2. Duc d'Aumale, v. p. 3.

rester fidèle à une épouse irréprochable. Par contre la Duchesse de Longueville protégeait ses amours avec Mlle du Vigean, et la Princesse de Condé, Charlotte de Montmorency, détestait la nièce de l'homme qui avait fait périr son frère Henry sur l'échafaud. La pauvre petite Clémence faisait triste figure entre ces deux nobles dames.

« Placée entre une belle-mère et une belle-sœur grandes, de haute mine, Claire-Clémence avec sa petite taille était assez effacée bien qu'elle ne manquât pas d'agréments » (1).

Encore n'était-il pas facile de rompre un mariage sans autre cause qu'il avait été fait par contrainte. Le jeune Prince, après les éclatants lauriers conquis à Rocroy et Thionville, et devenu le meilleur soutien du pays, eut sans doute pu tout obtenir, quand il lui fut brusquement rappelé que la nièce de Richelieu était sa femme : en juillet 1643, quelques semaines après Rocroy, Claire-Clémence était mère d'un garçon qui reçut les prénoms d'Henry-Jules, le titre de Duc d'Albret, et que le Cardinal de Mazarin et Mme la Princesse de Condé tinrent sur les fonts le 12 décembre.

Si les liens nouveaux qui l'unissaient à la duchesse n'enlevèrent pas de l'esprit de Louis toute idée de rupture, il dut bien reconnaître à quels obstacles presque insurmontables il allait se heurter. D'ailleurs à l'automne suivant, au retour de Nordlingen, il avait complètement oublié la belle Marthe du Vigean et ne songeait qu'à accroître sa gloire au combat. Mais sa femme ne gagna rien d'être débarrassée d'une aussi terrible rivale. Blainville rendant compte à M. le Prince de la rencontre des deux époux à Chantilly le 10 octobre, écrit : « L'entrevue fut aussi civile que l'on peut le souhaiter : embrassements de toutes parts, conversation à toute heure du jour seulement et pour les choses extérieures on n'en peut souhaiter davantage » (2).

Le jeune héros ira dès lors de maîtresse en maîtresse sans en afficher aucune et en témoignant à sa femme les plus

1. *Ibid.*, v. p. 5.

2. Cité par Homberg et Jousselin, p. 85.

grands égards publics. L'année 1646 fut cruelle à la pauvre Duchesse ; au mois de juin, son frère qu'elle aimait tendrement fut tué au siège d'Orbitello ; le 26 décembre, elle perdait son beau-père, qui seule de la famille de son mari, lui témoignait de l'affection. Le héros de Rocroy devint Prince de Condé, transmettant le titre de Duc d'Enghien au jeune Henri-Jules.

Telle fut, jusqu'en 1650, la vie pénible et effacée de la petite Claire-Clémence, devenue Princesse de Condé et femme du Premier Prince du sang. Elle n'était pourtant ni laide ni sottre, mais fut victime de la politique du Cardinal qui l'imposa à une famille arrogante. Mme de Motteville nous en laissa le portrait suivant :

« Cette Princesse n'avait pas été fort considérée dans sa famille. Sa naissance, quoique très noble, était fort au dessous de celle de Monsieur le Prince, et la solidité de son esprit ne réparait pas ce défaut. Mme de Longueville dont le mérite éclatait en tous lieux ne l'estimait pas et le mépris que Madame la Princesse sa belle-mère avait pour sa race et pour elle, joint à toutes ces choses n'avait pas peu contribué à son anéantissement. Elle avait néanmoins des qualités assez louables. Elle parlait spirituellement quand il lui plaisait de parler... Elle n'était pas laide ; elle avait les yeux beaux, le teint beau et la taille jolie (1). »

Il fallut les époques troublées de la Fronde pour qu'on découvrit en elle la nièce de Richelieu.

La mort du Cardinal, dont se réjouirent si fort une noblesse indisciplinée, et un peuple imprévoyant ; celle de Louis XIII qui laissait pour successeur un enfant, déchainèrent le réveil de toutes les haines contenues, de toutes les ambitions déçues, et le suprême effort de l'ancienne société contre le pouvoir royal qui faisait la France malgré les Français. Comme toujours, on fit largement appel à l'étranger, trop heureux de l'occasion qui lui faisait espérer l'anéantissement de l'œuvre de Richelieu. Mazarin y mit bon ordre.

1. *Mémoires de Mme de Motteville*, IV, 207. Amsterdam, 1750.

Dans cette lutte, le Grand Condé eut tout d'abord conscience de sa dignité de Prince du Sang, et répondit au Cardinal de Retz : « Je m'appelle Louis de Bourbon, et je ne veux point ébranler les couronnes ». Mais cette attitude dura peu : vaniteux et intraitable, il conçut pour Mazarin la haine et le mépris dont il avait accablé son illustre prédécesseur, voulut dominer le gouvernement qu'il protégeait tout d'abord. Inapte à de hautes vues, et d'ailleurs poussé par sa sœur la turbulente Duchesse de Longueville, cet excellent homme de guerre n'écoutant que son ambition et son orgueil, devint traître à la Couronne, et par un enchaînement fatal, traître à son pays ; sa mémoire est entachée des longues années où il entraîna les armées espagnoles sur le sol national.

Après avoir fatigué la Reine-Mère et le Cardinal par ses exigences et sa morgue, il n'avait su faire autrement que de se rendre odieux à ses nouveaux amis les Frondeurs. Aussi fut-il arrêté sans difficulté et Voltaire rappelant les effroyables émeutes de l'affaire Broussel remarque que « le peuple de Paris, qui avait fait des barricades pour un conseiller-clerc presque imbécile, fit des feux de joie lorsqu'on mena au donjon de Vincennes le défenseur et le héros de la France ».

C'est le 18 janvier 1650 qu'eut lieu la triple arrestation qui atteignait le Prince de Condé, son frère le Prince de Conti, et le Duc de Longueville son beau-frère ; quant aux Princesses, Charlotte et Claire-Clémence, elles étaient exilées à Chantilly. Il s'y forma une petite cour agitée et frivole qui tenta vainement la délivrance des Princes, et qui ne prit un peu de sérieux qu'à l'arrivée de l'habile Lenêt, ancien Procureur au parlement de Dijon et tout dévoué à Condé ; c'est lui qui dans ses Mémoires nous a instruit des exploits de la Princesse. Rien de raisonnable pourtant n'avait été décidé, quand arriva Gourville, envoyé par les Ducs de Bouillon et de la Rochefoucault, qui ébauchaient un plan de résistance dans le Midi, et comptaient sur la population turbulente et frondeuse de Bordeaux.

Claire-Clémence toujours effacée, n'avait rien dit jusqu'a-

lors dans cette assemblée bruyante où l'on causait beaucoup, et où les intrigues amoureuses jouaient un rôle aussi important que la délivrance du Maître. Elle se révèle brusquement et va déployer une énergie, une ténacité, une clarté d'esprit que nul n'attendait d'elle, en faveur de cet époux dont elle n'a eu qu'à se plaindre. « Lenêt n'attendait rien de Claire-Clémence, lorsque tout à coup celle-ci, le prenant à part, lui expose en termes nets et brefs sa ferme résolution de ne pas se séparer de son fils, de le conduire partout où il faudrait, fût-ce à la tête d'une armée, enfin de ne rien oublier de ce qu'elle devait à l'honneur d'avoir épousé un premier Prince du Sang, d'une aussi grande vertu et d'un mérite aussi extraordinaire que monsieur son mari » (1).

Tandis que la Princesse Douarière ira vainement déposer une requête au Parlement de Paris, la jeune femme décide d'aller à Bordeaux avec son fils, et d'enflammer par sa présence et celle du jeune duc d'Enghien le courage des ennemis de Mazarin. Elle accomplit brillamment cette tâche, et si elle n'obtint pas le résultat cherché, on a pu dire d'elle qu'« elle n'imita la duchesse de Longueville ni dans ses étourderies, ni dans ses égarements, ni dans ses entreprises romanesques. Uniquement occupée de la délivrance de son époux, elle déploya une énergie et une constance de caractère dignes d'une nièce du Cardinal de Richelieu » (2).

Le 11 avril 1650, elle se prétend malade et met dans son lit une demoiselle Gerbier tandis que le fils d'un jardinier revêt les habits du duc d'Enghien ; elle abuse ainsi de Vouldy, chargé de la surveillance des Princesses, et, la nuit venue, s'enfuit avec son fils par une passerelle qui aboutissait aux prairies, rejointe par une légère escorte où figure Lenêt. La petite troupe traverse Paris sans encombre et, par Angerville, Sully-sur-Loire, Argent-en-Berry, atteint le 14 à minuit le château de Montrond, qui appartenait aux Condé. Mais l'alerte avait été donnée, et M. de Saint-Aignan, gouverneur du Berry, dut surveiller la Princesse et l'empê-

1. *Duc d'Aumale*, t. IV, p. 7.

2. Petiot, *Introduction aux Mémoires de la Fronde*.

cher de poursuivre sa route. Claire-Clémence invite les officiers chargés de sa garde à courir le cerf, et le soir venu, les rassemble au château ; après souper, elle en fait clore les portes, annonce à tous ces braves gens qu'elle est obligée de les garder une journée et se met en route à minuit. Quatre jours plus tard, elle rencontre dans la plaine de Dangles l'armée des Ducs, et, devant les troupes déployées, présente son jeune fils âgé de sept ans, qui prononce ce petit discours : « Je n'ai en vérité plus peur de M. Mazarin puisque je trouve ici tant de braves gens, et je n'espère la liberté de mon bon papa que de leur valeur ». Les armées rebelles arrivèrent sans encombre aux portes de Bordeaux après un léger succès sur l'arrière garde du chevalier de la Valette ; il était temps : on avait découvert dans une cassette des prisonniers, qu'ordre était donné d'arrêter la Princesse et son fils, et que le gros des troupes royales approchait.

Encore fallait-il entrer dans la ville où tout le monde n'était pas disposé à accueillir les ennemis du roi. C'est là que Claire-Clémence fit vraiment, preuve de lucidité, de décision, et de présence d'esprit.

Elle apprit en effet que le Parlement, sous l'impulsion de l'Avocat Général Lavie, se refusait à lui ouvrir les portes de la ville, mais que le peuple, très favorable à la cause des Princes jurait d'exterminer tous ceux qui lui feraient obstacle, et que cette clameur emplissait les rues : « Vivent le Roi et les Princes ; point de Mazarin. » Elle crut ne pouvoir arriver à Bordeaux dans une circonstance plus favorable : au lieu de coucher à Lormont, comme elle se l'était proposé d'abord, elle ne fit qu'y prendre un léger repas et traversant le fleuve, parut devant Bordeaux le 29 mai 1650 à 3 heures après-midi.

L'entrée fut triomphale : « Elle fut saluée par les canons des vaisseaux qui étaient dans le port. Toute la ville s'était rendue sur le bord de la rivière ; elle descendit aux acclamations redoublées d'un peuple immense... Elle eut beaucoup de peine à percer la foule pour entrer dans son carrosse. Elle arriva dans son hôtel, suivie d'un cortège de vingt-deux

carrosses. Ceux qui n'avaient pu la voir,, ainsi que le Duc d'Enghien, remplissaient les appartements pour se procurer cette satisfaction ; il fut obligé de passer un temps considérable sur une terrasse qui était au-devant de la maison, où le peuple jouit à son aise du plaisir de le considérer, et lui faisait entendre à chaque instant, tantôt les vœux qu'il formait en sa faveur et tantôt les imprécations contre le Cardinal et contre le gouverneur de la Province » (1).

Quel contraste avec la petite fille méprisée et effacée que nous avons suivie jusqu'à ce jour ! On ne saurait trop admirer avec quel esprit d'à-propos elle décide de brusquer son entrée pour profiter d'un enthousiasme qui pouvait être éphémère. Et il est aussi intéressant d'apprendre que « les Ducs de Bouillon et de la Rochefoucauld qui avaient accompagné la Princesse jusqu'à Lormont, n'avaient osé la suivre à Bordeaux » (2) et qu'ils ne s'y risquèrent que quelques jours après. On voit que la jeune femme n'a pas été seulement dans cette aventure, un nom et un titre à présenter pour la parade : elle fut vraiment l'âme et le chef de l'expédition.

Le même jour arriva dans la ville d'Alvimar, chargé d'exécuter les ordres de la Reine-Mère et d'arrêter la Princesse ; mais le peuple vite informé, voulut l'écharper et « ce malheureux courait risque de la vie si on ne se fut avisé, pour la lui sauver, de le conduire dans l'hôtel même de cette Princesse » (3) qui le protégea et lui fit quitter la ville. Naturelle générosité sans doute, et puis tout de même « il ne s'agissait rien moins que de faire massacrer un envoyé du Roy » (4). Or la révolte, en principe du moins, était dirigée non contre l'autorité royale, mais contre « le Mazarin ».

La tâche de la Princesse était loin d'être terminée. Elle était venue, non par ambition et pour se faire acclamer par

1 Dom Devienne, *Histoire de Bordeaux*, t. 1, p. 364 et suivantes. Bordeaux, Lacaze, 1862.

2. *Ibid.*, p. 370.

3. *Ibid.*, p. 366.

4. *Ibid.*

la foule mais pour obtenir la délivrance de son mari. Pour influencer le Cardinal et la Reine-Mère il était nécessaire que le mouvement fût sanctionné par le Parlement qui représentait une autorité légale, mais qui lui était hostile. Le 2 juin, elle arrive au Palais, accompagnée de son fils, et déclare qu'elle veut présenter elle-même sa requête ; les conseillers se retirent pour délibérer, mais la séance se prolongeant, elle craint que ces hésitations ne lui soient funestes, et décidant à nouveau de brusquer les choses, elle force l'entrée de la salle et fait mine de se jeter à genoux ; plusieurs conseillers se précipitent pour l'en empêcher. Alors, animée de cette éloquence persuasive qui lui venait dans les circonstances difficiles, elle adresse la requête suivante :

« Je viens, Messieurs, demander justice au Roy, en vos personnes, contre les violences du Cardinal Mazarin et remettre ma personne et mon fils entre vos mains. J'espère que vous lui servirez de père : ce qu'il a l'honneur d'être à Sa Majesté et les caractères que vous portez vous y obligent. Il est le seul de la Maison Royale qui soit en liberté. Il n'est âgé que de sept ans. Son père est dans les fers. Vous savez tous, Messieurs, les grands services qu'il a rendus à l'Etat, l'amitié qu'il vous a témoignée dans les occasions et celle qu'avait pour vous mon beau-père. Laissez vous toucher de compassion pour la plus malheureuse maison qui soit au monde et la plus injustement persécutée » (1). Et selon Lenêt, le petit Duc aurait mis alors un genou en terre et se serait écrié : « Servez-moi de père, Messieurs, le Cardinal m'a ôté le mien ».

Aucun détail, on le voit, ne fut négligé pour obtenir gain de cause. Les Conseillers fort émus ne savaient plus que faire, et le Président adjurait en vain la Princesse de sortir pour qu'on pût délibérer régulièrement. Cependant de la rue montaient les clameurs impatientes du peuple. Bref, le Parlement rendit un arrêt portant que la Princesse et son fils resteraient dans la ville, et qu'il serait fait de très hum-

1. *Ibid.*, p. 368.

bles remontrances au Roi, pour obtenir la liberté des Princes. C'était pour Claire-Clémence un éclatant succès. Toutefois, l'incorruptible avocat Lavie ne se tint pas pour battu et fit distribuer de nombreuses copies des lettres du Roi ; le peuple furieux voulut l'égorger, il fallut encore l'intervention de la Princesse pour qu'il pût, avec sa famille, quitter la ville sain et sauf.

Cependant le Maréchal de la Meilleraye, à la tête des troupes royales approchait de Bordeaux, et le Duc d'Epernon occupait tout le Médoc ; la Princesse voulant forcer Mazarin à traiter et à délivrer son mari, anime la résistance ; le petit Duc d'Enghien est nommé Généralissime des troupes chargées de chasser de l'île Saint-Georges celles du Duc d'Epernon qui s'en étaient emparé, et de fait l'île fut reprise. L'enthousiasme est alors à son comble, le mouvement gagne tout le midi, et le Parlement de Toulouse suit bientôt celui de Bordeaux.

La Princesse, comptant par ailleurs sur l'appui de l'Espagne, espérait avoir suffisamment intimidé Mazarin par l'ampleur de la rébellion pour obtenir de lui la délivrance de Condé ; mais le Cardinal resta sourd. Dans cette lutte inégale, la volonté, l'audace et l'habileté de la jeune femme devaient se briser contre l'incroyable ténacité de l'Italien qui avait pour lui l'autorité de la Couronne et l'obscur soutien d'une grande partie du pays, lasse de plusieurs siècles de discordes et d'aventures. Le 28 juillet 1650, alors que la Princesse en plein triomphe pouvait escompter une transaction, le Ministre écrivait à Le Tellier :

« Sa Majesté est persuadée que si on n'ôte une fois pour toutes le masque pour châtier ceux qui nous ont fait du mal, nous devons nous tenir pour dit que tôt ou tard, ils nous écraseront. Il n'y a rien qu'ils ne remuent et ne tentent pour porter un chacun hors de son devoir et tous les peuples à la révolte. Dieu nous garde que ces gens là aient le dessus ; ils ne feraient guère de quartier à personne... On a à faire à des gens de la méchanceté desquels on doit tout craindre, outre qu'ils sont extrêmement hardis à tout entreprendre

parce qu'ils voient qu'on marche lentement et avec trop de circonspection au châtiment » (1).

Une telle décision prise par un tel homme, c'était la cause perdue pour Claire-Clémence : Mazarin accordera tout, sauf précisément ce qu'elle demandait : la délivrance de son mari, afin de bien marquer que force restait au Pouvoir. C'était une question de prestige pour la Couronne.

Dès lors, le mouvement languit. Le Maréchal de la Meilleraye, ayant traversé la Garonne, vient assiéger les faubourgs. La Princesse accourt sur les remparts avec son fils pour organiser la résistance, mais ce n'est plus que pure parade, tout le monde aspire à la paix ; et d'ailleurs l'époque des vendanges approchant, les bourgeois bordelais commencent à prendre plus d'intérêt à la prochaine récolte qu'à la liberté du Prince. L'enthousiasme était tombé.

Le Parlement revint avec empressement à ses traditions de fidélité et ne se gêna plus pour faire comprendre à la Princesse l'inutilité de ses efforts. Le peuple, hier encore si intraitable, fut assez vite gagné par quelques distributions d'argent faites sur l'ordre de Mazarin et, dans les rues, on entendit crier : « La paix, la paix ».

Elle fut signée le 11 octobre. C'était une amnistie générale ; on y blâmait par principe la révolte ; le Roi devait être reçu à Bordeaux ; Même la Princesse pouvait se retirer avec son fils en Anjou ou à Montrond ; les Ducs étaient exilés sur leurs terres.

De la liberté des Princes, il n'était pas question...

Ainsi furent révélées les belles et grandes qualités de Claire-Clémence de Maillé-Brézé. Elle n'atteignit pas le but de tant d'efforts parce que la lutte était inégale. Toute à l'intérêt qu'elle portait à son mari, elle croyait n'avoir à faire qu'à un prélat italien et s'attaquait en fait à la Couronne de France.

Plus tard le Grand Condé lui-même, avec tout son génie et disposant d'armées puissantes, ne réussira pas mieux. Il luttera plus longtemps, mais devra se soumettre.

1. B.N. cité par Homberg et Jousselin, *La Femme du Grand Condé*, p. 342.

Et pourtant, son admirable conduite ne devait pas faire pardonner à la jeune femme d'être la nièce d'un Cardinal détesté des Grands. C'est plus tard que Saint-Simon la présentera comme « une femme dans sa première jeunesse, toute occupée de son mari, de sa famille, de sa sûreté, de sa grandeur, de son parti, ferme, tendre, courageuse, docile, ne craignant ni fatigue ni périls, ni réduction pour soi, conciliant les principaux du parti, y en attirant tant qu'elle pouvait, docile aux conseils, judicieuse à discerner et à exécuter, sans présomption, sans orgueil, sans bassesse, et rien qui pût tendre ni à galanterie, ni à quoi ce soit de peu décent ou de déplacé » (1).

A l'époque, on ne voulut point reconnaître son mérite. Mlle de Montpensier insinue injustement qu'elle prit peu de part aux événements auxquels elle fut mêlée. ; la « Grande Mademoiselle » était sans doute jalouse de la gloire du ridicule et criminel coup de canon qu'elle fit tirer des tours de la Bastille sur les armées du Roy. Mme de Motteville, moins partiiale, reconnaît que « dans cette guerre elle avait paru fort zélée à s'acquitter de ses devoirs. . . ; qu'elle a eu l'honneur de partager les malheurs de Monsieur le Prince, ce qui répare en quelque manière le malheur qu'elle a eu de n'avoir pu personnellement mériter par de plus éminentes vertus une réputation plus éclatante et mieux établie » (2).

Nous connaissons l'enthousiasme des Bordelais qui avaient vu de près la Princesse ; il apparaît bien qu'à la Cour il fût de bon ton d'exalter les excentricités de Mme de Longueville et de Mlle de Montpensier, mais qu'il eût été indécent de leur comparer ou préférer la petite Claire-Clémence.

Quant au prince, les événements de Bordeaux le surprirent d'abord, et, faisant allusion à son oisiveté de prisonnier : « Qui aurait cru, dit-il, que j'arroserais des œillets pendant que ma femme ferait la guerre ? (3) » Quelques mois plus tard, apprenant que la Princesse, malgré l'échec

1. Saint-Simon, *Ecrits inédits*, t. VIII, p. 387.

2. *Mémoires de Mme de Motteville*, t. 207. Amsterdam, 1750.

3. Duc d'Aumales, *Histoire des Princes de Condé pendant les XVI^e et XVII^e siècles*, t. VI, p. 35. Paris, Michel Lévy, 1863.

de Bordeaux, continuait à travailler pour lui, il écrivit : « J'ai une extrême passion de la revoir, de la remercier de tant de peines qu'elle prend pour ma liberté. Si je la recouvre, je la devrai principalement à ses généreux soins » (1).

On eût pu croire qu'il apprécierait enfin celle à qui il devait tant ; cependant, Claire-Clémence retirée à Montrond continuait en sa faveur une vive propagande, moins meurtrière à vrai dire que celle de Bordeaux. Les princes ayant été transportés au Havre, l'infatigable épouse de Condé ne manqua point de protester hautement auprès du Parlement et de réclamer le Louvre comme la seule prison digne d'un aussi illustre personnage. Elle travailla à susciter pour son parti tous les enthousiasmes, et le souvenir des exploits de Bordeaux ne fut pas sans faire impression. La mort de la Princesse douairière, dont le fils prisonnier ne put suivre les funérailles, fut habilement exploitée. Enfin le coadjuteur, cet habile tribun à qui Mazarin avait refusé malgré ses promesses le chapeau de Cardinal se rallia au parti de Condé, et souleva l'opinion contre le Ministre. Anne d'Autriche fut forcée de délivrer les princes et d'exiler le Cardinal, qui retiré à Cologne, continua à gouverner et la Reine et la France.

Le 16 février 1651, Condé fit à Paris une entrée triomphale, mais, nouvelle déception, la pauvre Claire-Clémence qui en avait été l'un des meilleurs artisans, ne put y assister, retenue à Montrond par la maladie. Quand elle put enfin rejoindre son mari, celui-ci la reçut avec beaucoup d'égards, mais la suite devait montrer qu'il était incapable d'une longue reconnaissance.

Bien entendu il ne tarda pas à se brouiller avec tout le monde, et, rebelle à nouveau, s'en alla, fort du prestige de sa femme, soulever une seconde fois le Midi, pour revenir à nouveau sur Paris où il entra en juillet 1652, grâce à l'appui, pour le moins imprévu, du canon de la Bastille. Il ne peut s'y maintenir, se retira ensuite dans les Flandres et pendant sept ans n'hésita point à commander les armées

1. *Ibid.*, p. 43.

de l'Espagne qui tentaient leur dernier effort contre l'indépendance française. Tout son génie ne lui servit de rien. Battu à Dunkerque et aux Dunes, il dut se soumettre après la paix des Pyrénées (1659). Bien que condamné à mort par contumace, il fut accueilli en France et rétabli dans ses principales charges. Dès lors il devait être le plus fidèle sujet de Louis XIV.

Pour Claire-Clémence, ces sept années furent terribles. Elle revint à Bordeaux, essaya d'organiser à nouveau la résistance, mais le mouvement tomba dans la démagogie et fut paralysé par les violences de deux partis populaires. le Chapeau-Rouge et l'Ormée qui rêvaient République en se massacrant avec cœur. C'est à Bordeaux que la Princesse eut un second fils qui ne vécut pas ; elle-même faillit mourir et sa santé demeura à jamais altérée par cet accident. Obligée de quitter la ville en août 1653, elle rejoignit son mari dans les Flandres, sur un vaisseau espagnol, et séjourna d'abord à Valenciennes, puis à Malines en 1655. Elle y vécut fort délaissée, eut à souffrir du détachement d'un époux qui courait les camps en la trompant ouvertement, et subit surtout le supplice quotidien et déprimant de la misère. Les ennuis d'argent du Grand Condé avaient toujours été célèbres, et déjà une lettre de Guy Patin du 12 avril 1650 nous apprend « qu'un capucin... a reçu commandement de se taire et défense de prêcher pour avoir comparé le Prince de Condé, sans le nommer pourtant, à Bélisaire, lieutenant général de Justinien, qui ne manqua jamais de vertu, mais souvent de fortune ». Maintenant, dépouillé de tous ses biens, mal payé par l'Espagne et chargé d'entretenir une armée, le Prince vivait d'expédients et d'emprunts. Il contraignit sa femme à vendre jusqu'à ses derniers bijoux et la malheureuse vécut pauvrement, sous l'œil méfiant de fournisseurs qui se faisaient prier. Son isolement fut d'autant plus cruel que son mari lui avait enlevé le Duc d'Eng-hien pour le mener à Namur commencer son instruction. Elle eut du moins la consolation d'être à nouveau mère le 12 novembre 1656 d'une fille, Mlle de Bourbon.

Claire-Clémence revint en France, très fatiguée, usée par

la maladie, la misère et les soucis. On pouvait croire que c'était la fin de son calvaire et qu'il serait du moins rendu justice à toutes les qualités qu'elle avaient montrées. De nouveaux malheurs l'attendaient : sa fille mourut en 1660 ; son mari ne voulut point lui témoigner de reconnaissance, ni vivre avec elle ; ils occupaient l'hiver une aile séparée de l'Hôtel, et l'été, elle se retirait à Saint-Maur tandis que Condé faisait à Chantilly de brillantes réunions. Madame la Princesse n'apparut qu'aux grandes cérémonies où l'étiquette exigeait sa présence : fiançailles de Monsieur et d'Henriette d'Angleterre ; funérailles du Duc d'Epéron ; messes de dévotion de la Reine-Mère ; carroussels aux Tuileries ; mariage le 11 août 1663 de son fils le Duc d'Enghien avec Anne de Bavière, Princesse Palatine ; Baptême du Dauphin : on la voit une dernière fois en public le 14 décembre 1670, dans la chapelle du Palais à une prédication du Père Bourdaloue.

Par ailleurs, nul n'en parle : elle ne participe à aucune fête intime ; on ne connaît de la Princesse de Condé que la figure officielle ; de la femme nul ne se soucie... Ainsi dix années d'héroïsme, de privations et de dévouement demeuraient vaines ; Claire-Clémence retombait dans l'oubli et l'effacement qui l'avaient toujours poursuivie. Le dernier coup n'était pas porté.

Le 13 janvier 1671, Paris apprenait que Mme la Princesse âgée de 43 ans avait été légèrement blessée dans ses appartements au cours d'un duel entre un ancien serviteur nommé Duval et un ancien page de la maison, le Comte Jean-Louis de Bussy-Rabutin, parent de Mme de Sévigné et de Bussy-Guy Patin, dans une lettre du 14 janvier est le premier à relater l'incident, sans faire toutefois allusion au page :

« Il y a trois semaines qu'un homme qui a été valet de pied de Monsieur le Prince donna dans l'hôtel de Condé à Mme la Princesse qu'il trouva à son avantage un coup d'épée qui n'est pas mortel. On croit qu'il avait envie de la voler : mais il se sauva et ne fut pas pris. Tous les diables ne sont pas en enfer, ni tous les fous dans les Petites-Maisons. Il y a bien des gens las de vivre sur la terre. Enfin il est

pris et s'appelle Duval. Il lui demandait de l'argent qu'il prétendait lui être dû. Son procès est sur le bureau. On parle ici de cette affaire à l'oreille et fort diversement ».

Jusqu'ici, ce serait simple tentative d'assassinat pour question d'argent ; mais une lettre de Mme de Sévigné à Bussy, du 23 janvier 1671, donne tout le détail de l'affaire, en mettant brutalement en cause la réputation de la Princesse.

« On vient de conter une aventure extraordinaire qui s'est passée à l'Hôtel de Condé, et qui mériterait de vous être mandée, quand vous n'auriez pas l'intérêt que vous avez. La voici : M^{lle} la Princesse ayant pris, depuis quelque temps, de l'affection pour un de ses valets de pied nommé Duval, celui-ci fut assez fou pour souffrir impatiemment la bonne volonté qu'elle témoignait aussi pour le jeune Rabutin qui avait été son page. Un jour qu'ils se trouvaient tous deux dans sa chambre, Duval ayant dit quelque chose qui manquait de respect à la Princesse, Rabutin mit l'épée à la main pour l'en châtier ; Duval tira aussi la sienne, et la princesse, se mettant entre eux deux, fut blessée légèrement à la gorge. On a arrêté Duval, et Rabutin est en fuite ; cela fait grand bruit en ce pays-ci. Quoique le sujet de la noise soit honorable, je n'aime pas qu'on nomme un valet de pied avec Rabutin ».

Et Bussy de répondre le 1^{er} février :

« L'aventure de notre cousin n'est ni belle ni laide ; la maîtresse lui fait l'honneur et le rival la honte ».

Quoi qu'il en soit, Condé devint furieux et exila la Princesse à Châteauroux, ainsi que nous l'apprend une lettre du 25 février 1671, adressée au même Bussy par Mme de Montmorency.

« Pour vous dire l'histoire de Madame la Princesse, vous saurez qu'un homme qui avait été à elle en qualité de valet de pied et auquel, par une manière de pitié, elle donnait pension, n'en étant pas bien payé la lui demanda insolument devant un garçon de qualité qui porte votre nom, et qui avait été nourri page de Monsieur le Prince. Celui-ci trouva le procédé du valet de pied mauvais ; sur cela l'autre

lui répondit une insolence ; ils mirent l'épée à la main. Madame la Princesse voulut séparer, fut blessée de deux coups et là-dessus on a fait mille commentaires. On voulait que ces deux hommes fussent bien avec elle ; on a tourné tout le mal qu'on a pu pour Madame la Princesse, que Monsieur le Prince a envoyée à Châteauroux. Monsieur le Duc a fait ce qu'il a pu pour rompre ce voyage, mais la Palatine a mis la dernière aigreur dans l'esprit de Monsieur le Prince. On dit que ce qui l'a encore plus irrité, c'est qu'il a su que Mademoiselle, qui le hait à cause de l'affaire de Lauzun, en a fait des railleries avec le Roi. La colère de Monsieur le Prince était si grande que sans Monsieur le Duc, la Princesse s'en allait sans équipage. Il n'y a point de désespoir pareil au sien ; personne de ses proches ne l'a vue en partant » (1).

Et déjà Mme de Sévigné écrivait le 6 février : « Madame la Princesse partira le mercredi des Cendres pour Châteauroux où Monsieur le Prince désire qu'elle fasse quelque séjour », et précise le 6 mars : « Madame la princesse est à Châteauroux *ad multos annos* ». La malheureuse y était pour la vie.

Nous savons également par le Duc d'Aumale qu'avant son départ, elle fit don à son fils, sous réserve d'usufruit, de tous ses biens :

« Le 15 janvier après-midi, à l'Hôtel de Condé son domicile, en présence de Monsieur le Duc et par devant notaire, la Princesse de Condé, dûment autorisée du Prince son époux voulant reconnaître les grands respects et obéissance que Monsieur le Duc d'Anguien a toujours eu pour elle, lesquels il lui a encore particulièrement témoignés en la dernière occasion arrivée en sa personne... faisait don à son fils de tous ses biens sous réserve d'usufruit (Archives de Chantilly).

Egalement par acte notarié et avec l'autorisation envoyée de Chantilly par Monsieur le Prince il fut convenu « que Madame la Princesse pourra disposer comme elle l'entendra

1. *Lettres de Mme de Sévigné*, annotées par Monmerqué, t. II, p. 109 (note). Paris, Hachette, 1862.

des pierreries, argenterie et cabinets qu'elle peut avoir ». (Archives de Chantilly). Il n'y eut aucune scène de violence, peu d'émotion, à ce qu'il semble, de part et d'autre : le Duc d'Anguien fut respectueux, froid plus qu'à son ordinaire. Claire-Clémence signa sans faire d'observation » (1).

Duval fut condamné aux galères et Bussy s'enfuit en Allemagne où il épousa Dorothee, Duchesse de Holstein. Quant à la Princesse, elle demeura à Châteauroux, étroitement surveillée, sinon emprisonnée. Ce fut la consécration de l'effacement auquel elle était vouée ; elle ne vit plus son mari et son fils ne changea rien aux dispositions prises.

« Pour Madame la Princesse, dit Saint-Simon, elle fut conduite à Chateauroux, où, sous la sévère garde d'un petit nombre de domestiques elle a passé le reste de sa vie sans être vue, ni approchée de personne, et sans écrire ni recevoir de lettres de qui que ce soit, n'ayant de liberté que pour quelques courtes promenades dans le jardin et le parc médiocrement entretenus et dont âme vivante n'approchait sitôt qu'elle se promenait. Elle ignore jusqu'à la mort celle de Monsieur le Prince qu'elle survécut de plus de sept ans, sans avoir jamais su être veuve et sans s'être aperçu d'aucun changement dans son traitement que Monsieur son fils fit continuer dans la même sévérité et la même exactitude. Elle mourut enfin dans cette sorte de prison, à près de soixante-six ans, après y avoir passé une trentaine d'années, le 16 avril 1694 » (2).

Il est indiscutable que l'oubli qui entourait l'infortunée princesse fut absolu. Bossuet, dans son admirable Oraison funèbre du Grand Condé, n'a touché mot de celle qui fut une épouse si héroïque et dévouée. Et Corbinelli écrivait en cette occasion au Président de Moulceau, le jour des Rois, 1687 ;

« La mort de Monsieur le Prince a édifié tout le monde, et vous autres comme nous ; j'aurais voulu qu'il eût donné

1. *Duc d'Aumale*, VII, p. 293.

2. Saint-Simon, *Ecrits inédits*, Edition Faugères. Paris, Hachette, 1890-1893.

quelque signe de vie au public pour Madame sa Femme» (1).

Tels sont les faits : que faut-il penser de cette étrange aventure et de ses suites : l'internement brutal et définitif, les rigueurs du fils continuant celles du père ? Bien des opinions ont été émises sans qu'aucune d'entr'elles apportât beaucoup de clarté. Il est assez curieux d'entendre Mlle de Montpensier, malgré son habituelle méchanceté, admettre que c'est « mal à propos » que l'on a mis en cause la vertu de Claire-Clémence ; il est vrai qu'elle absout la mère pour accuser le fils, prétendant qu'il a favorisé l'internement pour que la Princesse fit moins de dépense dans le monde. Lord Stanhope et Charles Asselineau ont repris cette thèse de la donation et ce dernier a même invoqué un couplet du recueil de Maurepas (2).

Condé, je ne saurais m'en taire,
Tu déclare p... ta mère
Pour avoir son dernier écu.

Nous verrons ce qu'il faut retenir d'une telle assertion, que contredit par ailleurs la lettre ci-dessus de Mme de Montmorency, montrant les efforts d'Henry-Jules pour protéger sa mère au moment de l'affaire.

Madame de Sévigné et Bussy mettent en cause la vertu de la Princesse et d'après eux, Condé, assez injustement d'ailleurs vu ses multiples infidélités, aurait châtié l'épouse adultère. Une note de Walcknaer fait remarquer qu' :

« Il ne faut pas oublier de dire que la querelle de Louis de Rabutin et de Duval n'était pas la première que la Princesse de Condé eut occasionnée par ses coupables imprudences. Au temps de la Fronde elle fut la cause de la mort du jeune Marquis de Cessac qui à l'âge de vingt-deux ans fut tué en duel par Coligny son ami qu'il crut son rival. Coligny au contraire s'était attaché à une fille d'hon-

1. *Lettres de Mme de Sévigné*, annotées par Monmerqué, t. VII, p. 6. Paris-Hachette, 1862.

2. *Vie de Claire-Clémence, Princesse de Condé*, Asselineau, p. 125. Paris, Techener, 1872.

neur de la Princesse, nommée Gerbier, celle-là même qui par son esprit et son habileté avait le plus contribué à soustraire à la vigilance de Mazarin la famille du Prince de Condé à Chantilly » (1).

De quelles « imprudences coupables » Walcknaer veut-il parler ? Nous n'avons vu nulle part signalé les amours de Claire Clémence et du Marquis de Cessac. Il faut bien croire avec les biographes de la Princesse, que détestée comme elle fut de sa famille et de son mari, on n'eut point manqué de faire scandale autour du moindre écart de conduite. Et Saint-Simon nous la présente comme ne prêtant à « rien qui put tendre ni à galanterie, ni à quoi que ce soit de peu décent ou de déplacé » (2).

Toutefois la Père Tixier, familier de la Maison de Condé, qui fut un des premiers mis au courant, raconte ainsi l'aventure :

« La cause de tout cela était qu'un page de l'Hôtel de Condé nommé Bussy, parent du Comte de Bussy était aimé de la Princesse qui lui donnait de l'argent. Un soir étant rentré dans sa chambre, il lui en demanda fort haut. Un valet de chambre qui était dans l'antichambre entra et vit Bussy dans une posture fort libre. Bussy fâché d'être surpris et voulant le charger, mit l'épée à la main et l'autre aussi et Madame la Princesse voulant les séparer pour garantir Bussy qu'elle aimait, fut blessée d'une estocade » (3).

Ici l'accusation est formelle, et prend d'autant plus de valeur que le Père Tixier était confident des Condé. Toutefois ceux-ci n'ont ils pu l'abuser pour s'exercer de la brutalité de la séquestration ?

Une autre version en effet voudrait que la princesse fût innocente, mais que le Grand Condé ait bondi sur l'occasion que lui offrait ce scandale, pour se débarrasser d'elle. C'est l'opinion du descendant même du grand homme, Louis-Joseph de Bourbon :

1. *Mémoires de Mme de Sévigné*, Walcknaer, t. III, p. 229. Paris, Firmin Didot, 1846.

2. Saint-Simon, *Écrits inédits*, t. VIII, p. 386, Hachette, 1862.

3. *Mémoires du Père Tixier*, Bibliothèque nationale. Cité par Le moine et Lichtenberger. *Revue de Paris*, 15 nov. 1903.

« Monsieur le Prince, dit-il, qui ne put jamais prendre sur lui d'aimer sa femme, crut trouver dans ce temps une occasion favorable de se séparer d'elle, projet qu'il nourrissait depuis longtemps. Il obtint la permission du Roi de fixer le séjour de cette Princesse à Châteauroux, où elle mourut en 1694. Il est impossible en lisant l'histoire du Grand Condé de ne pas s'affliger du peu de considération qu'il eut toute sa vie pour elle, malgré tout ce qu'elle avait fait pour lui mais les grands hommes seraient supérieurs à l'humanité, s'ils étaient exempts de toutes ses faiblesses. Il est des aversions insurmontables dont on ne peut pas se rendre compte ; et les héros sans doute n'en sont pas plus à l'abri que le vulgaire » (1).

Homberg et Jousselin adoptent en partie cette façon de voir.

En résumé Claire-Clémence fut-elle une épouse infidèle ? Son mari a-t-il profité de l'occasion d'un scandale pour se débarrasser d'elle ? Son fils a-t-il appuyé par avidité ? Toutes ces hypothèses ont été faites ; aucune ne s'est imposée.

Il en est une, qui sans éliminer les précédentes, jetterait unelueur très vive sur l'incident et sur toute la vie de Claire-Clémence. Saint-Simon a noté qu'« on a tâché de la faire passer pour folle » (2). Voici donc le bruit qui a couru, difficile à vérifier puisque l'auteur dit également qu'âme vivante n'approchait du parc, sitôt qu'elle s'y promenait.

En présence du mystère qui entoure l'évènement, on a été amené à se rappeler que Claire-Clémence était fille de Nicole et à rechercher quel rôle l'hérédité avait pu jouer dans l'histoire du drame.

Homberg et Jousselin, très favorables à la Princesse, reconnaissent que peu de temps auparavant « elle atteignait la quarantaine, âge où sa mère commença à perdre la raison. Bien qu'elle ait jusque là fait preuve de rares facultés, bien qu'elle ait montré en maintes circonstances et particulière-

1. Louis-Joseph de Bourbon, *Mém. pour servir à l'histoire de la maison de Condé*, p. 184, Paris, 1820.

2. Saint-Simon, *Ecrits inédits*, VIII, p. 387.

ment pendant la Fronde de Bordeaux, une netteté d'esprit et une clairvoyance admirables, Claire-Clémence perd à son tour la pleine possession d'elle-même. Mais au moment même où elle chancelle, sa raison révèle le coup qui l'a frappée. Ce sont de continuelles récriminations contre la conduite de son mari, faisant contraste avec la réserve si digne qu'elle n'a cessé de garder jusqu'alors, qui traduisent l'idée fixe..... Abandonnée dans sa retraite par tous ceux qui eussent dû lui prodiguer leurs soins, obsédée par le chagrin, la malheureuse Princesse deviendra aisément la proie d'un entourage subalterne. Elle s'attache à l'un de ses valets nommé Duval qui est instruit et de bonne conversation » (1).

Pour vérifier cette assertion, déjà faite par Désormaux, historien apologiste de Condé, il fallait chercher des précisions dans les papiers intimes de la famille, et c'est ce que put faire le duc d'Aumale, héritier de la Maison, et possesseur des très précieuses archives de Chantilly. Nous ne pouvons mieux faire que de le suivre dans ses investigations. Non content de fixer son attention sur l'événement de 1671, il a relevé tout ce qui dans la vie de la Princesse pouvait paraître surprenant.

Et tout d'abord, dès les premiers temps du mariage, l'effacement de Clémence ne lui semble pas suffisamment expliqué par la haine de la nouvelle famille pour Richelieu :

« Avait-on déjà remarqué quelques accès de cette bizarrerie héréditaire qui reparut longtemps après et se manifesta dans une aventure étrange dont les suites furent tragiques? Il est certain que dès ce temps, il y avait comme un prélude de la séquestration finale. On rencontre rarement son nom dans le récit d'une fête ; paraît-elle dans une cérémonie sa présence étonne. Mademoiselle se montra surprise de la voir au *Te Deum* chanté pour la victoire de Norlingue Elle n'est mêlée à aucun des incidents qui firent tant de bruit autour de Mesdames de Condé et Longueville. C'est au couvent qu'on la retrouve quand son mari est en guerre... » (2).

1. *La femme du Grand Condé*. O. Homberg et Fernand Joussetin p. 231, Paris-Plon 1905

2. Duc d'Aumale, *Histoire des Princes de Condé pendant les XVI^e et XVII^e siècles*, t. V, p. 3. Paris, Michel Lévy, 1863.

Nous sommes ensuite en 1653 pendant le second séjour à Bordeaux ; c'est l'époque où le Grand Condé témoigna peut-être quelque tendresse à sa femme, qui fait cet accouchement malheureux dont elle pensa mourir :

« Sa santé resta chancelante ; les épreuves de tout genre lui avaient laissé une sorte d'affaiblissement général dont les suites ne laissaient pas de causer beaucoup de soucis. Sa maison était fort en désordre ; Monsieur le Prince dut intervenir, exiger des réformes, envoyer des instructions directes à la dame d'honneur, Madame de Tourville, en écrire à Lenêt. Il fallut chasser diverses personnes, entr'autres un gentilhomme appelé Blainvilliers, accusé de conspiration, et que Madame la Princesse avait d'abord assez vivement défendu. Toutes ces mesures se prennent avec un caractère d'urgence, restent enveloppées d'un mystère qui donne à penser.

Le ton de la correspondance se modifie légèrement : une ombre de mécontentement refroidit la tendresse dont l'émotion se traduisait dans les lettres précédentes ; on voit se froncer le sourcil de Condé et poindre un nuage qui grossira plus tard (1) ».

Même mystère après le retour en France :

« Au retour en France, rien que de régulier ; les deux époux ont chacun leur appartement, sous le même toit ; on les voit ensemble dans les cérémonies ; aux jours solennels c'est Madame la Princesse qui fait les honneurs de l'Hôtel de Condé. Mais Claire-Clémence ne paraît à Chantilly que lorsqu'elle y est appelée, bien rarement encore ; bientôt elle cesse complètement d'y venir. Nulle place pour elle dans cette vie de famille dont Monsieur le Prince nous a laissé le tableau, ni dans le cercle intime présidé par la Palatine. Hors les cérémonies officielles, elle ne bouge guère de son appartement de l'Hôtel de Condé, si ce n'est pour aller quelquefois prendre l'air à Saint-Maur, toujours seule avec les personnes de sa suite. Souvent elle est malade, renfermée, invisible ;

1. *Ibid.*, t. VI, p. 300.

cela s'était déjà vu en Flandre, même à Bordeaux. Son mari, son fils donnent vaguement de ses nouvelles » (1).

On comprenait l'attitude du Grand Condé tout au début, lorsqu'irrité de ce mariage forcé, il ne songeait à rien moins qu'à rompre ouvertement. N'est-il pas plus étrange, maintenant qu'il sort publiquement avec sa femme, qu'il l'affiche aux cérémonies officielles, qu'il lui rend tous les égards extérieurs, de l'écarter systématiquement des réunions de famille et d'hésiter à donner de ses nouvelles ?

Mais voici qu'à propos du dernier drame, le Duc d'Aumale, documents en mains, éclaire en partie tout ce mystère, en dévoile les dessous :

« Notes, papiers, tout ce qui aurait pu donner le mot de cette énigme a été soigneusement détruit ; on ne saurait attacher d'importance à de vagues propos disséminés dans les lettres ou les mémoires plus ou moins dignes de foi. Seuls quelques billets ont échappé à une destruction systématique ; perdus dans une correspondance qui fut restituée par les héritiers de Caillet, ils jettent une lueur sur l'état réel de Madame la Princesse, éclairent en partie le mystère de la dernière crise.

Dès 1664, sept ans avant l'événement, Monsieur le Prince écrivait à son secrétaire : « Sachez un peu tout ce que ma femme a fait à Saint-Maur ; mandez-moi tout ce qu'elle fait ou dit, et si elle continue toujours dans ses emportements... M. Perrault me mande qu'elle lui a parlé avec modération ; j'en doute un peu, car j'apprends par d'autres qu'elle n'est rien moins que modérée » (M. le Prince à Caillet 28 septembre, 7, 8 octobre 1664. Archives Chantilly). Toujours dans ces billets de septembre-octobre 1664, Monsieur le Prince continuait : « Tâchez de découvrir, à quelque prix que ce soit, ce qu'est devenu Duval et si ma femme n'en a pas vu à Saint-Maur .. Je vous manderai ce qu'il y aura à faire à ce sujet. Montrez ma lettre à l'abbé Roquette et au Père Bergier, les deux directeurs spirituels de la famille » (2).

1. *Ibid.*, t. VII p. 288.

2. *Ibid.*, t. VII, p. 289 et 290.

Sans doute de tels documents sont-ils loin de nous apporter toutes les précisions que nous aurions désirées. Mais ne sont-ils pas suffisants pour nous donner des événements étranges qui jalonnent toute la vie de la Princesse une conception plus vraisemblable ? Sans doute Condé, égoïste et brutal, a-t-il toujours vu dans sa femme la nièce de Richelieu, et l'a rendue victime de la haine qu'il vouait au Cardinal. Il a songé sérieusement à rompre; il a humilié la pauvre enfant par son inconduite et son détachement ; il n'a pas eu la reconnaissance que méritait l'héroïne de Bordeaux, la compagne résignée des dures années d'exil ; on ne saurait excuser, après tant de marques de dévouement, la brutale et définitive réclusion de Châteauroux, et plus encore la honte de n'avoir jamais été la visiter, de n'avoir pas eu un mot pour elle à ses derniers moments. Et toutes ces causes, ointes à une vie de périls et de fatigues, ont eu certainement une influence cruelle sur la santé physique et morale de la malheureuse.

Toutefois le Prince n'a t-il pas ressenti, outre l'humiliation de son mariage, des déceptions plus graves qui ont accentué son inconduite ?

On pense aux surprises désagréables d'un Maillé-Brézé, que la plume d'un Tallemant n'aurait pas recueillies. Ne s'est-il pas reproduit à plusieurs reprises l'incident que nous conte le Duc d'Aumale : le Prince, encore tout chaud de reconnaissance témoigne quelque tendresse à sa femme ; mais la maison est en désordre ; la Princesse protège des personnes peu avouables, on doit prendre des mesures urgentes et mystérieuses, et... le ton de la correspondance se modifie.

Et les lettres à Caillet n'expliquent-elles pas la conduite invraisemblable du Prince et de ses enfants, qui écartent systématiquement de leurs réunions la Mère à qui l'on doit tant, qui osent à peine parler d'elle alors qu'elle préside aux cérémonies officielles ; on a du mal à croire que c'est toujours à la nièce de Richelieu que s'adressent de telles rigueurs.

Le drame de 1671 est plus compréhensible. Nous ne nous

efforcerons pas de défendre ou d'attaquer la réputation de Claire-Clémence ; ni les commérages tendancieux de Mme de Sévigné, ni le panégyrique excessif d'Asselineau ne nous ont convaincu et le rapport du Père Tixier n'est pas au-dessus de tout soupçon.

Notons seulement que dès 1664, Condé s'inquiète dans sa lettre à Caillet de savoir si sa femme a revu Duval. Mais, n'est-il point heureux de se débarrasser d'une extravagante qui fait scandale, plutôt que d'une épouse qu'il n'aime pas. Il est en effet monstrueux, en plein siècle de Louis XIV, d'assister au duel d'un valet et d'un page dans la chambre d'une Princesse du sang. Innocente ou coupable, il y a là quelque égarement de la part de Claire-Clémence.

Rien de plus vraisemblable que les Condé aient cherché à dissimuler cette tare ; aussi écartent-ils la Princesse de leurs réunions, et, après le scandale, la confinent à Châteauroux. Ils détruisent systématiquement tous les documents concernant la Princesse et le mystère n'est entrevu que par deux lettres recueillies par hasard. C'est le même souci de discrétion qui peut expliquer le silence de Bossuet, sans doute averti, sur celle qui fut l'épouse toujours dévouée et parfois illustre du héros qu'il glorifie.

Le problème de la donation devient simple :

« Dans son état de santé, dit le Duc d'Aumale, la précaution prise était assurément justifiable, et n'avait pas le caractère d'une spoliation puisque l'usufruit était respecté, la libre disposition des pierreries, assurée ; toutefois, la donation qu'on disait arrachée par le fils à cette mère partant pour la prison, avait une apparence odieuse ; rien, dans cette affaire, n'a plus indisposé l'opinion contre les Princes » (1).

Et, grâce au livre de la Maison, l'héritier des Condé nous donne de très précieux détails sur le train de vie de la captive.

« Elle fut suivie de toute sa maison : dames d'honneur, Mme de la Motte, femme d'un des fidèles compagnons et lieutenant de Condé ; premier gentilhomme M. de Cha-

1. *Ibid.*, t. VII, p. 293.

lonne ; écuyer, aumônier, médecin, apothicaire, contrôleur, six femmes de service, chef et aides de cuisine, valets de pied, cochers même et postillons. Sa dépense était réglée à 50.000 livres par an ; elle nourrissait douze pauvres, faisait des aumônes et des largesses aux capucins. Elle avait donc le train qui convenait à son rang, la faculté de se promener sous les grands quinconces et même de parcourir les environs en voiture, mais toujours accompagnée, surveillée, gardée : aucune personne étrangère ne pouvait être admise auprès d'elle. Sous ces restrictions toutes les formes étaient observées et sa captivité n'eut pas la forme brutale qu'on lui a prêtée » (1).

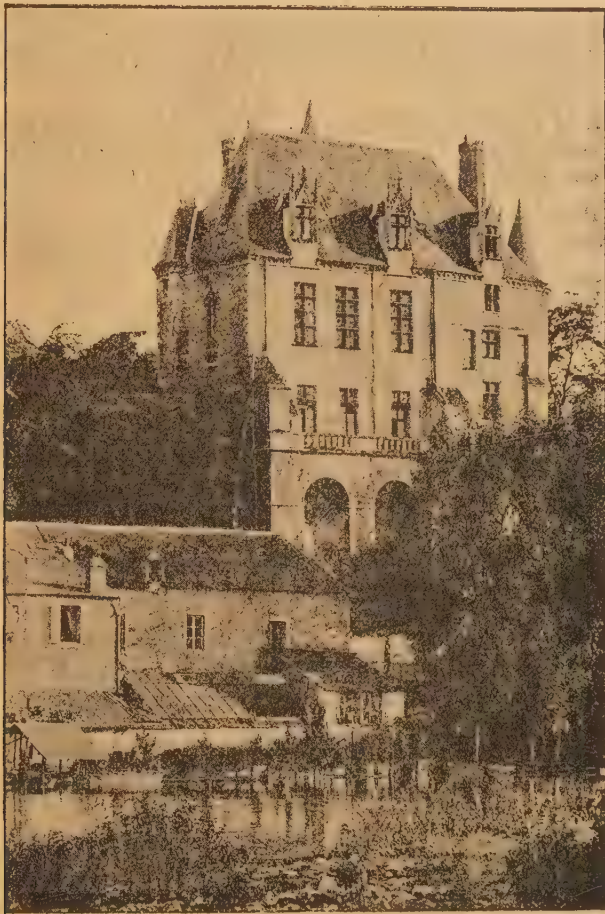
C'est là bien moins sévère de mari jaloux que souci de tuteur surveillant uné malade.

Claire-Clémence vécut ces longues et cruelles années au Château-Raoul, petit castel de style ogival, élégant mais sévère, qui surplombe l'Indre et sa riante vallée et a donné son nom à la ville. Un parc minuscule orné de quinconces, aujourd'hui occupé par la préfecture et les archives, contenait dans son enceinte une vieille église dédiée à Saint-Martin, dont il subsiste encore quelques vestiges et qui est occupée par les sœurs de l'Espérance. Nous avons recherché quelques détails sur le séjour de la Princesse ; M. Hubert, archiviste du département de l'Indre, très connaisseur des chroniques du pays nous a avoué qu'il n'en était demeuré aucune trace notable. La tradition locale a d'ailleurs plutôt déformé la vérité : La Princesse a peut-être reçu les Dames de la ville qui lui venaient tenir compagnie — du moins on le prétend — jamais la petite tour Renaissance dite de la « Princesse de Condé » n'a hébergé l'hôtesse du Château-Raoul.

Il nous est toutefois resté un témoignage fort précieux du séjour de Châteauroux dans les Mémoires du Père Tixier, conservés à la Bibliothèque Nationale. Ce Bénédictin, familier de Condé, fut chargé par Mme de Longueville émue de l'isolement de sa belle-sœur, d'aller visiter la Princesse. Il

1. *Ibid.*, t. VII, p. 296.

crut devoir prendre, avant de se mettre en route, les ordres du Grand Condé, qui répondit : « Vous irez à Châteauroux puisque ma sœur le veut ; vous verrez s'il manque quelque



Le Château Raoul à Châteauroux.

chose à Madame la Princesse, car enfin elle est ma femme telle qu'elle est et je ne veux pas que rien lui manque. Mais ne lui parlez point de moi, vous entendez » (1).

1. Cité par Lemoine et Lichtenberger, *Revue de Paris*, 15 novembre 1903.

Le Père rapporte ainsi l'entrevue :

« On m'introduisit à son dîner. Elle me dit : Mon Père, vous êtes à Monsieur le Prince qui vous envoie me voir ? — Non, Madame, je suis religieux et les religieux ne sont qu'à Dieu — Oh ! me dit-elle, je vous entends, Monsieur le Prince vous envoie pour me confesser, car ne l'étant pas (il y avait quatre ans qu'elle ne l'avait pas été) il a la discrétion de ne vouloir pas encore se défaire de moi... Je lui dis que la confession n'était pas mon métier. Et l'officier de Monsieur le Prince, qui avait soin d'elle et qui était derrière sa chaise, et que je vis bien qui la rudoyait fort, lui dit : Morbleu, madame, voilà de vos contes ordinaires. Ne serez-vous jamais sage ? — Elle mangeait d'un plat de morue de très bon appétit. On la desservit ; un moment après, elle le redemanda, on le rapporta, puis elle dit qu'elle n'en voulait plus toucher, qu'il avait été à la cuisine, et qu'on y avait pu mettre de la sauce — Encore, dit l'officier, tout ce qu'on vous sert, ne vient-il pas de la cuisine ?... Elle me dit qu'elle remerciait bien fort, Madame de Longueville de son honnêteté et je m'en retournai, convaincu qu'elle n'était guère sage. Elle me disait : Monsieur le Prince m'a bien méprisée, mais ma fois je l'ai bien méprisé aussi » (1).

Voilà bien nettement des idées de persécution : elle croit qu'on veut se défaire d'elle, que les mets qu'on lui présente sont suspects. Était-ce là une tare primitive ? Ou bien, chez cet esprit déjà atteint, l'emprisonnement et le souvenir de l'injustice du Prince n'avaient-ils pas facilité le développement de cette névrose ? Il n'en reste pas moins que le rapport du Père Tixier confirme singulièrement l'hypothèse de la folie.

Le Bénédictin a remarqué que la prisonnière était rudoyée par son gardien. Nous ne pensons pas que ce fût par ordre de Condé, ni par méchanceté de cet homme. Mais c'était pour l'officier un supplice exaspérant que de passer ses jours auprès d'une malade atteinte de pareilles lubies, accusant sans cesse tous ceux qui la veillaient. Il faut être médecin ou

1. *Ibid.*

infirmier des asiles pour traiter certains aliénés avec la patience et la douceur convenables.

Claire-Clémence mourut dans sa prison le 18 avril 1694. Elle n'en sortit point et fut enterrée dans le chœur de la petite église Saint-Martin. Le tombeau était de marbre blanc. Il fut détruit en 1793 et les ossements dispersés. Il n'en subsiste aucun vestige. Quelle que fut la tare qui accabla la fille infortunée de Nicole du Plessis, ou ne saurait excuser la rigueur et l'ingratitude d'un mari et moins encore la conduite d'un fils qui resta vingt-trois ans sans voir sa mère, la maintint enfermée et ne se dérangea même pas pour ses obsèques. Nous aurons à revenir sur le triste Henri-Jules et l'effroyable portrait qu'en a fait Saint-Simon. Les archives du département de l'Indre ont recueilli un document, extrait des registres de l'ancienne paroisse Saint-Martin de Châteauroux, qui n'est pas à son honneur. C'est l'acte des obsèques de Claire-Clémence :

« Le 18 avril 1694, est décédée d'une mort subite, haute et puissante dame Claire-Clémence de Maillé-Brézé, douairière de Louis de Bourbon... âgée de soixante-six ans, après avoir demeuré en son château de cette ville vingt-quatre ans... L'enterrement n'a pas été fort pompeux pour une Princesse M. Davilay, envoyé de Son Altesse, fils de ladite défunte, fit tout à l'épargne. Le chapitre n'eut, tant pour les veillées de jour et de nuit et tous les jours de priements faits sur le corps, plusieurs messes basses et hautes solennelles, et pour deux messes tous les jours, que huit cent livres ; sur quoi il a fallu payer les vicaires, le sonneur, le bastonnier. Tous les corps de la ville tant ecclésiastiques, religieux, frères de la Confrérie du Saint-Sacrement et Justiciers, ont assisté au dit convoi ; aussi Messieurs du Chapitre de Déols, et Monsieur le Curé dudit lieu qui ont été très mal satisfaits à ce qu'ils m'ont dit.

MOUSNIER

« Curé de Saint-Martin de Châteauroux ».

La pauvre Claire-Clémence, humiliée et méprisée toute sa vie durant, malgré ses hautes qualités et ses exploits, puis

emprisonnée, devait être enterrée « à l'épargne » par un envoyé de son fils.

DONNÉES PSYCHIATRIQUES.

Malgré la pauvreté de la documentation, le cas de Nicole du Plessis nous semble facile à élucider. La courte note de Tallemant est tout à fait précise. Cette femme, assez effacée et rendue malheureuse par la brutalité d'un mari, fait de bonne heure les manifestations psychopathiques auxquelles elle était prédisposée, et il est aisé de noter la présence de *troubles cénesthésiques* : sensation de froid local qui l'amène à se répandre des gouttes de résine sur les mains pendant des journées entières ; et d'un *délire métabolique* des plus nets : elle se croit de verre, n'ose s'asseoir. Rien de plus logique que cette association, les idées de transformation devant être vraisemblablement rapportées à des troubles cénesthésiques. Rappelons encore l'intérêt que présente pour notre étude le rapprochement du cas de Nicole et de ceux d'Armand et d'Alphonse.

Le problème de Claire-Clémence est autrement ardu. Nous avons cru bon d'insister sur l'histoire de sa vie afin de donner tous les éléments susceptibles d'en éclaircir le mystère. Du point de vue psychiatrique, qu'en pouvons-nous retenir de précis ?

Si les présomptions du Duc d'Aumale relatives à l'attitude du mari, à la destruction possible de documents, aux circonstances du drame de 1671, peuvent paraître séduisantes en tant qu'hypothèse générale, nous ne trouvons là aucun élément de diagnostic.

Il ne nous reste en fin de compte que deux « observations » : l'une, fort indirecte, les lettres à Caillet ; l'autre, plus précise mais bien tardive, la relation du Père Tixier.

Les lettres à Caillet nous instruisent des « emportements » de la Princesse ; « elle n'est rien moins que inodérée ». Ce n'est d'ailleurs pas là un état constant, car elle paraît aux cérémonies officielles, elle a parlé avec modération à M. Per-

rault. Ne peut-on présumer qu'il s'agisse de signes d'*excitation maniaque* évoluant par crises ? L'hypothèse est fragile ; c'est peut-être la plus vraisemblable.

Voyons le rapport du Père Tixier : la Princesse à sa vue croit qu'on prépare sa mort ; les mets qu'on lui présente sont suspects : *délire d'interprétation, idées de persécution*. C'est là « de ses contes ordinaires ». Toutefois il ne s'agit pas d'un délire systématisé, car malgré sa défiance pour les mets qui viennent de la cuisine, cinq minutes avant elle mangeait de fort bon appétit. De telles interprétations, on le sait, accompagnent souvent les délires mélancoliques, et il n'est pas besoin de faire intervenir l'hypothèse de psychose associée pour expliquer ces idées de persécution. Il n'est pas exceptionnel d'ailleurs, — M. le Dr Lévy-Valensi insiste sur ce point, — de voir chez les mélancoliques *internés* des idées de persécution se greffer sur les délires mélancoliques du fait même de l'internement.

Nous sommes donc portés à conclure qu'en l'absence de documentation complète nous ne pouvons faire un tableau d'ensemble des tares de la Princesse de Condé, mais que nous avons relevé des symptômes d'*excitation maniaque* et de *délire d'interprétation non systématisé* se traduisent par des *idées de persécution*, et nous semblant être à la base d'un *délire mélancolique*.

Sans méconnaître l'importance de la synthèse élaborée par Cullerre, ses conclusions, comme les nôtres d'ailleurs, ne sauraient être qu'hypothétiques :

« C'était très probablement, dit-il, une forme de mélancolie à évolution chronique. Cette psychose comporte habituellement comme cause prédisposante l'hérédité et souvent l'hérédité similaire : sa mère fut atteinte de mélancolie avec délire de négations. Elle éclôt sur un fonds de déséquilibre mental originel : chez Claire-Clémence le développement intellectuel fut tardif et dès 1645 on remarque chez elle des accès de bizarrerie qui, dans la suite, à Bordeaux, en Flandre, à l'Hôtel de Condé prirent la forme de dépressions mélancoliques caractérisées. Elle évolue par crises successives avec intervalles lucides et les crises peuvent revêtir la forme

maniaque : il en fut ainsi avant la séquestration à l'Hôtel de Condé et à Saint-Maur, ainsi qu'en témoignent les billets du Prince de Condé. Les accès, quand ils prennent la forme panophobique, s'accompagnent d'hallucinations et d'une anxiété bruyante et incoercible ; les idées délirantes qui existent toujours, se présentent sous la forme d'un délire de persécution en général non systématisé et rémittent : tel était bien l'état de la Princesse au moment de la visite du Père Tixier. A la longue, l'affection devient chronique, l'intelligence s'affaiblit peu à peu, et une démence, qui conserve jusqu'à la fin la physionomie, de plus en plus atténuée, du syndrome primitif, lui succède : en l'absence de textes formels, nous croyons qu'on peut admettre que les choses se sont déroulées ainsi au cours des vingt-trois années que la Princesse a passées au donjon de Châteauroux. Mais nous voilà déjà dans le domaine des hypothèses » (1).

Nous pensons que la frontière des hypothèses est franchie depuis longtemps. Nous avons en vain cherché, dans la propre documentation apportée par Cullerre, des textes permettant de parler de « dépressions mélancoliques caractérisées » d'« hallucinations », d'« anxiété bruyante et incoercible » .. Et même les « accès de bizarrerie » primitifs sont simple hypothèse du Duc d'Aumale, qui n'en fait pas la preuve.

Si nous ne nous permettons pas, quant à nous, de poser le diagnostic précis de « mélancolie à évolution chronique », les textes nous semblant insuffisants, nous sommes loin de considérer l'hypothèse de Cullerre comme invraisemblable. Mais nous regrettons, avec lui, que rien ne nous permette d'établir, dans le cas de la Princesse, la présence d'idées de transformation.

En somme, il en est du mystère de Claire-Clémence comme de tous les mystères historiques : les recherches faites à plusieurs siècles de distance sont matière à hypothèses plus ou moins ingénieuses, mais n'apportent pas beaucoup de certitude.

1. Dr Cullerre, *op. cit.*, p. 276.

Toutefois, pour ce qui nous concerne, il semble bien que la confrontation des Mémoires et Manuscrits établisse l'existence de la folie. De cette folie nous avons cru dégager quelques symptômes.

Sans vouloir conclure au-delà de nos forces, notons ce point psychopathique dans la ligne héréditaire des Richelieu. Nous verrons, par comparaison avec d'autres documents, le parti qu'on peut essayer d'en tirer.

CHAPITRE III

Armand-Jules, Marquis de la Porte et de La Meilleraye, Duc de Mazarin. (1631-1713.)

Au temps de la première Fronde de Bordeaux, quand l'héroïque Princesse de Condé prétendait tenir en échec les armées du Roy, pour arracher la délivrance de son époux, elle eut comme principal adversaire le Maréchal de la Meilleraye qui vint porter le siège aux portes de la ville. Selon une coutume fréquente en ces temps de troubles, on vit la guerre allumée au sein même des familles, et le Maréchal, né la Porte, luttait contre sa cousine ; il était en effet petit-fils du fameux avocat La Porte et cousin germain du Cardinal de Richelieu . « Né en 1602, Charles de la Porte avait quitté l'église réformée pour se faire écuyer de l'évêque de Luçon... Le Cardinal lui fit épouser une fille du Maréchal d'Effiat. La Meilleraye se trouva ainsi cousin germain de Richelieu et beau-frère de Cinq-Mars. Maréchal de France le 30 juin 1639, il fut créé Duc et Pair en 1663 et mourut l'année suivante (1). »

Dans cette étude psychopatique des Richelieu, c'est surtout le fils Armand-Jules qui retiendra notre attention. La figure du Maréchal nous offre toutefois quelques traits non dénués d'intérêt : « Il fut, dit Saint-Simon, un homme de grand sens dans le cabinet, de grande valeur et de grande capacité à la guerre... homme d'honneur et de vertu, doux, affable, poli, obligeant... Il eut le gouvernement de Bretagne, Nantes, Port-Louis et fut Chevalier de l'Ordre en 1633

¹ *Note du Duc d'Aumale*, t. III, p. 429. *Histoire des Princes de Condé pendant les XVI^e et XVII^e siècles*. Paris, Michel Lévy, 1863.

fit la charge de Grand-Maitre de l'Artillerie par commission après le Maréchal d'Effiat son beau père (et son fils héritera de toutes ses charges)... Il reçut de la main même de Louis XIII le bâton de Maréchal de France sur la brèche de Hesdin qu'il venait de prendre d'assaut. Il ne laissa qu'un fils de sa première femme et n'eût point d'enfants de la seconde... Le Maréchal de la Meilleraye et son fils furent tous deux séparément faits Ducs et Pairs parmi les quatorze que le roi érigea et qu'il enregistra et reçut en son lit de justice de décembre 1663 (1). »

En somme, belle et noble figure qui s'illustra en maintes campagnes, et rendu plus sympathique encore par ses infirmités qu'il supportait avec cœur. Car, dit Mme de Motteville « il était goutteux, et sans avoir les années que donnent la vieillesse, son corps était plus cassé que ceux qui peuvent en compter quatre-vingt. Il était perclus des mains et des pieds et souvent il avait des emplâtres sur toute sa personne qui étaient sa plus ordinaire parure. Mais enfin il était honnête homme, bon ami, et vivait tout à fait en grand seigneur (2). »

Quel crédit faut-il porter, en face de textes aussi favorables, à Tallemant des Réaux qui nous a conté sur le Maréchal des exemples d'emportements excessifs et parfois comiques, et qui veut en faire un homme terrible et cruel ? Nous n'en aurions pas fait cas, si nous n'y avions vu quelque lien avec les étrangetés du fils enregistrées par toute la chronique d'une époque : « Le Maréchal de la Meilleraye conte que le feu roi ne le pouvait souffrir et que le Cardinal de Richelieu lui ayant dit cela, il s'en alla dans l'antichambre et de rage il mangea toute une chandelle. Le Cardinal le vit faire sans rien dire et ne pouvait s'empêcher d'en rire. La Meilleraye s'en va, vend tout ce qu'il avait ; sa terre de La Meilleraye était alors de deux mille livres de rente. Il vient trouver le Cardinal et lui déclare qu'il s'en allait trouver le roi de Suède. Le Cardinal lui dit : « Puisque vous avez ce courage là, atten-

1. Saint-Simon, *Mémoires*, t. X, p. 281. Paris, Hachette, 1856.

2. *Mémoires de Mme de Motteville*, t. III, p. 93. Amsterdam, 1750.

dez; je tenterai tout pour vous ». Il fit rompre le contrat de vente et le poussa (1). »

Cette anecdote est plus drôle que méchante, mais Tallemant va beaucoup plus loin, lorsqu'il conclut : « Pour le Maréchal de la Meilleraye, il n'y a pas grand plaisir d'avoir affaire à lui. Il a tyrannisé et tyrannise encore tous ceux sur qui il a quelque pouvoir. Il a fait battre des gens, il en a fait jeter par les fenêtres... enfin c'est un diable d'homme (2). »

Fut-il vraiment emporté et quelque peu déséquilibré ? Il faut se méfier de Tallemant, trop savoureux pour respecter toujours la vérité, et ne lui faire créance que lorsqu'il apporte des précisions aussi nettes que celles touchant Nicole. Il n'est guère plus favorable à la fille du Maréchal d'Effiat, première femme de la Meilleraye et mère de celui que nous allons étudier, dont il dit qu'« elle était belle et traita toujours la Meilleraye de haut en bas. C'était une extravagante. Elle mourut jeune, après avoir eu un fils qui est aujourd'hui Grand Maître de l'Artillerie (3). »

Ce fils Armand-Jules, Marquis de la Porte et de la Meilleraye fut la fable de son temps. Ses excentricités furent innombrables, et d'autant plus célèbres qu'il devint un des hommes les plus en vue du royaume par son mariage avec Hortense Mancini, nièce du Cardinal Mazarin. Il hérita des biens et du titre du ministre, devint Duc de Mazarin, et fort riche.

On ne saurait avoir une meilleure vue d'ensemble de sa vie, de sa fortune prodigieuse et de ses mille folies qu'en lisant l'article que lui a consacré Saint-Simon après sa mort :

« Le Duc de Mazarin mourut dans ses terres où il s'était retiré depuis plus de trente ans. Il en avait plus de quatre-vingt et ce ne fut une perte pour personne, tant le travers d'esprit porté à un certain point pervertit les plus excellentes choses. J'ai ouï dire aux contemporains qu'on ne pouvait avoir plus d'esprit ni plus agréable ; qu'il était de la meil-

1. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. III, p. 44.

2. *Ibid.*, p. 52.

3. *Ibid.*, p. 344.

leure compagnie et fort instruit, magnifique, du goût à tout, de la valeur ; dans l'intime familiarité du roi qui n'a jamais pu cesser de l'aimer et de lui en donner des marques, quoique qu'il ait pu faire pour être plus qu'oublié, gracieux, affable et poli dans le commerce ; extraordinairement riche par lui-même, fils du maréchal de la Meilleraye, un des hommes du plus grand mérite, de la plus constante faveur, et le plus compté de son temps, à qui il succéda au gouvernement de Bretagne, de Nantes, de Brest, du Port-Louis, de Saint-Malo, et dans la charge du Grand Maître de l'Artillerie, lors absolue. Son père résista tant qu'il pût à la volonté du Cardinal Mazarin, son ami intime, qui choisit son fils comme le plus riche parti qu'il connût pour en faire son héritier en lui donnant son nom et sa nièce. Le Maréchal, qui avait de la vertu, disait que ces biens lui faisaient peur, et que leur immensité accablerait et ferait périr sa famille ; à la fin il fallut céder.

Dans un procès que M. Mazarin eut avec son fils à la mort de sa femme, il fut prouvé en pleine grand'chambre qu'elle lui avait apporté vingt-huit millions. Il eut en outre le gouvernement d'Alsace, de Brisach, de Belfort, et le grand bailliage d'Haguenau qui seul était de trente mille livres de rentes. Le roi le mit dans tous ses conseils, lui donna les entrées des premiers gentilhommes de la chambre et le distingua en tout. J'oublie le gouvernement de Vincennes. Il était lieutenant général dès 1654, et avait beau jeu à devenir Maréchal de France et général d'Armée. La piété, toujours si utile et si propre à faire valoir les bons talents empoisonna tous ceux qu'il tenait de la nature et de la fortune par le travers de son esprit. Il fit courir le monde à sa femme avec le dernier scandale ; il devint ridicule au monde, insupportable au roi par les visions qu'il fut lui raconter avoir sur la vie qu'il menait avec ses maîtresses. Il se retira dans ses terres et devint la proie des moines et des béats qui profitèrent de ses faiblesses et puisèrent dans ses millions. Il mutila les plus belles statues, barbouilla les plus rares tableaux, fit des loteries de son domestique, en sorte que le cuisinier devint son intendant et son frotteur secrétaire. Le sort mar-

quait selon lui la volonté de Dieu. Le feu prit au Château de Mazarin où il était. Chacun accourut pour l'éteindre, lui à chasser ces coquins qui attentaient à s'opposer au bon plaisir de Dieu.

Sa joie était qu'on lui fit des procès, parce qu'en perdant il cessait de posséder un bien qui ne lui appartenait pas ; s'il gagnait, il conservait ce qui lui avait été demandé en sûreté de conscience. Il désolait les officiers de ses terres par les détails où il entraît et les absurdités qu'il leur voulait faire faire. Il défendit dans toutes aux filles et femmes de traire les vaches pour éloigner d'elles les mauvaises pensées que cela pouvait leur donner. On ne finirait point sur toutes ces folies. Il voulut faire arracher les dents de devant à ses filles parce qu'elles étaient belles, de peur qu'elles y prissent trop de complaisance. Il ne faisait qu'aller de terre en terre ; et il promena quelques années le corps de Mme Mazarin, qu'il avait fait apporter d'Angleterre, partout où il allait. Il vint à bout de la sorte, de la plupart de tant de millions et ne conserva que le gouvernement d'Alsace et deux ou trois gouvernements particuliers. C'était un grand et gros homme de bonne mine qui marquait de l'esprit, à ce qui me parût une fois que je le vis chez mon père, lorsqu'il fut chevalier de l'ordre en 1688. Depuis sa retraite dans ses terres, il ne fit plus que trois ou quatre apparitions de quelques jours à Paris et à la cour, où le roi le recevait toujours avec un air d'amitié et de distinction marquées (1). »

Cette seule lecture nous fait entrevoir les multiples bizarreries de l'homme. Toutes les chroniques de l'époque ont précisé, nous en ont révélé des traits édifiants, et son mariage fut pour les contemporains un sujet inépuisable de verve : le maréchal était bien sage de le déconseiller. La politique encore unissait deux êtres faits pour se méseprendre. Jalousie, dévotion étroite devaient dominer l'esprit du fils de la Meilleraye ; Hortense Mancini, sœur de l'intrigante Marie séductrice de Louis XIV, et de la peu recommandable Marie-Anne plus tard mêlée à l'Affaire des Poisons, n'était

1. *Mémoires de Saint-Simon*, t. V, p. 277 et suiv. Hachette, 1856.

rien moins que vertueuse, dévote et soumise. Elle s'est décrite avec beaucoup de franchise et de bonne grâce dans ses *Mémoires* recueillies par l'Abbé de Saint-Réal. Toute jeune, elle s'était accoutumée à discuter de tout : dès l'âge



de dix ans, dit-elle « ce n'étaient que doutes et questions que je me proposais à moi-même sur toutes les choses qui me faisaient peine à comprendre... Et si ma conduite n'a pas marqué depuis beaucoup de jugement, j'ai du moins cette consolation que j'avais grande envie d'en avoir » (1).

1. *Mémoires de la duchesse de Mazarin*. (Œuvres de Saint-Evremond t. VI, p. 285. Londres, p. 1725.

La dévotion n'était point son fort, et le Cardinal devait supplier ses nièces d'entendre la messe pour le monde, sinon pour Dieu.

Celles-ci lui firent d'ailleurs une étrange oraison funèbre, et la duchesse avoue avec simplicité : « A la première nouvelle que nous eumes de sa mort, mon frère et ma sœur, pour tout regret, se dirent l'un à l'autre : Dieu merci, il est crevé. A dire vrai, je n'en fus guère plus affligée et c'est une chose remarquable qu'un homme de ce mérite après avoir travaillé toute sa vie pour élever et enrichir sa famille n'en ait reçu que des marques d'aversion, même après sa mort. Si vous saviez avec quelle rigueur il nous traitait en toutes choses vous en seriez moins surpris. Jamais personne n'eut les manières si douces en public, ni si rudes dans le domestique... » (1)

Telle était la femme destinée au très dévot Armand de la Meilleraye. Ce n'est point qu'on eût pensé à lui tout d'abord et Hortense fut prévue pour de plus illustres partis. Le Cardinal pensa l'unir à Charles II d'Angleterre, à Turenne, à Pierre II de Portugal, au Duc de Savoie, au Duc de Coligny, au Prince de Courtenay descendant des premiers Capétiens. Mais aucun de ses projets n'aboutit, et cependant le fils du Grand-Maitre soupirait pour la jeune fille, qui, selon Mme de la Fayette « était non seulement la plus belle des nièces du Cardinal, mais aussi une des plus parfaites beautés de la Cour ». Son inclination était fort violente et Mme Mazarin a pu conter par la suite qu'il dit une fois à Mme d'Aiguillon que « pourvu qu'il l'épousât, il ne se souciait pas de mourir trois mois après. Le succès, ajouta-t-elle a passé ses souhaits, il m'a épousée et il n'est pas mort, Dieu merci ». Il profita surtout de l'agonie du Cardinal, s'il faut en croire Mme de Motteville : « Depuis longtemps, le Grand-Maitre fils du maréchal de la Meilleraye était amoureux de Mademoiselle Hortense et avait refusé la Comtesse de Soissons, espérant d'avoir la cadette ; mais le Cardinal

1. *Ibid* p. 292.

2. *Ibid.*, p. 282.

gardait cette cadette qui était belle, pour des rois ou du moins pour des souverains. Jusques-là, il avait montré de l'aversion à la lui donner et ne paraissait pas estimer sa personne ; mais la mort qui le prenait à la gorge ne lui donnant pas le temps d'accomplir en ses nièces qui lui restaient à marier la grandeur de ses désirs, il fallut qu'il prit le Grand-Maitre comme son pis-aller... » (1).

On a prétendu même qu'Armand-Jules avait chargé l'évêque de Fréjus de convaincre Mazarin, moyennant une forte somme qu'il aurait d'ailleurs négligé de payer, une fois chose faite.

Quoi qu'il en soit, le mariage eût lieu au début de 1661. Elle avait quinze ans et lui vingt-neuf. Le Cardinal mourut peu après.

Ce n'est point que le Duc manquât de qualités, et selon l'Abbé de Choisy, « il était alors assez à la mode » : mais « son âme n'était pas faite pour porter un si grand poids d'honneur et de richesses. Une dévotion mal entendue le saisit et gâta tout. La tête lui tourna bientôt » (2).

Les premières années de mariage furent, paraît-il, heureuses, mais M. de Mazarin ne tarda point à devenir célèbre à l'occasion d'un incident qui fit quelque bruit : c'était le temps des amours de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, et la Reine étant tombée gravement malade, son infidèle époux, pris de remords, avait pensé rompre. La jeune fille le reprocha vivement au souverain qui oublia bientôt sa décision. Marie-Thérèse n'osait plus protester, et toute la cour s'inclina, sauf M. Mazarin, à qui l'Ange Gabriel était apparu pour annoncer qu'il arriverait malheur au roi s'il ne rompait avec sa maîtresse (3). Il ne craignit pas d'aller faire lui-même ses reproches au Monarque, et le 8 décembre 1664 vint lui représenter « que sa liaison avec La Vallière scandalisait la nation, qu'il n'était que temps qu'il se corrigât et déclarant qu'il lui parlait de la part de Dieu. Le roi toujours très calme : « Avez-vous bien tout dit ? » Et du

1. *Mémoires de Mme de Motteville*, t. V, 144. Amsterdam, 1750

2. *Mémoires de l'Abbé de Choisy*, p. 101. Utrecht, 1727.

3. *Mémoires de l'Abbé de Choisy*, collection Petitot., t. LXIII p. 207.

doigt lui touchant le front : « J'ai toujours soupçonné que vous aviez quelque blessure là ». Un si piquant propos à un homme si jaloux, il n'en fallut pas plus pour déterminer la retraite de M. de Mazarin. Pendant un mois le récit de cette belle révélation fit la joie de la Cour » (1).

Ainsi, dès cette époque l'homme montre sa tare principale, une dévotion outrée, allant jusqu'au délire mystique : les Anges le visitent, et Dieu parle par sa bouche. Ces étranges manies, jointes à une jalousie excessive, ne tardèrent point à jeter quelque trouble dans le ménage, et la Duchesse de Mazarin nous a dans ses *Mémoires* conté tout au long ses infortunes. C'est un eunuque, ancien serviteur du Cardinal, qui s'en fut d'abord se plaindre au roi « que M. Mazarin était jaloux de tout le monde et surtout de Sa Majesté et qu'il faisait observer sa femme avec un soin tout particulier dans les lieux où le roi, qui ne songeait pas à elle, pouvait la voir » (2). Louis XIV, dont Marie Mancini avait troublé l'adolescence, était maintenant trop pris ailleurs pour jeter à nouveau les yeux sur la famille du Cardinal. On ne saurait toutefois s'étonner outre mesure qu'Armand de la Meilleraye, fort épris d'Hortense, ait eu quelque souci au sujet de la plus belle femme de la Cour et qu'il se soit méfié d'un roi, dont M. de Montespan devait avoir tant à se plaindre. Mais chez cet homme précocement déséquilibré, rien ne devait conserver une juste mesure, et non content de faire espionner sa femme par une dame de compagnie, il imagina un moyen ingénieux d'entraver toute possibilité d'intrigues : « Comme il craignait pour moi, le séjour de Paris, raconte sa victime, il me promenait incessamment sur ses terres et gouvernements. Pendant les trois ou quatre premières années de notre mariage, je fis trois voyages en Alsace, autant en Bretagne, sans parler de plusieurs autres à Nevers, au Maine, à Bourbon, Sedan et ailleurs. N'ayant point de plus sensible joie à Paris que celle de le voir, il ne m'était pas si dur qu'il aurait été à une

1. Lair, *Louise de La Vallière*., p. 140, Paris, Plon, 1882.

2. *Mémoires de la Duchesse de Mazarin*, Ibid, p. 295.

autre personne de mon âge d'être privée des plaisirs de la Cour. Peut-être ne me serais-je jamais lassée de cette vie vagabonde s'il n'eût point trop abusé de ma complaisance. Il m'a fait plusieurs fois faire deux cents lieues étant grosse et même fort près d'accoucher » (1).

Si les extravagances du Duc n'étaient devenues célèbres, on aurait peine à croire qu'il ait par jalousie fait dévorer des lieues à sa femme prête d'accoucher, sur les routes cahoteuses de la France d'alors !

Mais ces précautions étaient loin de lui suffire et sa surveillance ne connaissait point de bornes : « Qu'eussent dit mes parents et amis) s'ils eussent su que je ne pouvais parler à un domestique qu'il ne fût chassé le lendemain. Que je ne recevais pas deux visites de suite d'un même homme qu'on ne lui fit défendre la maison. Que si je témoignais quelque inclination pour l'une de mes filles plus que pour les autres, on me l'ôtait aussitôt. Si je demandais mon carrosse et qu'il ne jugeât pas à propos de me laisser sortir il défendait en riant qu'on y mit les chevaux et plaisantait avec moi sur cette défense, jusqu'à ce que l'heure d'aller où je devais aller fût passée. Il aurait voulu que je n'eusse vu que lui seul dans le monde, et ne pouvait souffrir que je visse ses parents et les miens » (2).

Il reproche à sa femme de jouer à Colin-Maillard, de se coucher trop tard, de ne pas prier Dieu assez longtemps « enfin son chagrin sur mon chapitre était si puissant que si on lui eût demandé comment il voulait que je vécusse, je crois qu'il n'aurait pas eu à en convenir avec lui-même » (3).

Un jour, il part aux eaux seul, mais apprenant par des espions que sa femme se divertissait, exige qu'elle le rejoigne ; il tombe « évanoui de douleur » parce que son père s'était opposé à ce départ, disant « qu'il ne fallait point avoir de femme pendant qu'on buvait les eaux » (4). Une autre fois le ménage est à Sedan, et reçoit la visite du Duc

1. *Ibid.*, p. 297.

2. *Ibid.*, p. 298.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 300.

de Nevers, propre frère d'Hortense : « M. de Mazarin qui n'était pas bien aise d'avoir un semblable témoin de sa conduite domestique, ne sachant comment s'en débarrasser autrement, s'avisa d'en être jaloux. Jugez du ressentiment que je dus avoir pour une si grande méchanceté » (1).

Par ailleurs il règle les toilettes de la duchesse, ne peut souffrir les mouches ; il la réveille la nuit et fait allumer les flambeaux sous prétexte qu'il a vu le diable. Saint-Evremond devait plus tard évoquer cette scène burlesque en termes forts plaisants : « A peine les beaux yeux de Mme Mazarin étaient-ils fermés que M. Mazarin, qui avait le diable présent à sa noire imagination, que cet aimable époux éveillait la Bien-Aimée pour lui faire part... vous ne devineriez jamais, Messieurs, pour lui faire part de ses visions nocturnes.

On allume des flambeaux, on cherche partout. Madame de Mazarin ne trouve de phantôme que celui qui avait été auprès d'elle dans son lit » (2).

Ainsi comme l'Ange Gabriel, le Diable l'honore de ses visites. Et d'ailleurs à sa jalousie se mêle toujours quelque souci de morale et de vertu, à tel point qu'il expliquait ses actes en disant que « ce qu'il en faisait était à cause qu'il connaissait ce que sa femme valait et que le commerce du monde était si contagieux, quelque raillerie que l'on fît de lui, il voulait empêcher qu'on ne la gâtât parce qu'il l'aimait encore plus que sa propre réputation ». Et la Duchesse ne peut s'empêcher de conclure : « Si c'est son amour pour moi qui l'obligeait à me traiter d'une manière si bizarre, il aurait été presque à souhaiter pour tous deux qu'il m'eût un peu honorée de son indifférence... » (3).

La vie conjugale était fort tendue, quand le duc s'avisa de dérober les pierreries de sa femme, sans doute pour ce qu'elles étaient une arme de séduction. La Duchesse ne put supporter une telle vexation, et se réfugia chez son

1. *Ibid.*, 301,

2. *Œuvres* de Saint-Evremond, *op. cit.* Réponse au Plaidoyer de M. Evrard, t. V, p. 361.

3. *Mémoires* Duchesse de Mazarin, *op. cit.*, p. 299.

frère qui habitait l'aile voisine du Palais-Mazarin. Elle refusa de vivre plus longtemps avec un tel époux, se retira au couvent à Chelles, puis fut emmenée aux Filles de



Sainte-Marie de la Bastille pour retourner à Chelles d'où son mari voulut l'enlever de force et se couvrit de ridicule.

L'affaire émut le roi et vint devant le Parlement ; un jugement fut porté par lequel Mme Mazarin devait habiter le Palais, tandis que son mari logerait à l'Arsenal. Mais ce

n'était qu'une trêve, et il était vraiment difficile de s'entendre avec un pareil homme. La Duchesse ayant un jour fait élever un théâtre dans son appartement pour y donner la comédie à quelques personnes de la Cour « deux heures avant qu'on s'en dût servir, M. Mazarin, sans m'en avertir s'avisa de le faire abattre, parce que disait-il, c'était jour de fête, et que la comédie était un divertissement profane. Tout cela n'empêchait pas que nous ne nous vissions fort civilement les après dinées, car nous ne mangions ni ne couchions ensemble. M. Mazarin ne l'entendait pas de la sorte, mais outre que notre écrit n'en disait rien, je ne voyais pas d'apparence que les choses pussent demeurer comme elles étaient ; et si par hasard nous en revenions au Parlement, je ne voulais pas m'exposer à solliciter étant grosse... » (1).

Et de fait, le Duc ne se tint pas pour battu et porta l'affaire devant la Grand'Chambre. Hortense craignant que le second arrêt ne lui soit défavorable, parce que les nouveaux magistrats étaient tous vieux, se décide à quitter une terre, devenue inhabitable par la tyrannie d'un époux. Le 13 juin 1668, elle s'évade en Lorraine avec la complicité de son frère et du Chevalier de Rohan.

Nous ne pouvons la suivre en ses multiples aventures ; elle ne fait par la suite qu'une très courte apparition en France, séjourne en Italie, puis à la cour de Savoie où l'Abbé de Saint-Réal recueille ses mémoires et que la mort du Duc Souverain l'oblige à quitter. Elle se fixe enfin en Angleterre entourée d'une cour brillante de philosophes et de savants ; Saint-Evremond en fut le familier ; il défendait Hortense contre les attaques d'un mari qui n'avait pas désarmé et vantait les charmes de la belle Duchesse : « Si vous récitez des vers d'Amdromaque, lui disait-il, vous donnez de l'amour avec les sentiments d'une mère qui ne veut donner que de la pitié... » (2).

Hortense sut à ce point plaire à tous, qu'après la révolu-

1. *Ibid.*, p. 320.

2. St. Evremond, *op. cit.*, t. IV, p. 57.

tion d'Angleterre, Guillaume d'Orange continua à lui accorder la moitié de la pension qu'elle recevait de Jacques II.

Son mari ne renonça jamais à elle et s'efforça vainement de la faire revenir. Nous aurons à reparler du procès scandaleux qu'il lui fit, où M. Erard fut son défenseur, où M. Sachot — et moins officiellement mais plus brillamment Saint-Evremond — prirent le parti d'Hortense. Mais une lettre de Mme de Sévigné du 27 février 1671 nous apprend que « Sur tout ce que l'on disait à Madame de Mazarin pour l'obliger de se remettre avec son mari, elle répondait toujours en riant comme pendant la guerre civile : point de Mazarin, point de Mazarin », et le 13 octobre 1673 : « je ne sais point de nouvelles sinon que Madame de Mazarin est avec son mari jusqu'à la première frénésie ».

Quand il avait appris la fuite de sa femme, Armand avait couru réveiller le roi à trois heures de la nuit. Mais Louis XIV ayant récemment donné sa parole de ne plus se mêler de leurs affaires se borna à consoler l'époux infortuné. Le Duc était célèbre, car on écrivit à ce propos quelques vers où on lui faisait dire au Roi :

Ma pauvre femme, hélas ! qu'est-elle devenue ?

La chose, dit le Roi, vous est-elle inconnue ?

L'Ange qui vous dit tout ne vous l'a-t-il pas dit ? (1)

On voit que l'Ange Gabriel était encore dans toutes les mémoires.

Tandis que sa femme courait l'Europe, M. Mazarin, en attendant son retour, se perfectionnait dans la vertu et la dévotion. Il se fit de scrupules excessifs dont les plus illustres victimes furent les statues et tableaux du Palais-Mazarin qui, par leur nudité païenne et parfois fort précise, révoltaient la pudeur de l'héritier du Cardinal. Par malheur il ne se contenta pas de les dissimuler, mais crut bien faire en les détruisant, ou les mutilant. Saint-Evremond,

1. *Mémoires*, Duchesse de Mazarin, *op. cit.*, p. 330.

toujours partial quand il s'agit de l'époux et ennemi d'Hortense, nous a laissé de cette scène une description vivante et passionnée, sinon absolument exacte :

« M. de Mazarin part de Vincennes à la pointe du jour pour cette fameuse expédition ; il fait lever Tourolles, son garde-meubles, lui fait ouvrir une des galeries, y entre avec un maçon, lui prend de sa main un pesant marteau et se jette avec furie sur les statues. Tourolles, fondant en larmes lui représente en vain la ruine de tant de chefs-d'œuvre ; sa lassitude fut la fin de son travail. Sur les 7 heures du soir, M. de Colbert arrive ; il voit ce massacre, traite de fou le meurtrier et le quitte pressé d'une véritable douleur. M. Mazarin s'en va souper tranquillement et sur les neuf heures, accompagné de cinq ou six de ses domestiques, donne un marteau à chacun d'eux, retourne à la galerie avec son escorte. Il anime les uns par son exemple, il reproche aux autres leur lâcheté. Il choisit pour partage ce sexe qu'il fuit et qu'il désire... C'était le samedi ; minuit sonne : ce signal du repos du Dimanche fait cesser la besogne » (1).

Selon l'Abbé de Choisy, il aurait répondu à Colbert lui demandant ce qui l'avait poussé à faire une action si extraordinaire « que c'était sa conscience » (2).

Telle est la version des chroniqueurs, mais nous avons une confirmation bien plus précise dans les *Mémoires* de ce méticuleux comptable que fut Colbert. On y trouve en effet copie d'une lettre de Louis XIV conservée à la Bibliothèque Nationale, en faisant réponse au compte-rendu que le Ministre avait cru devoir adresser au roi :

« Louis XIV à Colbert (Lettre autographe)

Toury, 24 octobre 1670,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite sur les faits et gestes du Duc de Mazarin ; à quoy je vous diray

1. Factum pour Dame H. Mancini contre Messire duc de Mazarin St. Evremond, *op. cit.*, t. VII, p. 285.

2. Abbé de Choisy, p. 101. Utrecht, 1727.

que l'envoy d'un exempt me paraît trop violent et pourrait faire du bruit. Mais le parti que je prends est de vous ordonner de lui parler de ma part et de me faire savoir aussi tout ce qui se sera passé, afin que je fasse plus s'il est nécessaire » (Bid. Imp. MM. Fr. 10, 249. fol. 22)

En note, on lit :

« Depuis trois ou quatre ans le bruit courait que dans des accès de dévotion folle, le Duc de Mazarin (Armand de la Porte de la Meilleraye) commettait les déprédations les plus extraordinaires sur les statues et tableaux qui lui venaient du Cardinal, sous prétexte que leurs nudités inspiraient des pensées peu chrétiennes.

Le mardi 28 octobre 1671, sur l'ordre donné par le Roi le 26, Louis Laisné, seigneur de la Marguerie, conseiller d'Etat et Vincent Hotman, seigneur de Fontenay, intendant des Finances et Maître des Requêtes, se transportèrent au Palais-Mazarin, dont ils se firent ouvrir les portes par Barrailtz, exempt des gardes. Accompagnés du garde-meubles du palais, ils procédèrent en présence du Duc de Mazarin à la vérification des objets décrits dans l'inventaire des statues, bustes et tableaux composant la collection du Cardinal.

Ils constatèrent que le Duc qui deux ans auparavant, s'était contenté de couvrir les nudités de chemises ou d'écharpes de plâtre, avait enlevé cet enduit pour marteler, piquer, tailler et couper tout ce qui lui semblait inconvenant.

Un Saint-Sébastien, du Carrache ; un David, du Guide ; une Diane, une Madeleine, une Lédà, de Paul Véronèse, avaient encore des draperies ou des chemises.

Dans le jardin même, un Satyre avait été habillé de plâtre.

Quelques statues en étaient enduites depuis les épaules jusqu'aux genoux, d'autres, jusqu'aux pieds ; plusieurs étaient mutilées.

Le procès-verbal de vérification constate qu'il avait

« quarante-sept statues gâtées, et onze tableaux détériorés », Il fut remis à Colbert, qui écrivit au dos « A garder ».

«... Le lendemain, le Roi envoya un exempt et trois gardes du corps prendre possession du palais, avec défense d'en sortir jusqu'à ce que les commissaires eussent dressé leur procès-verbal (*le Palais Mazarin* par M. de La Borde) » (1).

Ce document outre qu'il donne toutes précisions sur les déprédations du Duc, nous montre que c'est seulement un an presque jour pour jour après le compte-rendu de Colbert que Louis XIV se décida à employer la force contre une aussi regrettable fureur. Cette intervention fut-elle vraiment efficace ? L'Abbé de Choisy nous dit que « le roi le plaignit et le laissa faire ; mais il n'oublia pas ce fait héroïque et plus de quatre ans après, en visitant les bâtiments du Louvre, et voyant un marteau sur un degré, il se tourna vers Perrault, Contrôleur des Bâtiments et dit : « Voilà une arme dont le Duc de Mazarin se sert fort bien » (2).

La lucidité du souverain rend d'autant plus étrange son inaction. On a invoqué certains billets qu'il adresse au Duc richissime, entre autres celui-ci, du 13 septembre 1661 :

« Mon Cousin, après avoir fait arrêter le surintendant de mes finances comme vous avez su que j'ai fait, il pourrait arriver que j'aurais besoin des deux millions de livres que vous m'avez offert de me prêter... » (3).

Mais nous reviendrons sur la considération que Louis XIV eut toujours pour le Duc, et que Saint-Simon nous a déjà signalée.

Bref, ce regrettable massacre ne fut pas un des traits les moins célèbres de la pudibonderie délirante d'Armand de la Meilleraye. Une allusion piquante y fut faite au cours du grotesque procès qu'il soutint contre sa femme : M. Erard voulant montrer qu'il n'avait pas dissipé ses biens comme on l'en accusait, fit remarquer qu'il n'avait vendu, ni

1. *Lettres, Instructions et Mémoires de Colbert*, par Pierre Clément-Librairie impériale, 1869, t. VI, p. 280.

2. Abbé de Choisy, p. 101. Utrecht, 1727.

3. *Œuvres de Louis XIV*, t. V, p. 54.

meubles, ni statues ; M. Sachot ayant interrompu pour objecter que celles-ci n'étaient pas « entières » s'attira cette verte riposte :

« Voilà une interruption faite bien à propos ; est-ce pour cela que votre partie a quitté le Palais Mazarin et qu'elle refuse d'y revenir ? Prétendez-vous excuser par là son évasion... ? » (1).

Mais la vertu de M. Mazarin était ardente et ne s'épuisa pas à rectifier ses meubles, et tracasser sa femme. Ce farouche dévot eût une âme d'apôtre, et son zèle le poussa à réformer le monde. C'était peu de chose que sermonner le Roi sur ses maîtresses. Il conçut que le règne de la Vertu ne serait possible que par une discipline très stricte et très minutieuse dans les pratiques les plus minimes. Entouré d'une bande de dévots qui excitaient son délire, il en vint à composer des règlements qu'il s'efforça de faire appliquer dans ses nombreux domaines. Saint-Simon nous en a parlé. Ils ont été consignés avec précision dans la Préface de la Réponse de Saint-Evremond au plaidoyer de M. Erard :

« Il apporte le bon ordre dans les Confréries où il s'est glissé, dit-il, beaucoup d'abus.

Il prescrit aux curés leurs devoirs dans les Messes paroissiales et particulièrement dans les Prônes : Vêpres et Complies ne sont pas oubliées ; il touche légèrement le Sermon.

Passant de là à quelques règles, pour les Séculariers, il veut qu'un apothicaire ou son garçon qui portera un remède soit habillé décemment, et que la malade prêt à le recevoir garde en se tournant toute la modestie qu'il pourra.

Il défend aux femmes de tirer les vaches et de filer au rouet à cause d'un exercice des doigts et d'un mouvement du pied qui peuvent donner des idées malhonnêtes.

Il demande une grande pureté aux bergères qui conduisent les moutons, plus grande aux bergers qui gardent les chèvres.

1. Plaidoyer de M. Erard. Saint-Evremond, *op. cit.*, t. V, p. 488.

Pour les pâtres, tant ceux qui ont des taureaux que ceux qui leur mènent les vaches, ils doivent détourner les yeux de l'expédition après laquelle on procédera au paiement selon la taxe qu'il y a mise » (1).

Saint-Evremond qui a lu cette préface n'a pas résisté à la tentation de la tourner en vers :

Nous, Mazarin, le Pieux

.....
A tous nous faisons savoir
Qu'en vertu d'un plein pouvoir
Commis à notre prudence,
Nous avons formés des lois
Dont ne prendront connaissance
Evêques, Papes, ni Rois:

Q'un bon apothicaire en qui chacun se fie
Ait ses provisions de tout médicament,
Potions, cordiaux pour chaque maladie
Portés par un garçon habillé décemment.
Qu'un patient discret tourne avec modestie
Ce que je ne saurais nommer modestement...

.....
Le pâtre ajustera dans la vaste prairie
Des vaches et taureaux l'utile accouplement ;
Mais de peur que son âme en demeure salie
Où l'appétit du moins ému brutalement,
Il doit fermer les yeux au temps de la saillie,
Et quand le coup est fait demander son paiement.
La Bergère au hameau dans la pudeur nourrie
Mènera ses moutons au champs innocemment
Et le berger, contraire aux Bergers d'Italie,
Ses chèvres gardera toujours honnêtement.

.....
De tout plaisir soit fait un prompt retranchement
Et d'ennuis vertueux l'habitude établie ». (2)

De telles institutions firent la joie de la Cour et les idées extravagantes de Mazarin dépassèrent toute imagination. Saint-Simon dit qu'il voulut faire arracher les dents de devant à ses filles parce qu'elles étaient belles. Saint-Evremond lui attribue cette mesure imprévue : « Voici le chef-

1. Saint-Evremond, *op. cit.*, t. V, p. 355 à 361.

2. *Les Règlements de Mazarin*, Saint-Evremond, t. V, p. 384.

d'œuvre de M. Mazarin en dévotion : il a fait nourrir un des enfants de Mme de Richelieu (sa fille) avec défense expresse à la nourrice de lui donner à téter les vendredis et les samedis pour lui faire sucer au lieu de lait le saint usage des Mortifications et des Jeûnes » (1).

Il jugeait criminel de s'insurger contre le hasard qui selon lui marquait la volonté de Dieu. Non content de chasser les gens qui voulaient éteindre le feu à son château, il tirait au sort du fond d'un chapeau les fonctions de ses domestiques et Voltaire s'en est souvenu dans une de ses épîtres :

« Craignant de faire un choix par sa faible raison
Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
Le sort, d'un postillon faisait un secrétaire;
Son cocher étonné devint homme d'affaire,
Un docteur hibernois sont très digne aumônier,
Rendit grâce au destin qui le fit cuisinier (2) ».

Une conséquence au moins curieuse de ses scrupules excessifs fut l'amour des procès scandaleux et ruineux.

Le somptueux héritage du Cardinal pesant à sa conscience, il voulut s'en débarrasser ou s'en justifier devant les tribunaux. L'Abbé de Choisy rapporte « qu'il a eu trois cent procès qu'il a presque tous perdus, non que le souvenir du Cardinal inclinât les juges en faveur de ses parties mais parce que dans le fond il avait tort et qu'il n'a jamais voulu croire son conseil, en consultant néanmoins et payant bien cher les plus habiles avocats. Il a toujours agi sur un plaisant principe : « Je suis bien aise, dit-il, qu'on me fasse des procès sur tous les biens que j'ai eus de M. le Cardinal. Je les crois tous mal acquis et du moins, quand j'ai un Arrêt en ma faveur, c'est un titre et ma conscience est en repos. Enfin... il a trouvé le secret de se ruiner » (3).

De fait il alléga à ce point sa conscience que les millions du cardinal fondirent comme neige au soleil, bien qu'il n'en-

1. Réponse au plaidoyer de M. Erard. Saint-Evremond, *op. cit.*, t. V, p. 361 et suivantes.

2. Citée par Amédée Renée, *Les nièces de Mazarin*, p. 336.
Mémoires de l'Abbé de Choisy, p. 101. Utrecht, 1727.

voyât pas d'argent à sa femme et se préoccupât peu de ses enfants. « Les millions d'Hortense finirent par entrer dans la poche des hommes de loi... Ce fut la Fronde qui hérita finalement du Cardinal Mazarin (1) ».

Ainsi sa dévotion fut, si l'on peut dire, universelle, et ne négligea aucun point. Nous connaissons sa pudeur, dont les déesses et satyres du Palais Mazarin purent attester la rigueur. Il est assez piquant d'apprendre par Saint-Evremond un détail qu'on était en droit de ne pas soupçonner :

« M. de Mazarin se justifie par un écrit qu'il a rendu public de la tendresse qu'il a pour deux jeunes garçons dont l'un a été son écuyer et l'autre son page, et des libéralités immenses qu'il leur a faites... Il s'est avisé d'invoquer l'exemple de Jésus-Christ qui avait, dit-il, un favori qui reposait sur son sein. Mais ce favori de Jésus ne paraissait par devant lui, comme celui de M. Mazarin, le miroir de poche à la main et la mouche sur le visage... » (2)

Sans doute Saint-Evremond est-il toujours sujet à caution lorsqu'il s'en prend au tyran d'Hortense. Mais aurait-il imaginé cet « écrit public » dont par malheur, nous n'avons pas trouvé d'autre trace ? Nous ne pensons pas une telle perversion absolument invraisemblable chez cet anormal dont l'excès même du zèle pudique montre le dérèglement de la nature. Et n'est-ce point naturel chez lui de chercher, dans son obsession même, la dévotion, matière à expliquer ses actes, si osé que cela puisse paraître ?

Cependant que le Duc voyageait en ses terres pour réformer les mœurs et qu'Hortense menait joyeuse vie à l'étranger, les enfants poussaient à la diable et en 1682 leur fille aînée Marie âgée de vingt ans se faisait enlever par le Marquis de Richelieu qui finit par l'épouser. M. Mazarin crut bon en cette occasion de courir toute la France pour demander avis. Une lettre de Mme de Sévigné du 23 décembre 1682 rapporte l'évènement :

« Le Marquis de Richelieu a enlevé Mlle Mazarin de Sainte

1. Amédée Renée, *Les Nièces de Mazarin*, p. 373.

2. Factum... Saint-Evremond, *op. cit.*, t. VII, p. 210.

Marie du Chaillot. Elle court, avec son amant, qui, je crois est son mari, pendant que M. Mazarin va consulter à Grenoble, à la Trappe et à Angers s'il doit marier sa fille. Le moyen de ne pas perdre patience avec un tel fou ? Cependant quoique tous les parents consentent au mariage, le Mazarin ne laisse pas de pousser toutes les informations ».

Il les poussa pendant deux ans, et quel fut le résultat d'une aussi longue méditation ? Nous lisons dans le *Journal* du Marquis de Dangeau, à la date du 3 septembre 1684 :

« Le Marquis de Richelieu qui avait enlevé Mademoiselle de Mazarin et qui s'était retiré en Angleterre fit sa paix avec Monsieur De Mazarin qui lui donne en mariage cent mille francs et le gouvernement de la Fère, à condition qu'il l'épousera une deuxième fois dès qu'ils seront revenus en France ».

On sait qu'il voulut ramener Hortense à la vie conjugale. Mme de Sévigné qui le rencontre à ce moment nous fait de lui dans sa lettre du 12 août 1689, un portrait aussi excellent que bref :

« On ne saurait faire un bon compte de toute l'extravagance de cet homme : c'est un fou ; il est habillé comme un gueux ; la dévotion est tout de travers dans sa tête. Nous voulumes le persuader de tirer sa femme d'Angleterre où elle est en danger d'être chassée et peut-être pervertie et où elle est avec les ennemis du roi. Il en revient toujours à dire qu'elle vienne avec lui : avec lui, bon Dieu ! et il en faut revenir à ce que dit Saint-Evremond, elle est dispensée des règles ordinaires et l'on voit sa justification en voyant Monsieur de Mazarin ».

Au cours du procès, M. Erard fit avec une noble éloquence ressortir la frivolité proverbiale de la Duchesse ; rappela le caractère auguste des liens du mariage ; l'autorité de l'époux, les devoirs de la femme... Il invoqua force textes tant sacrés que profanes ne craignit point de remonter aux Romains ; mais se garda bien de parler des extravagances de son client, se bornant à alléguer que la dévotion était une vertu, non une tare. La réponse de M. Sachot n'a pas été conservée, mais nous connaissons celles que Saint-Evremond

envoya de Londres, sur les mémoires què Mme Mazarin lui avait donnés. Il rappelle tout au long, en brodant peut-être les excentricités du Duc :

« Le premier malheur de l'homme c'est d'être privé du sens dont il a le plus besoin dans la société humaine ; le second c'est d'être obligé de vivre avec ceux qui ne l'ont pas. Ces deux calamités se sont trouvées pleinement réunies dans le mariage infortuné de M. et Mme Mazarin. M. Mazarin a de sa nature un éloignement si grand de la raison qu'il lui est comme impossible d'être à jamais raisonnable : seule excuse que ses amis pourraient nous donner de sa conduite...

J'avoue que les lois autorisent fort les maris, mais il n'y avait pas de Mazarins quand on les fit...

Vous êtes éloquent, M. Erard, vous parlez bien, mais les choses déraisonnables dites éloquemment ne font aucune impression sur un bon esprit. Que Mme Mazarin doive retourner avec son mari pour entrer dans la Congrégation des Bergers, des Pâtres, des Garçons d'Apothicaire, qu'elle retourne à M. Mazarin pour trouver de nouveaux Règlements sur son sujet aussi ridicules que ceux qu'il a fait imprimer, c'est ce que toutes vos belles paroles ne persuaderont pas à des gens sensés...

Je voudrais, Messieurs, que M. et Mme Mazarin parussent devant vous à une audience. Vous liriez leur séparation sur leurs visages » (1).

Toutefois les juges ne crurent pas devoir admettre sans réserve ces bonnes raisons et en 1689 rendirent un arrêt selon lequel Hortense devait dans un délai de trois mois se retirer au couvent des filles de Sainte Marie de Chaillot et regagner après six mois de séjour le domicile conjugal. Elle n'eut garde de le faire et continua à mener brillante vie en Angleterre où elle mourut brusquement en 1699 âgée de cinquante trois ans. La nouvelle parvint à Paris le 5 juillet. Ce fut un

1. Saint-Evremond, *op. cit.*, t. V, p. 361.

nouveau sujet d'excentricités pour le Duc qui se dédommagea sur le cercueil des contraintes qu'il n'avait pu faire subir à la vivante. Il faut entendre Saint-Simon :

« La Duchesse Mazarin finit son étrange carrière en Angleterre où elle était depuis plus de vingt-cinq ans. Sa vie a fait tant de bruit dans le monde que je ne m'arrêterai pas à en parler. Malheureusement pour elle, sa fin y répondit pleinement, et ne laisse de regret qu'à Saint-Evremond, dont la vie, la cause de la fuite et les ouvrages sont si connus. Madame de Bouillon et ce que Madame Mazarin avait ici de plus proches partirent pour l'aller trouver, la trouvèrent morte en arrivant à Douvres et revinrent tout court. Monsieur Mazarin depuis si longtemps séparé d'elle et sans aucun commerce fit rapporter son corps et le promena près d'un an avec lui de terre en terre. Il le déposa un temps à Notre-Dame de Liesse, où les bonnes gens la priaient comme une sainte et y faisaient toucher leurs chapelets. A la fin, il l'envoya enterrer avec son fameux oncle à l'église du Collège des Quatre Nations à Paris » (1).

Cette ultime lubie, et non des moindres est le dernier détail que nous ayons sur la vie du Duc de Mazarin bien qu'elle fût loin d'être achevée : il mourut quatorze ans après en novembre 1713, à l'âge de 81 ans, mais on sait que depuis une trentaine d'années il s'était retiré dans ses terres, et la mort de sa femme enleva le dernier sujet qu'on avait de parler de lui. Le Marquis de Dangeau note dans son journal le 11 novembre 1712 : « Le Roi apprit que M. le Duc de Mazarin était à l'extrémité ; il a 80 ans passés... Il y a très longtemps qu'il n'a paru à la cour mais il brillait fort dans sa grande jeunesse... »

Et le 10 novembre 1713 : « On m'onde de Poitou que le Duc de Mazarin est mort en sa terre de la Meilleraye ».

Hortense lui avait donné quatre enfants : un fils qui devint Duc de la Meilleraye et trois filles dont l'aînée nous est connue par son enlèvement et son mariage avec le Marquis de Richelieu ; elle fut un temps la maîtresse d'Henri Jules

1. *Mémoires de Saint-Simon*, t. II, p. 293. Hachette, 1856.

Prince de Condé, et pour calmer la jalousie de celui-ci, lui proposa d'attirer chez elle son rival le Comte de Roncey, pour qu'il le fit assassiner. Le Prince fut « saisi d'horreur ». La seconde fille fut Abbessé du Lys et la dernière épousa le Marquis de Belfond.

Saint-Simon nous a laissé de cette famille un lamentable tableau.

« Ses deux filles moins que médiocrement mariées, l'une des deux enlevée d'un couvent qui commença et finit sa vie par courir le monde ; son fils marié d'abord par lui puis malgré lui, et qui se tourna à la paresse, à la dissipation et à la plus déplorable crapule ; le père très souvent fort en peine d'atteindre le bout de l'année ; le fils ruiné d'avance et vivant d'expédients ; deux fois rétabli par la mort du père et après par le Mississipi, et deux fois mis en tutelle et en curatelle par ses créanciers et par eux réduit à une pension alimentaire, et sans estime ni considération. Telle fut l'issue de ce poids énorme d'établissements et de biens que le petit fils à la vérité ne prend pas le chemin de dissiper comme eux, mais qui suit d'ailleurs la route obscure et crapuleuse de son père... » (1)

Ainsi finit le grandiose héritage du Cardinal de Mazarin.

La descendance d'Armand Jules et d'Hortense Mancini devait avoir encore une fortune discutable et imprévue ; une de leurs petites filles épousa le Marquis de Nesles et fut la mère de la Comtesse de Mailly, de la marquise de Vintimille et de la Duchesse de Châteauroux, maîtresses toutes trois de Louis XV.

On peut être surpris qu'Armand de la Meilleraye dont les étrangetés furent si grandes et si manifestes ait joui de la considération tout au moins apparente de la Cour et du Roi, pendant toute sa longue existence. Le journal de Dangeau, reflet officiel de l'esprit de la Cour, parle toujours de lui avec respect. On sait d'ailleurs qu'il conserva nombre de ses charges et gouvernements, que le Roi l'admit dans ses con-

1. Saint-Simon, Notes du *Journal de Dangeau*, 10 novembre 1713. Firmin Didot, 1860.

seils, qu'il reçut le collier de l'Ordre du Saint-Esprit en 1688.

On a voulu faire jouer la protection intéressée du Roi à qui les millions du Duc ont rendu quelques services. Peut-être. Mais il faut bien remarquer qu'on aurait pu aisément soutenir la thèse contraire et que la folie du malheureux eût été un séduisant prétexte pour ramener dans les coffres de l'Etat l'héritage scandaleux prélevé par le Cardinal sur la fortune publique. Le surintendant Fouquet était sain d'esprit, moins riche peut-être ; ses millions n'avaient pas une origine beaucoup plus malhonnête, et surtout il les employait mieux. Sans doute n'avait-il pas comme le Cardinal l'excuse des services immenses rendus au pays, et le *quo non ascendam* ? fut bien imprudent. Toutefois son cas donne à réfléchir.

Il est hors de doute aussi que Louis XIV, qui n'eut dans sa vie d'autre maître que Mazarin, aurait eu scrupule à malmenier celui à qui le Cardinal avait légué l'héritage de son nom et de ses biens.

Mais il faut bien reconnaître qu'Armand de la Meilleraye ne manqua ni d'intelligence, ni de qualités. Il est fort possible qu'aux conseils du Roi, il ait donné de précieux avis. Saint-Simon qui l'a rencontré vers le milieu de son existence dit qu'il paraissait « homme de bonne mine, qui marquait de l'esprit ».

Il n'en reste pas moins que ses tares furent multiples ; Mais il est un dernier trait qui nous intéresse plus encore. K. Waliszewski, dans une étude sur Marysienka, née Marie de la Grange d'Arquien, fille d'un capitaine aux gardes de Monsieur, pupille de Marie de Gonzague, et qui devint femme de Sobieski et Reine de Pologne rapporte qu'au moment de la candidature du Grand Condé et du Duc d'Enghien au trône de Pologne, une correspondance assez active s'échangea entre Chantilly et Marie de Gonzague. Il cite entre autres une lettre des Condé, conservée aux Archives de Chantilly et datée de 1664, où il est fait allusion « aux incartades d'un neveu de feu le Cardinal dont s'égaye Paris » :

« Monsieur Mazarin a chassé sa femme, qui s'est retirée chez Madame de Bouillon... On dit que, depuis quelque temps, il s'est mis en tête les métamorphoses, et qu'il est persuadé qu'il est devenu tulipe. Il se fait arroser et s'expose au soleil pour se faire épanouir » (1).

Ici encore, le témoignage est isolé ; nous n'en avons trouvé trace ailleurs. Mais on ne saurait nier l'intérêt de ce nouveau cas typique de délire de transformation, signalé dans la famille du Cardinal de Richelieu.

DONNÉES PSYCHIATRIQUES.

Ici l'œuvre du psychiatre est simple. Il s'agit moins de discuter que de classer. Armand de la Meilleraye, grand déséquilibré, fut vraisemblablement un *déprimé psychique par accès*, avec *tendances scrupuleuses, idées mystiques, et idées de jalousie*. On constate en effet chez lui :

1^o Des *scrupules morbides* : moraux, religieux, sociaux, etc..., s'adressant :

A lui-même : Il mutile ses statues ; n'ose décider des fonctions de ses domestiques ni éteindre le feu à sa maison ; ne se reconnaît de biens que ce que les tribunaux lui laissent ; ne prend de décisions qu'après deux ans et force consultations lors de l'enlèvement de sa fille...

A sa famille : Il tracasse sa femme, de peur que le monde ne la gâte, règle ses toilettes, ses distractions, lui dérobe ses pierreries ; s'en prend aux dents de ses filles, au lait de ses petits enfants...

Au Roi, qu'il sermonne sur ses maîtresses.

A tous enfin, comme en témoignent ses *Règlements*.

2^o Des *idées de jalousie excessive* l'amenant à ne souffrir aucune compagnie pour sa femme, à soupçonner son propre

1. K. Waliszewski. *Maryzienka*, p. 83. Paris, Plon, 1898. M. le Dr Lévy-Valensi, en possession de la correspondance de Chantilly a pu nous préciser que la lettre en question était d'Henry-Jules, alors duc d'Enghien, plus tard Prince de Condé, et dont nous aurons à reparler dans la suite de cette étude. Nous verrons alors l'intérêt qu'offre la précision de ce détail.

beau-frère ; on note là de véritables *idées délirantes de propriété* qui s'exercent jusque sur le cadavre de l'épouse, qu'il promène avec lui dans ses voyages.

Sur ce fond d'ensemble se détachent en relief quelques troubles plus vifs. Ce sont :

3° *Des hallucinations* épisodiques d'ordre mystique : les anges et le diable lui rendent visite.

4° Nous relevons avec un intérêt tout particulier la présence d'*idées de transformation*, dont le caractère assez spécial de transformation végétale ne manque point de pittoresque.

Nous croyons pouvoir ranger le Duc de Mazarin dans le groupe des psychopathes par accès, du *type mélancolique prédominant*, avec peut-être quelques *manifestations maniaques*.

Parmi celles-ci, un texte isolé nous signale une *idée de transformation*, que nous conduit à rapprocher le mari d'Hortense des autres malades de la famille du Cardinal.

On voit tout l'intérêt qu'il y avait à rattacher à cette étude, comme nous l'a proposé M. le Dr Lévy-Valensi, la personne du Duc de Mazarin, fils du cousin-germain de Richelieu.

1. Saint-Simon, Notes du *Journal de Dangean*, t. XII, p. 371. Firmin Didot, 1860.

CHAPITRE IV

Henry-Jules, Duc d'Enghien puis Prince de Condé (1644-1709)

Les Condé.

Pour les raisons que nous avons dites, nous ne ferons pas une étude complète de cette branche, chez qui l'hérédité des Bourbons prend une place au moins égale à celle des Richelieu. Nous savons qu'Henry-Jules naquit au lendemain de Rocroy et que sa mère usa de son jeune âge pour attendre le peuple, lors de la première Fronde de Bordeaux. Il fut le seul des enfants de Condé et de Claire-Clémence qui vécut, et il épousa le 11 août 1663 Anne de Bavière, Princesse Palatine.

Il a laissé un triste souvenir, et Saint-Simon le décrit ainsi : « détestable fils, cruel père, terrible mari, maître fâcheux, pernicieux voisin, sans amitié, sans amis, incapable d'en avoir, jaloux, soupçonneux, plein d'artifices et de manège à scruter tout et à découvrir, ce à quoi il était occupé sans cesse » (1).

Nous connaissons sa conduite envers sa mère. « Made-moiselle de Condé (sa fille) mourût à Paris le 24 octobre 1700 d'une longue maladie de poitrine qui la consuma moins que les chagrins et les tourments qu'elle essuya sans cesse de M. le Prince, dont les caprices continuels étaient le fléau de tous ceux sur qui il pouvait les exercer » (2).

Il nous rappelle le Duc de Mazarin par sa jalousie, mais

1. Saint-Simon, *Journal de Dangeau*, t. XII, p. 373 et suivantes.

2. Saint-Simon, *Notes du Journal de Dangeau*, ob. cit., t. XII, p. 373 et suivantes.

plus brutale et cruelle : « Il avait été jaloux de sa femme avec excès et avec fureur ; sa douceur, son attention infatigable, sa soumission de novice ne la garantissaient ni des coups de pied et de poing... » (1) Et Mme de Sévigné dans une lettre du 27 octobre 1673 dit que devant sa jalousie : « il faut que toutes les jalousies du monde se taisent : c'est la quintessence de jalousie, c'est la jalousie même ; j'admire qu'il en soit resté dans le monde, après qu'il a été partagé ».

On se rappelle que Mazarin imposait à sa femme de perpétuels déplacements : « Henry-Jules, dit Saint-Simon, faisait partir sa femme à l'instant que la fantaisie lui prenait pour aller d'un lieu à l'autre, et souvent, montée en carrosse, il la faisait descendre pour revenir du bout de la rue, puis recommençait l'après-dînée ou le lendemain et cela dura une fois de la sorte quinze jours, durant pour un voyage à Fontainebleau. D'autres fois il l'envoyait chercher à l'église, lui faisait quitter la grand'messe, et quelquefois à sa messe il la mandait au moment de communier, et il fallait revenir à l'instant et remettre sa communion à une autre fois » (1).

Mais, à côté de ces symptômes de déséquilibre mental, il en est d'autres que nous retiendrons avec plus de fruit :

« Dans les derniers temps de sa vie, on l'accusa de s'être cru mort quelque temps ; Finot son médecin, qui le voyait avec d'autres et qui en fit alors confidence à quelqu'un, le voyant résolu à ne prendre aucune nourriture parce que les morts ne mangent point, s'avisa de lui disputer le fait, et de lui produire des morts qui mangeaient ; à cette condition M. le Prince voulut bien manger. On lui amena donc des gens secrets et discrets, bien sifflés et bien appris et qui en suivant ses idées, faisaient avec lui des conversations dont Finot mourait de rire, et à la fin cela passa... » (2)

On note là encore des *idées de négation* avec *délire de transformation*. Mais dans le cas d'Henry-Jules, les témoignages sont multiples.

« On disait tout bas poursuit Saint-Simon, que tantôt il

1. *Mémoires de Saint-Simon*, t. II, p. 442. Hachette, 1856.

2. *Ibid.*, p. 375.

se croyait chien et tantôt quelque autre bête et gens très dignes de foi, l'ont vu une fois au coucher, pendant le priedieu, et lui près du fauteuil du Roi, jeter la tête en l'air subitement plusieurs fois et ouvrir la bouche grande comme un chien qui aboie mais sans faire de bruit » (1).

Ce cas de zoanthropie suffirait à confirmer notre opinion mais lisons encore Maurepas :

« Il s'imaginait, dans le dernier voyage qu'il fit en Bourgogne, dont il était gouverneur et où il se rendit pour présider les Etats, qu'il était devenu lièvre et, sur ce principe, il ne voulait pas qu'on sonnât les cloches, parce qu'il disait que le son l'obligeait de se retirer dans le fond d'un bois... » (2).

Mais il est un dernier trait, signalé par Maurepas, qui nous intéresse plus encore :

« Il crut une fois être devenu plante, et comme tel, il voulut se faire arroser. Après s'être mis dans le petit jardin de l'Hôtel de Condé, il chargea de cette commission un de ses pages nommé M. de Plainville, qui n'en voulut rien faire, et laissa les deux arrosoirs qu'il avait remplis d'eau, et s'en alla en fuyant se cacher dans l'hôtel. M. le Prince en fut dans une colère épouvantable contre lui, et cette idée lui étant passée comme une autre, il oublia le tour que ce page lui avait joué » (3).

Nous avons relevé bien des traits communs au Duc de Mazarin et à Henry-Jules ; il n'en était pas d'aussi net : même idée de transformation végétale, même désir de se faire arroser comme une plante... C'est d'ailleurs par une lettre d'Henry-Jules, alors duc d'Enghien à la Reine de Pologne que nous avons connu l'incident de la tulipe concernant le duc. N'est-ce point la réminiscence de cette idée qui, germant dans le cerveau malade du Prince, y provoque le délire qu'il avait lui-même raconté ? Mais nous voyons en outre dans cette dernière note une indication précieuse : l'idée morbide n'a pas occupé longtemps l'esprit du Prince ;

1. *Ibid.*

2. *Mémoires de Maurepas*, t. I, p. 232, Paris, 1792.

3. *Ibid.*

elle est passée rapidement, et il en a oublié jusqu'aux circonstances. Ne peut-on présumer qu'il en fût de même pour le duc de Mazarin, et n'est-ce point pour cette raison que nous avons trouvé la chose signalée tout à fait par hasard dans une correspondance des Condé narrant à Marie de Gonzague les derniers événements de Paris ? Cette remarque, ne pouvons-nous la généraliser à tous les documents isolés, signalant des cas analogues et dont la valeur nous paraissait si suspecte ? Il faut se garder de conclure trop vite et trop loin, mais nous trouvons ici une nouvelle source de présomption.

DONNÉES PSYCHIATRIQUES

De ces quelques textes signalant un grand déséquilibre, des *idées de jalousie excessive*, des troubles *d'excitation maniaque*, nous retiendrons surtout la présence indiscutable de *délire métabolique avec idées de négation*.

Mais c'est ici qu'il nous faut rappeler qu'Henry-Jules est un Condé, donc un Bourbon, et nous avons moins à discuter l'existence et la nature des symptômes qu'à en découvrir la source héréditaire. Reprenons, d'après une récente étude de M. le Dr Lévy-Valensi (1), la lourde hérédité des Bourbons. Le chef de la Maison était Robert de Clermont, sixième fils de Saint-Louis.

« En 1279, à vingt-trois ans, Robert, comte de Clermont, armé chevalier par son père Philippe III, reçut, au cours d'un tournoi, un coup de masse sur la tête, et tomba, nous dit son chroniqueur, Guillaume de Nangis, *in amentiam perpetuam*.

La maladie mentale dont il souffrit lui laissait des intervalles lucides, car nous le voyons, en 1283, défendre les intérêts de sa femme, Béatrix de Bourbon, contre Agnès sa belle-mère, qui voulait donner la baronnie de Bourbon au comte d'Artois, son deuxième époux ; il devient de ce fait sire de Bourbon... Il mourut en 1318.

1. Dr Lévy-Valensi, *Un neveu du Grand Condé Jean-Charles-Louis Duc de Longueville*. Paris médical n° 27, 29, 32, 36 de 1926.

Béatrix de Bourbon était elle-même arrière-petite-fille de Hugues III de Bourgogne, mort *mente alienatus*, au cours d'une maladie fébrile.

A Robert I^{er} sire de Bourbon, succédèrent Louis I^{er}, père de Pierre I^{er} et de Jacques I^{er}, comte de la Marche (tige des Bourbons-Vendôme).

Pierre I^{er} est le père de Jeanne de Bourbon, mère de Charles VI et de Louis II « le bon duc Loys ».

Or, lisons la *Chronique des quatre premiers Valois* :

« En cet an mesme, la reine fut malade par un caraut ou empoisonnement si qu'elle en perdi son bon sens et son bon mémoire. Le roy qui moult l'aimait en fit maint pèlerinage ; et la Mercy de Nostre Seigneur remit en sa bonne santé et en son bon sens. »

... Lisons la chronique du bon duc Loys de Bourbon :

« L'an quatre cens neuf, le duc Loys de Bourbon qui estait *lies homs* et joyeux, print une grande mélancolie en sa teste, qui lui avança bien sa mort, car oncques puis n'ot guère de joye, tant qu'il en perdait le dormir, qui fort l'affaiblit. »

De Charles VI je ne dirai rien. Audry, Chereau, Brachet, Bivid, Dupré en ont doctement parlé, et ce dernier arrive au diagnostic de psychose intermittente à accès maniaques prédominants avec épisodes confusionnels, pour expliquer cette maladie qui fut « moult esmerveillement au royaume de France ».

Avec la branche de la Marche nous arrivons à François, comte de Vendôme qui, par son mariage avec Marie de Luxembourg, fait entrer dans sa famille le duché de Condé.

Deux fils : Antoine de Bourbon, chef de la maison royale ; Louis I^{er}, chef de la maison de Condé.

... Les Condé sont riches, si l'on peut dire, en tares psychopatiques ; le Grand Condé fit une crise dépressive, son fils Henry-Jules est un lycanthrope : il est vrai qu'il était fils aussi de Clémence de Maillé, mère de Richelieu..., fille de Nicole...

La branche des Condé s'est terminée tragiquement à Saint-Leu, le 27 avril 1830, par le suicide discuté, mais médicale-

ment logique, de Louis-Henry Joseph, père de l'infortuné duc d'Enghien ».

Le neveu du Grand Condé, Jean-Louis-Charles de Longueville, objet de l'étude dont nous avons extrait cette citation, fut lui-même victime de troubles mentaux fort prononcés et l'auteur conclut à « débilité mentale avec manifestations maniaques probables, aboutissant à un état de démence précoce du type schizophrénique ».

M. le Dr Lévy-Valensi a par ailleurs étudié les tares de la branche aînée des Bourbons, la branche royale, et montre Louis XIII et Louis XV déprimés constitutionnels, Philippe d'Orléans homo-sexuel, le Régent et quelques-unes de ses filles débauchées (1). Il s'attache surtout à l'étude de son fils Louis d'Orléans, et conclut :

« Le Duc d'Orléans paraît avoir été un déséquilibré, faisant des bouffées d'excitation sur un fond dépressif, scrupuleux, mystique. Cet état du cyclothymique semble avoir abouti rapidement à un état de dépression mentale avec mysticisme, claustration, idées transitoires d'humilité et enfin *délire de négation portant sur la naissance et la mort.* »

Nous voyons donc que les deux hérédités, celles des Bourbons et des Richelieu, présentent des tares identiques, et c'est sans doute leur association malheureuse chez les descendants du Grand Condé et de Claire-Clémence qui a provoqué la ruine psychique rapide de cette famille.

La descendance d'Henri-Jules, nous présente en effet des tares multiples.

Sa petite-fille, Mlle de Sens, eût, elle aussi, des *idées de négation* portant sur la vie et sur la mort.

Dans la branche directe, son propre fils, Louis III de Bourbon (1668-1710) fut un homme terrible et cruel, qui aggrave l'hérédité en épousant Mlle de Nantes, Louise-Françoise de Bourbon, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan.

Le fils aîné, M. le Duc, ministre de Louis XV est ainsi jugé par Cullerre : « C'était un esprit faible, adonné dans

1. Dr Lévy-Valensi, *Louis d'Orléans fils du Régent. Esculape*, juillet, août, septembre 1925.

son adolescence au vice homo sexuel, dénué de toute capacité intellectuelle... » (1) Quant au sixième fils, comte de Charolais « il précipitait des toits, à coups de mousquet, des ouvriers pour observer « les symptômes de la nature expirante ou en souffrance » (maréchal de Richelieu) » (2).

La triste descendance du Grand Condé et de Claire-Clémence devait se terminer en 1830, par le suicide logique du dernier des Condé ; suicide dont M. Lévy-Valensi vient de démontrer le caractère pathologique.

DISCUSSION D'ENSEMBLE.

Tous documents rassemblés, la famille du cardinal de Richelieu nous apparaît riche en psychopathes.

Nous avons négligé la branche de la sœur aînée, Françoise du Plessis, épouse de Vignerod de Pont-Courbry (1578-1615). Nous y pourrions signaler sa fille Marie-Madeleine, morte en 1675, que son mariage avec Antoine du Roure de Combalet, plongea dans « une mélancolie effroyable » (3), et qui, faite duchesse d'Aiguillon, donna dans les derniers temps de sa vie des signes de dévotion outrée : « Elle a passé quelquefois des nuits entières le ventre à terre dans l'église de Saint-Sulpice » (4).

Le frère de la duchesse d'Aiguillon, François de Vignerod de Pont-Courlay, eut un fils, Jean-Baptiste-Amador ; c'est le fameux marquis de Richelieu qui enleva et épousa Marie Mazarin, fille aînée d'Armand-Jules et d'Hortense. Nous trouvons unis deux parents du cardinal. Or Cullerre signale que le marquis « se plaisait avec sa femme à faire imprimer dans son château des livres obscènes à un petit nombre d'exemplaires ».

Mais, tout compte fait « cette revue rapide de la descendance nombreuse de Françoise de Richelieu ne nous révèle

1. Cullerre, *op. cit.*, p. 284.

2. Cité, *ibid.*

3. Cité par Cullerre, *op. cit.*, p. 248.

4. *Ibid.*, p. 251.

l'épanouissement d'aucune tare psychopatique » (Cullerre) (1).

Cullerre veut tirer de l'étude des Richelieu des arguments en faveur de la parenté du génie et de la folie ; des statistiques établiraient que lorsque dans une famille naît un homme supérieur, c'est le dernier-né ; il en serait de même lorsqu'il s'agit d'un aliéné. Dès lors, la famille du Cardinal lui semble fort schématique : les deux aînés, Françoise et Henry sont normaux ; le troisième enfant, Alphonse, est à la « zone frontière entre la raison et la folie » ; le quatrième, Armand, est un homme de génie ; la cinquième, Nicole, une folle...

Nous n'avons pas la prétention de nous placer sur un terrain aussi élevé, et nous nous bornerons à rechercher la tare héréditaire de la famille, d'après les textes que nous avons lus.

Du point de vue héréditaire, nous ne connaissons que la lettre de Suzanne de la Porte : « L'inquiétude me tue et je vois bien que je n'aurai jamais de joie que lorsque vous sachant tous heureux, je serai en Paradis ».

Peut-on voir là une tendance à la *mélancolie*, que n'infirme pas la vie pénible et effacée qu'elle semble avoir vécue ? Il est bon de remarquer que les trois *femmes* de la famille, Suzanne, Nicole et Claire-Clémence furent des effacées : le hasard voulut peut-être qu'elles eussent toutes trois des maris despotiques et brutaux ; mais ne peut-on penser qu'une *tendance mélancolique héréditaire* ne les ait prédisposées à cet effacement ?

Nous avons retrouvé l'élément *mélancolique* chez le Cardinal. Nous sommes amenés à le *supposer* chez Claire-Clémence : si l'interprétation de Cullerre nous a semblé déborder les textes, nous reconnaissons qu'elle paraît vraisemblable par comparaison avec les autres éléments que nous avons rassemblés.

Nous trouvons par ailleurs des éléments possibles d'*excitation maniaque* : gesticulations du Cardinal, emportements

1. *Ibid.*, p. 252.

de Claire-Clémence, agitation morbide du Duc de Mazarin et du Prince de Condé.

Nous pouvons donc présumer l'existence d'une *manie-mélancolie avec prédominance du type mélancolique*.

Ce n'est point pour nous surprendre. M. le Dr Lévy-Valensi, dans son *Précis de Psychiâtrie*, insiste sur les *causes* de cette affection :

« *L'hérédité*, dit-il, est la notion capitale ; la manie-mélancolie est essentiellement héréditaire et *familiale* ; elle serait vraiment la maladie *dégénérative*. . En présence d'un mélancolique ou d'un maniaque, il est exceptionnel de ne point retrouver parmi les ascendants et les collatéraux même éloignés un incident du même type, révélateur d'un ancêtre initial ignoré, perdu dans le plus lointain passé...

Le rôle des *facteurs intellectuels* est évident mais ne doit pas être exagéré ; cependant le *surmenage intellectuel* a certainement une part de responsabilité.

Le rôle des *facteurs émotifs* est plus important que celui des précédents auxquels ils s'associent d'ailleurs souvent... ; les chagrins, les préoccupations, l'annonce brutale d'un malheur inattendu, les déceptions sentimentales doivent être notées... »

La tare héréditaire, échelonnée sur les divers membres de la famille apparaît, assez discrète, chez le Cardinal où le surmenage intellectuel peut être invoqué, — bien plus nettement chez Nicole et Claire-Clémence où les chagrins, préoccupations et déceptions sentimentales ont dû jouer un rôle prépondérant.

Mais nous avons surtout été frappé au cours de cette étude par la fréquence de *délires de transformation avec idées de négation* que nous retrouvons chez : Armand, Alphonse, et Nicole du Plessis ; chez le Duc de Mazarin et le Prince de Condé.

C'est ici le lieu de rappeler que, sauf en ce qui concerne Henry-Jules, nous nous sommes trouvés en présence de *textes uniques* qui, pris isolément, nous laissaient fort sceptiques, mais dont la réunion présente une grande valeur. Un

des textes concernant le Prince de Condé montre d'ailleurs le caractère essentiellement *fugace*, l'évolution *par accès*, de telles idées délirantes.

Nous n'avons pas retrouvé ce symptôme chez Claire-Clémence. Rappelons la destruction systématique de documents supposée par le Duc d'Aumale. Sans pouvoir en rien l'affirmer, on peut se demander si la Princesse n'a pas eu de telles idées.

Nous pouvons donc ainsi compléter notre diagnostic :

Manie-mélancolie avec prédominance d'élément mélancolique, se traduisant par un délire de transformation avec idées de négations.

Il est intéressant, au cours de cette étude, d'observer chez Nicole l'association d'un *délire métabolique* et de *troubles cénesthésiques* ; c'est une belle illustration de la thèse qui veut que ceux-ci soient à l'origine de celui-là.

Il reste à rappeler la complexité du cas des Condé, due à leur double hérédité ; *les idées de transformation*, animale et végétale observées chez Henry-Jules nous semblent l'appartenir aux Richelieu.

Notons en dernier lieu que la lettre de Suzanne de la Porte, et surtout la psychopathie du Duc de Mazarin, nous font penser que la tare originelle vient de la *branche maternelle* du Cardinal.

CONCLUSIONS

I. — Il existe dans la famille du Cardinal de Richelieu une tare héréditaire psychopathique consistant en manie-mélancolie avec prédominance d'un élément mélancolique, du type : idées de négation et délire de transformation.

II. — Cette tare s'est trouvée accrue par l'alliance de Claire-Clémence, nièce du Cardinal, avec le Grand Condé qui apportait l'élément morbide, assez analogue, des Bourbons.

III. — Les membres de la famille Richelieu atteints *directement* semblent être :

a) *Armand-Jean*, le *Grand Cardinal* chez qui l'on trouve des éléments de *mélancolie* probable, et peut-être un *délire de transformation*.

b) *Alphonse du Plessis* : *délire de transformation* possible.

c) *Nicole du Plessis*, présentant nettement un *délire métabolique* avec troubles *cénesthésiques* manifestes.

d) *Claire-Clémence de Maillé-Brézé*, montrant des symptômes d'*excitation maniaque* probable, et un *délire d'interprétation* avec idées de *persécution*.

e) *Armand de la Meilleraye*, est riche en symptômes : *scrupules morbides*, idées de *jalousie excessive*, *hallucination visuelles mystiques*, *délire de transformation*.

IV. — Dans la descendance résultant de la fusion des Bourbons et des Richelieu, nous avons relevé, chez *Henry-Jules*, fils du Grand Condé et de Claire-Clémence : des accès

maniaques et mélancoliques ; des idées de négation ; un délire de transformation.

V. — Nous pensons que la tare des Richelieu vient de la *branche maternelle* du Cardinal.

Vu : le Doyen,
ROGER

Vu : le Président de la thèse,
H. CLAUDE

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- Amédée Renée*. — Les nièces de Mazarin. Paris., 1856.
- Amelot de la Houssaye*. — Mémoires historiques. politiques, critiques, et littéraires. Amsterdam, 1722.
- Aumale (Duc d')*. — Histoire des Princes de Condé pendant les xvi^e et xvii^e siècles. Paris., 1863.
- Asselineau*. — Vie de Claire-Clémence de Maillé-Brézé, Princesse de Condé. Paris, 1872.
- Bainville*. — Histoire de France. Paris, 1924.
- Baschet*. — Le Roi chez la Reine. Paris, 1866.
- Bienvenu*. — Une Race de Héros et de demis-fous, les Condé. La Médecine internationale illustrée, 1923-1927.
- Bled (Victor du)*. La Société Française du xvi^e au xx^e siècle. Paris, 1903
- Bourbon Prince, de Condé (Louis-Joseph de)*. — Mémoires pour servir à l'histoire de la Maison de Condé. Paris, 1820.
- Brienne le Jeune (Comte de)*. — Mémoires. Paris, 1916.
- Cabanès (Dr)*. — Légendes et Curiosités de l'Histoire. Paris, Albin Michel.
- Causes célèbres*. — Par N***, Avocat au Parlement. Paris, 1739.
- Choisy (Abbé de)*. — Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV. Utrecht, 1727.
- Colbert (Lettres, Instructions et Mémoires de)*. — Publiées par P. Clément. Paris, 1869.
- Cullerre (Dr A.)*. — Les Richelieu et les Condé. — Archives d'Anthropologie Criminelle et de Médecine Légale, 15 avril 1912.
- Dangeau (Marquis de)*. — Journal, avec additions inédites de Saint-Simon. Paris, 1860.

- Deloche*. — Le Père du Cardinal. Paris, 1923.
- Devienne (Dom)*. — Histoire de la Ville de Bordeaux. Bordeaux 1862.
- Fauconneau-Dufresne (D^r)*. — La Tour de la Princesse de Condé. Châteauroux 1872.
- Grillon des Chapelles*. — Esquisses biographiques du Département de l'Indre. Paris, 1864.
- Guy Patin*. — Lettres. Cologne. 1776.
- Hanotaux*. Histoire de Richelieu.
- Homberg et Jousselin*. La femme du Grand Condé. Paris, 1905.
- Lair*. — Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV. Paris 1882.
- Lemoine et Lichtenberger*. — Le Père Tixier Revue de Paris, 1^{er} et 15 novembre 1903.
- Lévy-Valensi (Dr)*. — Louis d'Orléans, fils du Régent. Esculape juillet, août, septembre 1925.
- (Dr) Un neveu du Grand Condé. Paris-Médical n^{os} 27, 29, 32, 36 de 1926.
- Maurepas*. — Mémoires. Paris, 1792.
- Mazarin (Duchesse de)*. — Mémoires, par l'abbé de Saint-Réal-œuvres de Saint-Evremond, t. VI p. 280 à 365. Londres 1725.
- Michelet*. — Histoire.
- Monglat (Marquis de)*. — Mémoires. Amsterdam 1727.
- Montpensier (Duchesse de)* — Mémoires. Maëstricht 1776 et Paris-Charpentier.
- Motteville (Mme de)* — Mémoires. Amsterdam, 1750.
- Orléans (Mme Duchesse d)*. — Correspondance traduite par M. G. Brunet. Paris, 1857.
- Retz (Cardinal de)*. — Mémoires. Genève, 1876.
- Saint-Evremond*. — Œuvres. Londres, 1725.
- Saint-Réal (Abbé de)*. — Mémoires de la Duchesse de Mazarin (Œuvres de Saint-Evremond, t. VI. p. 280 à 365. Londres 1725).
- Saint-Simon*. — Ecrits inédits, Edit. Faugères. Paris, 1880-1893.
- Mémoires. Paris, 1856.

Sévigné (Mme de). — Lettres annotées par Monmerqué. Paris, 1862.

Stanhope Vicomte de Mahon (Lord). — Vie de Louis de Bourbon Prince de Condé. Paris 1842. Cet ouvrage édité à un petit nombre d'exemplaires a été traduit en Anglais et édité en 1843 : *Life of Louis Bourbon, Prince of Condé.*

Tallemant des Réaux. — Historiettes. Paris 1834.

Walknaer. — Mémoires sur Mme de Sévigné. Paris 1845.

Waliszewski (K). — Maryzienka. Paris. 1898.

TABLES DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	11
CHAPITRE PREMIER. — Armand-Jean Duplessis, Cardinal et Duc de Richelieu ; Alphonse Duplessis Cardinal de Lyon.....	15
<i>Données psychiatriques</i>	31
CHAPITRE II. — Nicole du Plessis, Marquise de Maillé- Brézé ; Claire-Clémence de Maillé-Brézé, Princesse de Condé.....	34
<i>Données psychiatriques</i>	72
CHAPITRE III. — Armand-Jules de la Porte de la Meille- raye, Duc de Mazarin.....	76
<i>Données psychiatriques</i>	102
CHAPITRE IV. — Henry-Jules, Duc d'Enghien, puis Prince de Condé. Les Condé.....	104
<i>Données psychiatriques</i>	107
DISCUSSION D'ENSEMBLE.....	110
CONCLUSIONS.....	115
BIBLIOGRAPHIE.....	117

